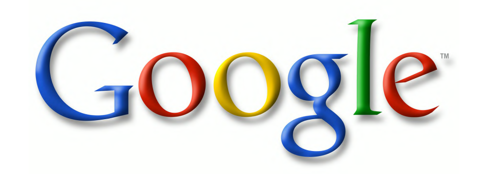






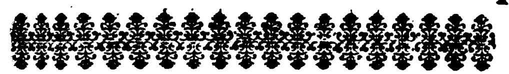
VOYAGE
DE MESSIEURS
BACHAUMONT
ET
LA CHAPELLE.

Auquel on a joint les *Poësies du Chevalier de* CAILLY, la *Relation des Campagnes de Rocroi & de Fribourg*, & les *Visionnaires*, Comédie de JEAN-DES-MARETS de l'Academie Françoise : toutes Piéces excellentes qui étoient devenuës fort rares.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE DE COUP, Marchand Libraire à côté de la Maison de Ville.
M. DCCVIII.


FIDE ✠ ET FORTITUDINE.
The Right Hon.ble Algernon Capell,
Earl of Essex, Viscount Maldon, and
Baron Capell of Hadham: 1701.



PREFACE.

MALGRE' *l'amour excessif qu'on a présentement pour les Ouvrages Nouveaux, bons ou mauvais, il se trouve encore des gens qui estiment les Piéces excellentes qui ont paru depuis long-temps. Et peut-être même que ces amateurs indiscrets de toutes sortes de nouveautez ne seroient pas en si grand nombre, si les Libraires avoient plus de soin de rimprimer les bons Ouvrages qui manquent. Comme cette prodigieuse quantité de Livres, qui paroissent tous les jours, sont la plûpart très-mediocres, il n'y a que leur nouveauté qui les fasse valoir. Aussitôt oubliez que connus, ils font place à d'autres, qui n'étant pas meilleurs, éprouvent bientôt la même disgrace.*

Il n'en est pas de même d'un bon Livre. Après l'avoir lû, on est bien-aise de le relire. Son ancienneté ne lui fait aucun tort; & s'il vient à manquer, on le redemande avec empressement. C'est ce qui est arrivé à cet ingenieux Voyage de Monsieur la Chapelle, *qu'on publie à la tête de ce Recueil. Il fut admiré dès qu'il parut, & maintenant qu'il est devenu rare, on le demande de tous cô-*

tez. On est charmé à présent, aussi bien que lors qu'il vit le jour pour la premiére fois, de ces pensées fines & délicates qui y brillent de toutes parts, de ce tour aisé & naturel que Mr. la Chapelle *donnoit à tout ce qu'il écrivoit, & de ces traits pleins de feu & d'enjoûment qui reveillent à tout moment la curiosité du Lecteur.*

Les petites Piéces de cet Auteur, qu'on a jointes à ce Voyage, *sont du même caractere.*

Au reste, bien des gens qui ne connoissent pas Mr. la Chapelle, *seront sans doute bien aises de voir ici quelques particularitez de sa Vie. J'en ai tiré une partie d'un petit Avertissement que Madame* d'Aunoy *a mis au-devant de quelques Poësies de cet Auteur, dans le cinquiéme Tome de son* * Recueil des plus belles Piéces des Poëtes François, tant Anciens que Modernes.

Le veritable nom de Mr. la Chapelle *étoit* Claude Emmanuel Louillier. La Chapelle *étoit un surnom qu'on lui avoit donné, parce qu'il étoit né dans le Village de* la Chapelle *entre* Paris & Saint Denis. *Il étoit fils naturel de* François Louillier *Maître des Comptes, qui le † fit legitimer au mois de Janvier de l'an 1642. Son Pere qui avoit beaucoup*

* Pag. 125. de l'Edit. de Hollande. † Voyez le Dict. Etymologique de *Ménage*, au mot *Chapelle*.

coup de tendresse pour lui, prit un fort grand soin de son Education, & lui donna les plus habiles Maîtres pour élever sa jeunesse. Le célébre Mr. Gassendi *lui enseigna la Philosophie.*

Il fit un voyage en Provence, *dont il composa cette agréable Rélation, mêlée de Prose & de Vers, qu'on voit au-devant de ce Recueil.*

Mr. de Calliéres *remarque dans son* * Recueil des bons Contes & des bons Mots, *que le génie de Mr.* la Chapelle *fécond & enrichi de quantité de belles connoissances dans les Sciences les plus curieuses, lui fournissoit sur le champ des pensées vives & réjouissantes, qui l'ont rendu long-temps les délices des gens de bonne compagnie, & sur-tout de ceux qui sont touchez du plaisir des bons repas, & des choses agréables qui s'y disent. Il avoit, ajoûte le même Auteur, une facilité extraordinaire à faire des Vers d'un tour aisé & naturel, témoin ceux-ci qu'il fit sur le champ:*

Tout bon habitant du Marais,
Fait des Vers qui ne coûtent guere,
Pour moi c'est ainsi que j'en fais,
Et si je les voulois mieux faire,
Je les ferois bien plus mauvais.

* Pag. 205. de l'Ed. de Hollande.

Mr. la Chapelle *excelloit sur-tout à faire des Vers avec des Rimes redoublées; c'est-à-dire, sur deux seules rimes à chaque Stance, comme ceux qu'on voit dans la Relation de son* Voyage *qui commencent:*

* Sous ce Berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque Inhumaine, *&c.*

On peut dire qu'il est original en ce genre de Poësie, qui étant plus harmonieuse que la Poesie ordinaire, en est plus belle, mais aussi plus difficile.

Mr. la Chapelle *entretint une amitié fort étroite avec le fameux* Moliére, *& c'est à lui, comme nous l'apprend* † *Mr.* de Calliéres, *que nous devons une partie des beautez, que nous voyons briller dans les excellentes Comedies de* Moliére; *qui le consultoit sur tout ce qu'il faisoit, & avoit une déference entiere pour la justesse & la délicatesse de son goût.*

Mr. la Chapelle *eut part aux gratifications du Roi en qualité d'homme de Lettres, comme il le dit lui-même dans ces Vers, tirez d'une Lettre addressée à Mr. le Marquis de* Chilly:

Mais sur quelques Vers que je fis
Dans l'âge où le sang nous bouillonne,

* Pag. 36. † Recueil des bons Contes, &c. pag. 208.

Et qu'à l'âge aussi l'on pardonne,
Auriez-vous bien crû, qu'on m'eût mis
Entre ces Messieurs qu'on a pris,
Et qu'à bon droit on pensionne,
Pour savoir bien donner le prix
Aux grands progrès de la Couronne?

Son Pére auroit bien voulu le faire entrer dans les Charges publiques; mais lui plus sensible aux agrémens de la vie, que touché de l'honneur de ces sortes d'emplois, aima mieux goûter en liberté tout ce qu'une vie libre & facile pouvoit donner de plaisir à un homme comme lui, qui étoit recherché de tous les Seigneurs de la Cour, les plus spirituels & les plus polis.

Mais si Mr. la Chapelle *fut aimé tendrement de son Pere, il ne reçut pas les mêmes douceurs de ses autres Parens, comme il s'en plaint dans un Sonnet qu'on peut voir dans ce Recueil, & qui commence ainsi:*

Oui, Moreau, ma façon de vivre
Est de voir peu d'honnêtes gens,
Et prier Dieu qu'il me délivre
Sur-tout de Messieurs mes Parens.

Il mourut au mois de Septembre de l'an 1686.

Lors que je fis imprimer en Hollande pour la premiere fois [en 1697.] le Voyage *de la* Chapelle, *je joignis à ce petit Ouvrage quelques Vers du même Auteur. On les trouvera immédiatement après le* Voyage *dans cette Edition* *. *Mais j'ai eu soin d'en retrancher d'autres Piéces que j'avois tirées d'un Roman intitulé*, les Amours de Catulle. *Tout l'Ouvrage a été rimprimé depuis à* Amsterdam. *D'ailleurs je n'avois joint ces traductions de* Catulle *au* Voyage de la Chapelle *que pour avoir crû mal à propos que l'Auteur du* Voyage *avoit composé cet ingenieux Roman dont les Vers imitent si bien la naïveté & l'aimable simplicité des Vers Latins. Cette méprise a été relevée avec beaucoup de douceur dans un Avertissement qui paroît au-devant d'une nouvelle Edition des Ouvrages de Mr.* de la Chapelle, *de l'Academie Françoise, publiez à* Paris *en* 1700. *en* 2. *voll. in* 12. *& rimprimez à* Amsterdam *chez* Henri Schelte. *Mr.* de la Chapelle *est plein de vie, au lieu que l'Auteur du* Voyage *est mort, il y a assez longtemps, comme on l'a déja marqué dans cette Préface. J'avois pris deux personnes pour une seule. La faute étoit grossiere, & d'une dangereuse consequence à cause de la flétrissure attachée*

* On verra après cette Préface une Lettre de *la Chapelle*, qui est tombée trop tard entre nos mains pour être inserée après ses autres Ouvrages.

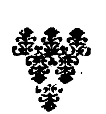
chée à la naissance de l'Auteur du Voyage. *C'est peut-être cette méprise qui a engagé Mr.* de la Chapelle *à donner une nouvelle Edition de ses Ouvrages beaucoup plus correcte que trois ou quatre qu'on en avoit déja fait en* France *& ailleurs. Si cela est, le Public doit se réjouïr de ma faute. Mais pour moi j'avouë que je suis très-fâché de lui avoir fait ce plaisir. Il m'en coûte un peu trop. Je sens tout le chagrin que je puis avoir causé à Mr.* de la Chapelle : *& comme le tort que j'ai pensé lui faire, s'est répandu dans le Public, je suis bien-aise de rendre publique la reparation que je lui en dois.*

A la place des traductions de Catulle, *qui avoient paru dans la premiere Edition de ce Recueil, vous trouverez ici les* Poësies du Chevalier de Cailly. *C'est un Ouvrage qui merite d'être conservé. Les pensées en sont délicates; & presque toûjours une expression pure & naïve leur donne un nouvel éclat. Il étoit devenu fort rare.*

Après ces Poësies vient la Relation des Campagnes de Rocroi & de Fribourg *en* 1643. *&* 1644. *J'avois attribué aussi cet Ouvrage à l'Auteur du* Voyage. *Mais il a été composé par Mr.* de la Chapelle *mort depuis quelques années, qui étoit Inspecteur des beaux Arts sous feu Mr.* de Villacerf *Surintendant des Bâtimens. C'est une Piéce qui ne se trou-*

voit presque plus. Le stile de ce petit Ouvrage est un stile veritablement historique, simple sans bassesse, élevé sans enflure, grave, naturel & agréablement diversifié par rapport aux differentes circonstances.

Enfin on a mis dans ce Recueil les Visionnaires de Des-Marests. *C'est une excellente Piéce de Theatre. Elle fut généralement admirée dès qu'elle parut; & long-temps après, Mr.* Pelisson, *juge competent sur ces matieres, l'a nommée dans* l'Histoire de l'Academie Françoise, *une Comedie inimitable. On ne peut rien ajoûter à cet éloge. Ceux qui voudront connoître les autres Ouvrages de* Des-Marests *& savoir quelques particularitez de sa Vie, peuvent consulter le Dictionnaire de Mr.* Bayle, *à l'Article* Jean Des-Marests.



LET-

LETTRE DE Mr. LA CHAPELLE A Mr. MOREAU,

Ecrite de St. Lazare, à l'âge de 20. ans.

JE ne vous ferai point ici la deſcription de la Maiſon de St. Lazare où je ſuis, puis que je vous la vais faire en Vers ; je me contenterai ſeulement de vous dire pour vous exciter à compaſſion, que je ſuis dans un lieu où on me donne tout ce qui m'eſt inutile, & rien de ce qui m'eſt neceſſaire. J'ai un Benitier, & je n'ai point de pot de chambre auprès de mon lit. J'ai un prié-Dieu, & je n'ai point de chaiſe ni de table dans ma chambre. J'ai un ſurplis, & je n'ai point de chemiſe. J'ai un bonnet pour le jour, & je n'en ai point de nuit. J'ai une ſoutane, & je n'ai point de robe de chambre. J'ai des pantoufles, & je n'ai point de ſouliers ; & à table j'ai des ſerviettes, des aſſiettes, des couteaux, des cueilliers, & je n'ai rien à manger. Enfin, Monſieur, dans les converſations je n'ai que des gens qui m'importunent, & je n'en ai point qui me divertiſſent : car tous leurs entretiens ne ſont que des invectives contre les vicieuſes coûtumes du ſiécle & de s'emporter, particu-

ticulierement contre ceux qui au lieu de dire, *Je me recommande à vos bonnes graces*, disent, quand ils se quittent, *je suis vôtre serviteur*.

STANCES.

TOi qui nous fais voir la sagesse
Jointe avec là vivacité;
Toi qui ravis la liberté
Aux Dames par ta gentillesse,
Comme aux hommes par ta bonté,

Moreau, le pauvre Solitaire,
Qui sans ta consolation
Seroit mort dans la mission;
En peu de mots te va faire
Une triste description.

Dans une froide plaine assise
Est une chetive maison,
Où jamais ne fut vû tison,
Et qui ne peut parer la Bize
Que par quelque foible cloison.

Ceux qui ce logement bâtirent,
Desirant se mortifier,
Et n'y faire rien que prier,
Une grande Eglise ils y firent,

Et pas une cave où grenier.

Je puis dire que rien ne fume
Jamais en ce funeſte lieu,
Et qu'on n'y voit jamais de feu,
Que quand aux Vêpres on allume
L'Encenſoir pour honorer Dieu.

Là, de pauvres gens pâles, blêmes,
Secs, tous meurtris & decharnez,
Par les coups qu'ils ſe ſont donnez,
Diſent qu'aſſurément eux-mêmes,
Et tous les autres ſont damnez.

Nuit & jour ils ſont en prieres,
Tant ils ont crainte de l'Enfer,
Et pour mieux ſurmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étriviéres,
Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu où ſans ſonner ſonnette,
Perſonne n'entre ni n'en ſort,
Eſt le lieu d'où moins vif que mort,
Je t'écris, que cette retraitte
Commence à me déplaire fort.

Mais afin qu'on ne puiſſe dire,
Que pour peu de difficultez,
Mes ſemblables ſont rebutez,

Mon

Mon deſſein eſt de te décrire
Mes moindres incommoditez.

Ma Chambre ou plûtôt une armoire,
Que l'on a fait pour me ſerrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire, & j'eus peine à croire,
Que j'y puſſe jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un Aquilon froid & mutin
Me fait trembler ſoir & matin;
Car pour me parer de ſa rage,
Mon plus gros mur eſt de ſapin.

Apprens maintenant la ſtructure
De nos miſérables grabats,
Deux ais ſervent de matelas,
Un tapis vert de couverture,
Et deux ſerviettes de deux draps.

Dès que j'abbaiſſe les paupieres,
Sur mes yeux du ſommeil battus,
Un clauſtral *Bénédicamus*,
M'éveille & m'envoye aux priéres,
Qui durent trois heures & plus.

Le dîner, ou plûtôt dînette,

Que

Que ſans dejûner on attend,
N'eſt rien qu'un petit plat, moins grand
Que la plus petite palette,
Dont on uſe à tirer du ſang.

A ce plat on proportionne
Un peu de Vache & de Brebi,
Si peu même qu'une fourmi
N'auroit pas, à ce qu'on nous donne,
De quoi ſe ſouler à demi.

Le Vin groſſier, rouge, inſipide,
Ne peut qu'avec peine couler,
Et je ne ſaurois avaler.
Ce vilain Cotignac liquide,
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîné, je t'aſſure,
Nous tient demi heure pourtant;
Mais ne t'en étonne pas tant,
C'eſt que Benedicité dure
Un quart d'heure, & Graces autant.

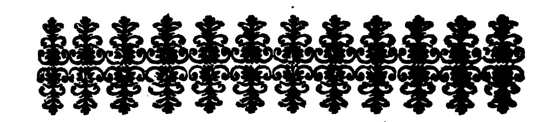
Après dîner, c'eſt l'ordinaire,
Pour aider la digeſtion,
Il y à récréation
Où l'on employe une heure entiere,

En quelque converſation.

Ces converſations Chrétiennes
Vraiment dignes de ces Oiſons,
Sont par mille ſottes raiſons,
De me prouver que les Antiennes,
Valent mieux que les Oraiſons.

Que tous les jours ma faim ſoit grande,
Mon diner te le fait juger,
Cependant pour ne point charger
Mon eſtomach de trop de viande,
Mon ſouper n'eſt pas moins leger.

Enfin, Monſieur, quoi que j'en diſe,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a,
Mais il faut finir, car voila
L'heure qui m'appelle à l'Egliſe,
Où les autres chantent déja.



VOYAGE
DE MESSIEURS
DE BACHAUMONT,
ET
LA CHAPELLE.

C'Est en vers que je vous écris,
Messieurs les deux fréres, nourris
Aussi bien que gens de la Ville;
Aussi voit-on plus de Perdrix
En dix jours chez vous, qu'en dix mille
Chez les plus friands de Paris.
Vous vous attendez à l'histoire
De ce qui nous est arrivé
Depuis que par le long pavé,
Qui conduit aux Rives de Loire,

Nous partîmes pour aller boire
Les eaux, dont je me suis trouvé
Assez mal, pour vous faire croire,
Que les Destins ont reservé
Ma guerison & cette gloire
Au remede tant éprouvé,
Et par qui de fraîche memoire
Un de nos Amis s'est sauvé
Du bâton à pomme d'yvoire.

Vous ne serez pas frustrez de vôtre attente, & vous aurez, je vous assûre, une assez bonne Relation de nos avantures; Car Monsieur de Bachaumont qui m'a surpris, comme j'en commençois une mauvaise, a voulu que nous la fissions ensemble, & j'espere qu'avec l'aide d'un si bon second, elle sera digne de vous être envoyée.

LA CHAPELLE.

Contre le serment solemnel, que nous avions fait Monsieur de la Chapelle, & moi, d'être si fort unis dans le Voyage, que toutes choses seroient en commun, il n'a pas laissé par une distinction philosophique de prétendre en pouvoir separer ses pensées;

ſées ; & croyant y gagner il s'étoit caché de moi pour vous écrire ; je l'ai ſurpris ſur le fait, & n'ai pû ſouffrir qu'il eût ſeul cet avantage, ſes vers m'ont paru d'une maniere ſi aiſée, que m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade, & pareſſeux,
Je n'ai pû m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux :
Ainſi le reſte de la Lettre
Sera l'Ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne ſoyons pas tout à fait aſſûrez de quelle façon vous avez traité nôtre abſence ; & ſi vous meritez le ſoin que nous prenons de vous rendre ainſi compte de nos actions ; nous ne laiſſons pas néanmoins de vous envoyer le recit de tout ce qui s'eſt paſſé dans nôtre Voyage, ſi particulier, que vous en ſerez aſſûrément ſatisfaits. Nous ne vous ferons point ſouvenir de nôtre ſortie de Paris, car vous en fûtes témoins ; & peût-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir ſur nos viſages que des marques d'un mediocre chagrin. Il eſt vrai que nous reçûmes vos Embraſſemens avec aſſez de fermeté ; & nous parûmes ſans doute bien Philoſophes

Dans les aſſauts, & les allarmes,
Que donnent les derniers adieux:
Mais il falut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux,
Qui pour nous avoient tant de charmes;
Et ce fut lors, que de nos yeux
Vous euſſiez vû couler des larmes.

Deux petits cerveaux deſſechez n'en peuvent pas fournir une grande abondance, auſſi furent-elles en peu de temps eſſuyées; & nous vîmes le Bourg la Reine d'un œuil ſec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs ceſſerent, & que nôtre apetit s'aiguiſa. Mais l'air de la campagne l'avoit rendu ſi grand dès ſa naiſſance, qu'il devint tout à fait preſſant vers Antoni; & preſqu'inſuportable à Long-jumeau. Il nous fut impoſſible de paſſer outre, ſans l'apaiſer auprès d'une fontaine, dont l'eau paroiſſoit la plus claire, & la plus vive du Monde.

Là deux Perdrix furent tirées
D'entre les deux croutes dorées
D'un bon pain rôti, dont le Creux
Les avoit juſques-là ſerrées;
Et d'un apetit vigoureux

Tou-

Toutes deux furent devorées ;
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des Estomacs aussi bons que les nôtres ayent eu de la peine à digerer deux Perdrix froides : voila pourtant en verité la chose, comme elle est. Nous en fûmes toûjours incommodez jusques à Saint Euverte, où nous couchâmes, deux jours après nôtre départ, sans qu'il arrivât rien qui merite de vous être mandé. Vous savez le long séjour que nous y fîmes, & vous savez encore que Monsieur Boyer, dont tous les jours nous esperions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient si long-temps en incertitude ont aparemment de méchantes heures : mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la conversation de Monsieur l'Evêque d'Orléans, que nous avions l'honneur de voir assez souvent ; & dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connoissent, vous auront pû dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France ; & vous en serez entierement persuadez, quand nous vous aprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un D'Elbaine,

C'eſt-à-dire avec la bonté,
La douceur & l'honnêteté
D'une vertu mâle & Romaine,
Qu'on reſpecte en l'Antiquité.

Nos ſoirées ſe paſſoient le plus ſouvent ſur les bords de la Loire ; & quelquefois nos après-dinées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la Forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la canicule à l'heure que le chaud eſt le plus inſuportable, nous fûmes bien ſurpris d'y voir arriver une maniere de Courier aſſez extraordinaire,

Qui ſur une Mazette outrée,
Bronchant à tout moment trotoit :
D'ours ſa caſaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit :
Et le Cavalier rare étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui fondant par tout dégoûtoit.
Ainſi l'on peint dans des Tableaux
Un Icare tombant des nües,
Où l'on voit dans l'air épandües
Ses Aîles de cire en lambeaux,
Par l'ardeur du Soleil fondües,

Choir

Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaiſon d'un homme qui tombe des nües, avec un qui court la poſte vous paroîtra peut-être bien hardie : mais ſi vous aviez vû le tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie, cette viſion vous ſeroit venuë comme à nous ; ou tout au moins, vous ſembleroit excuſable. Enfin de quelque façon que vous la receviez, elle ne vous ſauroit paroître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui étoit par hazard nôtre Ami d'Aubeville.. Quoique nôtre joye fût extrême dans ce rencontre, nous n'oſâmes pourtant pas nous hazarder de l'embraſſer en l'état qu'il étoit. Mais ſi-tôt,

Qu'au logis il fut retiré,
Débotté, frotté, déciré,
Et qu'il nous parut délaſſé,
Il fut comme il faut embraſſé.

Nous écrivîmes en ce temps-là, comme après avoir attendu l'homme que vous ſavez inutilement, nous reſolûmes enfin de partir ſans lui. Il falut avoir recours à Blavet pour nôtre voiture, n'en pouvant

trouver de commodes à Orléans. Le jour qu'il nous devoit arriver un Carosse de Paris, nous reçûmes une Lettre de Monsieur Boyer, par laquelle il nous assûroit qu'il viendroit dedans; & que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâmes au devant de lui. A cent pas des portes parut le long des grands chemins une maniere de Coche fort délabré, tiré par quatre vilains chevaux, & conduit par un vrai cocher de loüage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être, que ce que nous cherchions; & nous en fûmes bien-tôt assûrez, quand deux personnes qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter:

Et lors sortit avec grands cris
Un Bequillard d'une portiere;
Fort bazané, sec, & tout gris,
Bequillant de même maniere
Que Boyer bequille à Paris.

A cette démarche qui n'eût cru voir Monsieur Boyer? Et cependant c'étoit le petit Duc avec Monsieur Potel. Ils s'étoient tous deux servis de la commodité de

de ce Caroſſe, l'un pour aller à la maiſon de Monſieur ſon Frere auprès de Tours, & l'autre à quelques affaires, qui l'appelloient dans le Païs. Après les civilitez ordinaires, nous retournâmes tous enſemble à la Ville, où nous lûmes une Lettre d'excuſe, qu'ils apportoient de la part de Monſieur Boyer, & cette fâcheuſe nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Meſſieurs. Ils nous aſſûrerent que nonobſtant la fiévre qui l'avoit pris malheureuſement cette nuit-là, il n'eût pas laiſſé de partir avec eux, comme il avoit promis; ſi ſon Medecin qui ſe trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes ſans beaucoup de peine que, puiſqu'il ne venoit pas après tant de ſermens, il étoit aſſûrément

Fort malade, & preſqu'aux abois:
Car on peut, ſans qu'on le cajole,
Dire pour la premiere fois
Qu'il auroit manqué de parole.

Il falut donc ſe réſoudre à marcher ſans Monſieur Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchez: mais avec ſa permiſſion, en peu de temps conſolez. Le ſoupé pre-

paré pour lui, servit à regaler ceux qui vinrent à sa place. Et le lendemain tous ensemble nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin la conversation fut un peu goguenarde : aussi étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivez, nous ne songeâmes d'abord qu'à chercher Monsieur Colomb. Après une si longue absence, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une hôtellerie, avec Monsieur le Président le Bailleul, faisant si bien l'honneur de la Ville, qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embrasser. Mais le lendemain à nôtre aise nous renouvellâmes une amitié, qui par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, sembloit avoir été interrompuë. Après mille questions faites toutes ensemble, comme il arrive ordinairement dans une Entrevûë de fort bons amis, qui ne se sont point vûs depuis long-temps ; nous eûmes, quoi qu'avec un extrême regret, curiosité d'aprendre de lui, comme de la personne la plus instruite, & que nous savons avoir été le seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant nôtre pauvre ami Blot,
Et ses moindres discours, & sa moindre pensée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot;

Il

Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Enfin ayant causé de beaucoup d'autres choses, qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la reverence à Son * Altesse Royale; & de-là dîner chez lui avec Monsieur, & Madame la Presidente le Bailleul.

Là d'une obligeante maniere,
D'un visage ouvert, & riant,
Il nous fit bonne, & grande chere,
Nous donnant à son ordinaire
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du Monde. Il ne souffroit pas sur sa nape une seule miette de pain. Des verres bien rincez de toutes sortes de figures brilloient sans nombre sur son buffet; & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous bûmes frais:
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace, & sur les Banquets;
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des Laquais.

Sa

* *Gaston*, Duc d'Orleans, Frére de Louïs XIII. Il s'étoit retiré à Blois en 1652. où il mourut le 2. de Fevrier l'an 1660.

Sa Sale étoit parée pour le Balet du ſoir; toutes les Belles de la Ville priées; tous les violons de la Province aſſemblez; & tout cela ſe faiſoit pour divertir Madame le Bailleul.

Et cette belle Preſidente
Nous parut ſi bien ce jour-là,
Qu'elle en devoit être contente.
Aſſûrément elle effaça
Tant de beautez qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertiſſemens qui ſe préparoient, ne pûrent nous empêcher de partir incontinent après le dîné. Amboiſe devoit être nôtre couchée, & comme il étoit déja tard, nous n'eûmes que le temps qu'il falloit pour y pouvoir arriver. La ſoirée s'y paſſa fort mélancholiquement dans le déplaiſir de n'avoir plus à voyager ſur la levée & ſur la vûë de cette agréable * Riviere,

Qui par le milieu de la France
Entre les plus heureux côteaux
Laiſſe en paix répandre ſes eaux,
Et porter par tout l'abondance

Dans

* La Loire.

Dans cent Villes, & cent Châteaux,
Qu'elle embellit de ſa préſence.

Depuis Amboiſe, juſqu'à Fontallade, nous vous épargnerons la peine de lire les incommoditez de quatre méchans gîtes, & à nous le chagrin d'un ſi fâcheux reſſouvenir : vous ſaurez ſeulement que la joye de Monſieur de Luſſans ne parut pas petite, de voir arriver chez lui des perſonnes qu'il aimoit ſi tendrement. Mais nonobſtant la beauté de ſa Maiſon, & ſa grande chere, il n'aura que les cinq vers que vous avez déja vûs :

Ni les Païs, où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la caſſonnade,
Ne ſont point pour charmer les ſens
Ce qu'eſt l'aimable Fontallade
Du tendre & commode Luſſans.

Il ne ſe contenta pas de nous avoir ſi bien reçûs chez lui, il voulut encore nous accompagner juſqu'à Blaye. Nous nous détournâmes un peu de nôtre chemin, pour aller rendre tous enſemble nos devoirs à Monſieur le Marquis de Jonſac ſon Beaufrere. Un compliment de part & d'autre décida la viſite ; & de toutes les offres qu'il nous

nous fit, nous n'acceptâmes que des Perdreaux, & du pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire, comme vous allez voir :

Car entre Blayes, & Jonsac,
On ne trouva que Croupignac :
Le Croupignac est très-funeste,
Car le Croupignac est un Lieu,
Où six mourans faisoient le reste
De cinq ou six cens que la Peste
Avoit envoyé devant Dieu :
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même Logis.
Un septiéme soi disant Prêtre
Plus pestiferé que les six,
Les confessoit par la fenêtre,
De peur, disoit-il, d'être pris
D'un mal si fâcheux, & si traître.

Ce lieu si dangereux & si miserable fut traversé brusquement ; & n'esperant pas trouver de Village, il falut se résoudre à manger sur l'herbe, où les Perdreaux, & le pain tendre de Monsieur de Jonsac furent d'un grand secours. Ensuite d'un Repas si cavalier, continuant nôtre chemin nous

nous arrivâmes à Blaye: mais si tard; & le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation, qu'avec la clarté des Etoiles. Le montant qui commençoit de très-bonne heure nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lussans, & reçû mille baisers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & vogâmes long-temps avant le jour.

Mais si-tôt que par son flambeau
La lumiere nous fut renduë :
Rien ne s'offroit à nôtre vûë
Que le Ciel, & nôtre bateau,
Tout seul dans la vaste étenduë
D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne est effectivement si large depuis qu'au bec des Landes d'Ambesse elle est jointe avec la Dordogne, qu'elle ressemble tout-à-fait à la mer; & ses Marées montent avec tant d'impetuosité qu'à moins de quatre heures nous fimes le trajet ordinaire,

Et vîmes au milieu des eaux,
Devant nous paroître Bordeaux;
Dont le Port en Croissant resserre

Plus

Plus de Barques, & de Vaiſſeaux
Qu'aucun autre Port de la Terre.

Sans mentir, la Riviere étoit alors ſi couverte, que nôtre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire, qui ſe devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande quantité de Navires, & de Marchands, quaſi de toutes ſortes de Nations, pour charger les vins de ce païs ;

Car ce fâcheux & rude Port
En cette ſaiſon a la gloire
De donner tous les ans à boire
Preſqu'à tous les Peuples du Nort.

Ces Meſſieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins ; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemans; & nous aprîmes qu'il étoit défendu non ſeulement de leur en vendre pour enlever, mais encore de leur en laiſſer boire dans les Cabarets. Après être deſcendus ſur la gréve, & avoir admiré quelque temps la ſituation de cette Ville, nous nous retirâmes au Chapeau rouge, où Monſieur Taleman nous vint prendre auſſi-tôt qu'il ſût nôtre arrivée. Depuis ce

ce moment nous nous retirâmes dans nôtre Logis, pendant nôtre séjour à Bordeaux, pour y coucher. Lès journées se passoient toutes entieres le plus agréablement du monde chez Monsieur l'Intendant : car les plus honnêtes gens de la Ville n'ont point d'autre réduit que sa Maison. Il n'y a pas un homme dans le Parlement qui ne soit ravi d'être de ses amis. Il a trouvé même que la plûpart étoient ses cousins ; & on le croiroit plûtôt Premier President de la Province, que l'Intendant. Enfin il est toûjours le même que vous l'avez vû, hors-mis que sa dépense est plus grande. Mais pour Madame l'Intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout-à-fait changée.

Quoi que sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait toûjours ce grand œil bleu,
Plein de douceur, & plein de feu,
Elle n'est pourtant plus la même :
Car nous avons apris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le Jeu.

Elle qui ne connoissoit pas autrefois les Cartes, passe maintenant des nuits au Lansquenet. Toutes les femmes de la Ville sont

devenuës joueuſes pour lui plaire : elles viennent regulierement chez elle pour la divertir ; & qui veut voir une belle aſſemblée, n'a qu'à lui rendre viſite. Mademoiſelle du Pin ſe trouve toûjours là bien à propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le Jeu. En verité ſa converſation eſt ſi fine, & ſi ſpirituelle, que ce ne ſont point les plus mal partagez. C'eſt là que Meſſieurs les Gaſcons apprenent le bel air, & la belle façon de parler.

Mais cette agréable du Pin,
Qui dans ſa manicre eſt unique,
A l'eſprit méchant, & bien fin;
Et ſi jamais Gaſcon s'en pique,
Gaſcon fera mauvaiſe fin.

Au reſte, ſans faire ici les Goguenards ſur Meſſieurs les Gaſcons, puiſque Gaſcons y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelque riſque ; & nôtre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur ; nous nous ſauvons de Bordeaux, pour donner deux jours après dans Agen !

Agen cette Ville fameuſe,
De tant de Belles le ſéjour ;

Si fatale, & si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'Amour.
Dès qu'on l'approche seulement,
On doit bien prendre garde à soi :
Car tel y va de bonne foi
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sai quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de Personnes y ont même passé le reste de leur vie, sans en pouvoir sortir. Le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes Monsieur de Saint Luc arrêté depuis six mois ; Nort depuis quatre années ; & Dortis depuis six semaines ; & ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses, & qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce Lieu. Il pria donc toutes les Belles de la Ville à souper ; & tout ce qui se passa dans ce magnifique Repas nous fit bien connoître que nous étions dans un Païs enchanté. En verité ces Dames ont tant de beauté, qu'elles nous surprirent dans leur premier abord ; & tant d'esprit, qu'elles nous gagnerent dès la premiere conversation. Il est impossible de les voir, & de conserver sa Liberté ; & c'est

la deſtinée de tous ceux qui paſſent en ce lieu-là, s'ils ont la permiſſion d'en ſortir, d'y laiſſer au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainſi donc qu'avoient fait les autres
Il falut y laiſſer les nôtres.
Là tous deux ils nous furent pris:
Mais, n'en déplaiſe à tant de Belles,
Ce fut par l'aimable Dortis;
Auſſi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne ſe fit aſſûrément que ſous leurs bons plaiſirs. Elles ne lui envierent point cette Conquête; & nous jugeans apparemment très-infirmes, elles ne daignerent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Auſſi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes, & les chemins libres: de ſorte que rien ne nous empêcha de gagner Encoſſe, ſur les coureurs que Monſieur de Chameraut nous avoit promis, & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'eſt de ce veritable Ami qu'on peut aſſûrer,

Et dire, ſans qu'on le cajole,
Qu'il ſait bien tenir ſa parole.

En-

Encosse est un Lieu dont nous ne vous entretiendrons gueres ; car excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac , rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pirenées, éloigné de tout commerce, & l'on n'y peut avoir autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit Ruisseau, qui serpente à vingt pas du Village entre des Saules & des Prez les plus verds qu'on puisse s'imaginer , étoit toute nôtre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit , & les après-dînées nous promener. Un jour que nous étions sur les bords assis sur l'herbe ; & que nous ressouvenans des hautes marées de la Garonne , dont nous avions la memoire encore assez fraîche , nous examinions les raisons que donnent Descartes, & Gassendi, du flux & reflux, sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches un homme qui nous avoit apparemment écoutez : c'étoit

Un Vieillard tout blanc, pâle, & sec,
Dont la barbe & la chevelure
Pendoit plus bas que la ceinture.
Ainsi l'on peint Melchisedec,
Où plûtôt telle est la figure

D'un certain vieux Evêque Grec,
Qui faisant le Salamelec,
Dit à tous la bonne avanture:
Car il portoit un Chapiteau,
Comme un Couvercle de lessive;
Mais d'une grandeur excessive,
Qui lui tenoit lieu de chapeau:
Et ce chapeau; dont les grands bords
Alloient tombant sur ses épaules,
Etoit fait de branches de saules,
Et couvroit presque tout son corps.
Son habit de couleur verdâtre
Etoit d'un tissu de Roseaux,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un Crystal épais, & bleuâtre.

A cette apparition la peur nous fit faire deux signes de Croix, & trois pas en arriere. Mais la curiosité prévalut sur la crainte; & nous résolûmes, bien qu'avec quelques petits battemens de cœur, d'attendre le Vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux; & qui nous parla fort civilement de cette sorte:

Messieurs, je ne suis point surpris,

Que

Que de ma rencontre imprevûë
Vous ayez un peu l'ame émûë ;
Mais lors que vous aûrez appris
En quel rang les Destins ont mis
Ma naissance à vous inconnuë,
Et le sujet de ma venuë,
Vous rassurerez vos Esprits.
Je suis le Dieu de ce Ruisseau,
Qui d'une urne jamais tarie,
Qui panche au pied de ce Côteau,
Prens le soin dans cette Prairie,
De verser incessamment l'eau,
Qui la rend si verte, & fleurie.
Depuis huit jours matin & soir
Vous me venez reglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne merite
Que l'on me rende ce devoir:
Car enfin j'ai cet avantage
Qu'un canal si clair, & si net
Est le lieu de mon appanage.
Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un Cadet.
Aussi l'avez-vous trouvé tel,

Loüant mes bords, & ma verdure,
Ce qui me plaît, je voùs assûre,
Plus qu'une offrande, ou qu'un Autel;
Et tout à l'heure, je le jure,
Vous en ferez, foi d'Immortel,
Recompensez avec usure.
Dans ce petit valon champêtre
Soyez donc les très-bien venus:
Chacun de vous y sera Maître:
Et puisque vous voulez connoître
Les causes du flux & reflux,
Je vous instruirai là-dessus,
Et vous ferai bien-tôt paroître
Qûe les raisonnemens cornus
De tous temps font les attributs
De la foiblesse de vôtre Etre;
Car tous les Dits, & les Redits
De ces vieux rêveurs de jadis,
Ne font que contes d'Amadis;
Même dans vos Sectes dernieres
Les Descartes, les Gassendis,
Quoi qu'en differentes manieres,
Et plus heureux, & plus hardis
A fouiller les causes premieres,

N'ont

N'ont jamais traité ces matieres,
Que comme de vrais étourdis.
Moi, qui ſai le fin de ceci,
Comme étant choſe qui m'importe ;
Pour vous mon Amour eſt ſi forte
Qu'après en avoir éclairci
Vôtre eſprit de ſi bonne ſorte,
Qu'il n'en ſoit jamais en ſouci,
Je veux que la docte Cohorte
Vous en doive le grand merci.

Il nous prit lors tous deux par la main ; & nous fit aſſeoir ſur le gazon à ſes côtez. Nous nous regardions aſſez ſouvent ſans rien dire, fort étonnez de nous voir en converſation avec un Fleuve. Mais tout d'un coup,

Il ſe moucha, cracha, touſſa,
Puis en ces mots il commença :
Lors que l'Onde en partage échut
(a) Au Frere du grand (b) Dieu qui tonne,
L'avenement à la Couronne
De ce nouveau Monarque fut
Publié par tout, & falut
Que chaque Dieu Fleuve en perſonne

 Allât

(a) Neptune Dieu de la Mer. (b) Jupiter Dieu du Ciel, & Maître du Tonnerre.

Allât lui porter ſon tribut.
Dans ce rencontre la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais ſi bruſque, & ſi fanfaronne,
Que ſa démarche lui déplût ;
Et le puiſſant Dieu réſolut
De châtier cette Gaſconne
Par quelque ſignalé rebut :
De fait, il en fit peu de cas,
Quand elle lui vint rendre hommage,
Il ſe renfrogna le viſage ;
Et la traita de haut en bas.
Mais elle au lieu de l'appaiſer
Ayant pris ſoin d'apprivoiſer
Avec la puiſſante Dordogne
Mille autres Fleuves de Gaſcogne,
Sembla le vouloir offenſer.
Lui d'une orgueilleuſe maniere,
Comme il a l'humeur fort altiere,
Amerement s'en courrouça,
Et d'une mine froide & fiere
Deux fois ſi loin la repouſſa,
Que cette inſolente Riviere
Toutes les deux fois rebrouſſa

Plus

Plus de six heures en arriere.
Bien qu'au vrai cette temeraire
Se fût attiré sur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands Fleuves ne crûrent pas
Devoir en un tel embarras
Se séparer de leur confrére,
Ni l'abandonner ; au contraire
Ils en murmurerent tout bas,
Accusant le Roi trop sévére :
Mais lui branlant ses cheveux blancs,
Tout dégoutans de l'onde amere,
Taisez-vous, dit-il, Insolens,
Ou vous saurez en peu de temps
Ce que peut Neptune en colere.
Sur le champ, au lieu de se taire
Plus haut encore on murmura :
Le Dieu lors en furie entra,
Son Trident par trois fois serra,
Et trois fois par le Styx jura :
Quoi donc ici l'on osera
Dire hardiment ce qu'on voudra ?
Chaque petit Dieu glosera
Sur ce que Neptune fera ?

Per Dio questo non sarà,
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura;
Car deux fois par jour on verra
Qu'à sa source on retournera,
Et deux fois mon courroux fuira:
Mais plus loin que pas un ira
Celui qui pour son malheur a
Causé tout ce désordre-là;
Et cet exemple durera,
Tant que Neptune regnera.
A ce Dieu du moite Element
Ces rebelles lors se soûmirent,
Et quoi que grondans obéïrent
Par force à ce commandement.
Voila ce qu'on n'a jamais sû,
Et ce que tout le Monde admire:
Aussi avions-nous résolu
Pour nôtre honneur de n'en rien dire;
Mais aujourd'hui vous m'avez plû
Si fort que je n'ai jamais pû
M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il s'é-
cou-

coula d'entre nous deux; mais si vîte qu'il étoit à plus de vingt pas devant que nous nous en fussons apperçûs. Nous le suivîmes le plus legerement que nous pûmes; & voyant qu'il étoit impossible de l'atraper, nous lui criâmes plusieurs fois,

Hé! Monsieur le Fleuve, arrêtez,
Ne vous en allez pas si vîte:
Hé! de grace un mot écoutez;
Mais il se remit dans son gîte:

Et rentra dans ces mêmes Roseaux, dont nous l'avions vû sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit; car le bon homme étoit déja tout fondu en eau quand nous arrivâmes, & sa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable, & doux;
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des Cailloux,
Il ne le put être de nous,
Et même sans vous faire injure
Il ne l'eut pas été de vous.

Après l'avoir appellé plusieurs fois inutilement; enfin la Nuit nous obligea de retourner en nôtre logis, où nous fîmes

mille reflexions sur cette avanture. Nôtre esprit n'étoit pas entierement satisfait de cet éclaircissement ; & nous ne pouvions concevoir pourquoi dans une sedition, où tous les Fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez : nous revinmes plusieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encosse, pour y conjurer cet honnête Fleuve de nous vouloir donner à ce sujet un quart d'heure de conversation ; mais il ne parut plus, & nos eaux étant prises, le temps vint enfin de s'en aller. Un Carosse que Monsieur le Senêchal d'Armagnac avoit envoyé nous mena bien à nôtre aise chez lui à Castille, où nous fûmes reçûs avec tant de joye, qu'il étoit aisé de juger que nos visages n'étoient point désagréables au Maître de la maison.

C'est chez cet illustre Fontrailles,
Où les Tourtes, les Ortolans,
Les Perdrix rouges, & les Cailles,
Et mille autres vols succulens
Nous firent horreur des mangeailles,
Dont Carbon & tant de Canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous

Vous autres Cazaniers, qui ne connoiſſez que la vallée de Miſere, & vos Rôtiſſeurs de Paris, vous ne ſavez ce que c'eſt que la bonne chere; ſi vous vous y connoiſſez, & ſi vous l'aimez, comme vous dites,

Soyez donc aſſez braves gens
Pour quitter enfin vos murailles;
Et ſi vous êtes de bon ſens
Allez, & courez chez Fontrailles
Vous gorger de mets excellens.

Vous y ſerez bien reçûs aſſûrément; & vous le trouverez toûjours le même: ſans plus s'embarraſſer des affaires du Monde, il ſe divertit à faire achever ſa maiſon, qui ſera parfaitement belle. Les honnêtes gens de ſa Province en ſavent fort bien le chemin: mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Après nous y être empifrez quatre jours avec Monſieur le Préſident de Marmieſſe, qui prît la peine de s'y rendre auſſi-tôt qu'il fut averti de nôtre arrivée, nous allâmes tous enſemble à Toulouſe deſcendre chez Monſieur l'Abbé de Beauregard, qui nous attendoit, & qui nous donna de ces Repas qu'on ne peut faire

faire qu'à Toulouse. Le lendemain Monsieur le Président de Marmiesse nous voulut faire voir dans un dîner, jusques où peut aller la Splendeur, & la Magnificence, ou plûtôt avec sa permission la Profusion, & la Prodigalité. Le Festin du † Menteur n'étoit rien en comparaison; & c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en faire une description magnifique.

Toi, qui présides aux Repas,
O Muse, sois nous favorable,
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent sur cette table:
Pour nôtre honneur & pour ta gloire
Fais qu'aucun de tous ces grands mets
Ne s'échape à nôtre memoire;
Et fai qu'on en parle à jamais.
Mais comme nôtre esprit s'abuse
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une Muse,
Et qu'elle se connoisse en vins!
Non non, les doctes Démoiselles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles sempiternelles

Ne

† Comedie de P. *Corneille*.

Ne bûrent jamais que de l'eau.
A qui donc adresser ses vœux
En des occasions pareilles?
Est-ce à vous, Bacchus, Roi des treilles?
Mais pour rimer, Bacchus, & (a) Come,
Sont des Dieux de peu de secours;
Et jamais de memoire d'homme
On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin; & de nôtre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire: il faut donc nous contenter de vous dire, que jamais on ne vit rien de si splendide; & nous eussions crû Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne chere, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier; si l'un de vos Amis & des nôtres ne nous eut encore le lendemain dans un dîné fait admirer cette ville, comme un prodige, pour la quantité des belles choses qu'elle fournit; vous devinerez aisément son nom, quand nous vous dirons,

Que c'est un de ces beaux esprits,
Dont Toulouse fut l'origine:
C'est le seul Gascon qui n'a pris,
Ni l'air, ni l'accent du Païs;

[a] *Dieu des Festins.*

Et l'on jugeroit à ſa mine,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin c'eſt l'agréable Monſieur d'Oſneville, dont l'air & l'eſprit n'ont rien que d'un homme, qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous ſaurez qu'il eſt marié
Environ depuis une année,
Et qu'il eſt tout-à-fait lié
Du ſacré lien d'hymenée,
Lié tout-à-fait, c'eſt-à-dire,
Qu'il eſt lié tout-à-fait bien,
Et qu'il ne lui manque plus rien
Et qu'il a tout ce qu'il deſire:
L'épouſe eſt bien apparentée,
Et bien apparenté l'époux;
Elle jeune, riche, eſpritée;
Il eſt jeune, riche, (a) eſprit, doux.

Avec

[a] Je croi qu'il y a une faute en cet endroit. J'ai conſulté inutilement differentes Editions de ce Voyage pour pouvoir la corriger. J'ai trouvé dans toutes celles que j'ai vuës *Eſprit, doux*; ce qui me paroit fort étrange. Peut-être l'Auteur avoit écrit, ſans virgule, *Eſprit doux*; qualité fort neceſſaire dans le menage, s'il eſt vrai ce que dit *La Fontaine*, qu'on doit appeller un bon, voire un parfait Hymen, *Quand les Conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.*

Avec lui, & dans son carosse nous quitâmes Toulouse pour aller à Grouille, où Monsieur le Comte d'Aubijoux nous reçût fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit Palais, qu'il a fait bâtir au milieu de ses Jardins entre des fontaines & des bois, & qui n'est composé que de trois chambres; mais bien peintes, & tout-à-fait appropriées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses Amis, ou quand il est seul s'entretenir avec ses Livres, pour ne pas dire avec sa Maîtresse.

Malgré l'injustice des Cours
Dans cet agréable hermitage
Il coule doucement ses jours;
Et vit en veritable Sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table, & bien servie, ce ne seroit vous apprendre rien de nouveau; mais peut-être serez-vous surpris de savoir que faisant si grande chere il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour: aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût très-grand, & qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour se promener, nous passions les journées

entieres dans une petite Isle plantée, & tenuë aussi propre qu'un jardin, & dans laquelle ou trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit, & va mouiller le haut du berceau de grands cyprès qui l'environnent.

Sous ce berceau, qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque Inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces vers sur un cyprès:
Helas! que l'on seroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toûjours aimé de Sylvie
L'on pouvoit toûjours amoureux
Avec elle passer la vie!

Vous connoîtrez par là que dans nôtre Voyage, nous ne songions pas toûjours à faire bonne chere; & que nous avions quelquefois des momens assez tendres. Au reste, quoi que Grouille ait tant de charmes, Monsieur d'Aubijoux ne nous put tenir que trois jours, après lesquels, il nous

nous donna son Carosse pour aller à Castres prendre celui de Monsieur de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieuë de Carcassone. Vos santez y furent beües mille fois avec le cher ami Balzant, qui ne nous quitta pas un moment. La Comedie fut aussi un de nos divertissemens assez grand; parce que la troupe n'étoit pas mauvaise, & qu'on y voyoit toutes les Dames de Carcassone. Quand nous en partîmes, Monsieur de Penautier, qui sans doute est un des plus honnêtes hommes du Monde, voulut absolument que nous prissions encore son Carosse pour aller à Narbonne, quoi qu'il y eut une grande journée. Le temps étoit si beau, que nous esperions le lendemain sur nos chevaux frais, & qui suivoient en main depuis Encosse, aller coucher près de Montpellier. Mais par malheur

Dans cette vilaine Narbonne,
Toûjours il pleut, toûjours il tonne;
Toute la Nuit doncques il plût,
Et tant d'eau cette nuit il chût,
Que la campagne submergée
Tint deux jours la ville assiégée.

Que cela ne vous ſurprenne point, quand il pleut ſix heures en cette ville, comme c'eſt toûjours par orage, & qu'elle eſt ſituée dans un fond, tout environné de montagnes, en peu de temps les eaux ſe ramaſſent en ſi grande abondance, qu'il eſt impoſſible d'en ſortir, ſans courir riſque de ſe noyer. Nous le voulumes pourtant hazarder; mais l'accident d'un Laquais emporté par une ravine, & qui ſans doute étoit perdu, ſi ſon cheval ne l'eût ſauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte pour attendre que les paſſages fuſſent libres. Des Meſſieurs que nous trouvames ſe promenant dans la grande place, & qui nous parurent être des principaux du Païs, ayant apris nôtre avanture, crûrent, qu'il étoit de leur honneur de ne nous laiſſer pas ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretez de leur ville; & nous menérent d'abord dans l'Egliſe cathedrale, qu'ils prétendoient être un chef-d'œuvre pour la hauteur de ſes voutes, mais nous ne ſaurions pas bien dire au vrai,

Si l'Architecte qui la fit,
La fit ronde, ovale, ou quarrée;
Et moins encor s'il la bâtit
Hauté, baſſe, large, ou ſerrée:

Car

Car arrivez en ce ſaint lieu
Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De ne le voir de nôtre vie.
Ce qu'on y montre encor de rare
Eſt un vieux & ſombre Tableau,
Où l'on voit ſortir un Lazare,
A demi-mort de ſon tombeau;
Mais le Peintre l'a ſi-bien fait
Sec, pâle, hideux, noir, effroyable,
Qu'il ſemble bien moins le portrait
Du bon Lazare que d'un Diable.

Ces Meſſieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces deux merveilles. Ils eurent encore la bonté, pour nous regaler tout-à-fait, de nous préſenter à deux ou trois de leurs plus polies Demoiſelles, qui tomboient en verité de la verole: voilà tous les divertiſſemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par là, ſi deux jours que nous y demeurâmes ſe paſſerent agréablement. Toi qui nous as ſi bien diverti,

Digne objet de nôtre courroux,
Vieille ville toute de fange
Qui n'es que Ruiſſeaux, & qu'égoûts;

Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta loüange?
Va, tu n'es qu'un quartier d'hyver
De quinze ou vingt malheureux Drilles:
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois miserables filles
Aussi mal saines que ton Air:
Va, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui merite qu'on le prise;
Bien peu de chose est ton Tableau,
Et bien moins que rien ton Eglise.

L'apostrophe est un peu violente, ou l'imprecation un peu forte; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulerent, & nos chevaux n'en ayant plus que jusques aux sangles, il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieues dans les plaines toutes noyées, & passé sur de méchantes planches, un Torrent qui s'étoit fait de l'égout des eaux large comme une Riviere; Beziers, cette ville si propre & si bien située, nous fit voir un Païs aussi beau, que celui dont nous partions étoit vilain. Le lendemain ayant

ayant traversé les Landes de Saint Huberi, & goûté les bons Muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous, environné de ces Plantades & de ces Blanquetes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de Mail; car on jouë là le long des chemins à la Chicane. Dans la grande ruë des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de (a) Martial; & cependant

Bien que de cette belle ville
Viennent les meilleures senteurs;
Son Terroir en Muscat fertile
Ne lui produit jamais de Fleurs.

Cette ruë si parfumée conduit dans une grande place, où sont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bien-tôt épouvantez,

De rencontrer en cette place
Un grand concours de populace;
Chacun y nommoit d'Assouci.
Il sera brûlé, Dieu merci,
Disoit une vieille Bagasse;

(a) Marchand Parfumeur à Paris.

Dieu veuille qu'autant on en fasse
A tous ceux qui vivent ainsi.

La curiosité de savoir ce que c'étoit, nous fit avancer plus avant ; tout le bas étoit plein de peuple, & les fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connumes un des principaux de la ville qui nous fit entrer aussi-tôt dans le logis. Dans la chambre, où il étoit, nous aprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Assouci, pour un crime qui est en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre, nous trouvâmes grand nombre de Dames, qu'on nous dit être les plus polies, les plus qualifiées, & les plus spirituelles de la ville ; quoi que pourtant elles ne fussent, ni trop belles, ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras, & leurs discours extraordinaires, nous crûmes bien-tôt que c'étoit une assemblée des Précieuses de Montpellier ; mais bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paroissoient que des Précieuses de campagne, & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des Beaux Esprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles

ont

ont avec eux. Il se commença donc une conversation assez plaisante ;

Les unes disoient que Ménage
Avoit l'air & l'esprit galant ;
Que Chapelain n'étoit pas sage,
Que Costar n'étoit pas pedant.

Les autres croyoient Monsieur de Scuderi

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toûjours bien mis,
Sa Sœur une beauté divine,
Et Pelisson un Adonis.

Elles en nommerent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé de si beaux Esprits, il fut question de juger de leurs Ouvrages. Dans (a) l'*Alaric*, & dans le (b) *Moyse*, on ne loüa que le jugement, & la conduite; & dans la *Pucelle* rien du tout; dans Sarrasin, on n'estima que la Lettre de Monsieur Ménage; & la Préface de Monsieur Pelisson fut traitée de ridicule; Voiture même passa pour un homme grossier. Quant

(a) Poëme heroïque de Mr. de *Scuderi*. (b) Autre Poëme heroïque de *S. Amant*.

Quant aux Romans, (*a*) *Cassandre* fut estimé pour la délicatesse de la conversation ; (*b*) *Cyrus*, & *Clelie*, pour la magnificence de l'expression, & la grandeur des évenemens. Mille autres choses se débiterent encore plus surprenantes que tout cela. Puis insensiblement la conversation tomba sur d'Assouci, parce qu'il leur sembla que l'heure de l'execution approchoit : une de ces Dames prit la parole, & s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale, & la Maîtresse précieuse :

Ma bonne, est-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,
Même composé quelque chose
En vers sur la (*c*) *Metamorphose* ?
Il faut donc qu'il soit bel Esprit.
Aussi l'est-il, & l'un des vrais,
Reprit l'autre, & des premiers faits,
Ses Lettres lui furent scellées
Dès leurs premieres assemblées :
J'ai la liste de ces Messieurs,
(*d*) Son nom est en tête des leurs,

Puis

(*a*) Roman de *Calprenede*. (*b*) *Cyrus* & *Clelie*, deux Romans de Mademoiselle *Scuderi*. (*c*) *D'Assouci* a traduit en vers burlesques les *Metamorphoses d'Ovide*. Cette Traduction est à peine digne *d'occuper le loisir des Laquais & des Pages*. (*d*) D'Assouci n'a jamais été de l'Academie Françoise. C'est sans doute une faute que La Chapelle fait faire à ces Précieuses, pour les rendre plus ridicules.

Puis d'une mine ſerieuſe
Avec certain air affecté,
Panchant ſa tête de côté,
Et de ce ton de précieuſe,
Lui dit, ma Chere, en verité
C'eſt dommage que dans Paris
Ces Meſſieurs de l'Academie,
Tous cés Meſſieurs les beaux Eſprits
Soient ſujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit ſi furieuſement, qu'il nous falut quitter la chambre & le logis, pour en aller éclater à nôtre aiſe dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à paſſer dans les ruës à cauſe de l'affluence du peuple.

Là d'hommes on voyoit fort peu,
Cent mille femmes animées,
Toutes de colere enflammées,
Accouroient à foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage ; & jamais on n'a rien vû de ſi terrible : les unes diſoient que c'étoit trop peu de le brûler ; les autres qu'il falloit l'écorcher vif auparavant;

Echapez aux brutales mains
De ce déluge de Barbares,
Qui furent les Fleaux des humains.

Fort satisfaits du Languedoc, nous prîmes assez vîte la route de Provence par cette grande Prairie de Beaucaire, si célébre pour sa foire; & le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître sur les bords du Rhône
Ces murs pleins d'Illustres Bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la Cour & le Trône
De trois ou quatre puissans Rois.

On y aborde par

Cette heureuse, & fertile plaine,
Qui doit son nom à la vertu
Du grand & fameux Capitaine,
Par qui le fier Danois battu
Reconnut la grandeur Romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu moins poëtiquement, cette belle & célébre Ville d'Arles, qui par son pont de batteaux nous fit passer de Languedoc en Provence. C'est assûrément y entrer par la plus belle

Por-

Porte. La ſituation admirable de ce Lieu y a preſque attiré toute la Nobleſſe du païs, & les Dames y ſont propres, galantes, & jolies; mais ſi couvertes de mouches qu'elles en paroiſſent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au Cours où nous fûmes, faiſant fort bien leur devoir, avec quantité de Meſſieurs aſſez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoſter, quoi qu'inconnuës; & ſans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de converſation nous avançâmes aſſez nos affaires; & que nous fîmes peut-être quelques Jaloux. Le ſoir on nous pria d'une aſſemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore; mais avec tout cela ces Belles ne pûrent obtenir de nous qu'une nuit, & le lendemain nous en partîmes, & traverſâmes avec bien de la peine

La vaſte & (*a*) pierreuſe Campagne,
Couverte encor de ces cailloux,
Qu'un Prince revenant d'Eſpagne
Y fit pleuvoir dans ſon courroux.

D C'eſt

(*a*) Elle eſt appellée par les Anciens Romains *Campi Lapidei*: c'eſt, dit *Pline*, Liv. III. Ch. IV. un monument des combats d'Hercule, *Herculis præliorum memoria.* Ce Heros ayant à combattre quelques Geans en cet endroit-là, Jupiter fit tomber ſur eux une pluye de pierre, qui couvrit de cailloux cette grande Plaine. Apparemment c'eſt à cette Fable que Mr. La Chapelle fait alluſion.

C'est une grande Plaine toute couverte de cailloux effectivement jusques à Salon petite Ville, & qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de (a) Nostradamus. Nous y couchâmes, & nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une Comedienne, qui s'avisa d'accoucher cette nuit proche de nôtre chambre de deux petits Comediens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, & cette diligence servit à nous faire considerer plus à nôtre aise en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils appellent Bastides, dont toute la Campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté; car elles sont toutes fort petites, & fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marseille, que de vous en entretenir présentement ce seroit répéter les mêmes choses, & peut-être vous ennuyer.

Tout le Monde sait que Marseille
Est riche, illûstre, & sans pareille
Pour son terroir, & pour son Port;
Mais il vous faut parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille:
C'est Nôtre Dame de la Garde,

Gou-

(a) On voit par une Inscription gravée sur son tombeau, qu'il mourut en 1566. âgé de 62. ans, six mois, & dix jours.

Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la Porte du Château.

Ce Fort est sur le sommet d'un Rocher presque inaccessible, & si haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au dessous de lui, la plûpart du genre humain ne vivroit que sous son plaisir.

(a) Aussi voyons-nous que nos Rois
En connoissant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toûjours de gens de conséquence,
De gens pour qui dans les allarmes
Le danger auroit eu des charmes,
Des gens prêts à tout hazarder,
Qu'on eût vû long-temps commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes.

Une description magnifique, qu'on a fait autrefois de cette Place nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes

 plus

(a) Tout ce qu'on dit ici de Nôtre Dame de la Garde contient, je croi, une fine raillerie contre Mr. de Scuderi qui avoit eû le Gouvernement de cette Place, & dont il avoit fait une Description magnifique.

plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette Montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte; mais doucement, de peur de la jetter par terre; & après avoir heurté long-temps, sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent, Messieurs, là dedans
On n'entre plus depuis long-temps:
Le Gouverneur de cette Roche
Retournant en Cour par le coche
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-tout, quand ils nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec assez de peine; car le temps l'avoit presque effacé.

Portion de Gouvernement
A loüer tout présentement.

Plus bas en petit caractere,

Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrart le Secretaire,
Ou chez (a) Courbé l'homme d'affaire
De tous Messieurs les beaux Esprits.

Croyans après cela de n'avoir plus rien de rare à voir en ce Païs, nous le quittâmes sur le champ, & même avec empressement, pour aller goûter des Muscats à la Ciotat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont rudes, & que passant par Cassis, il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assûrément curieux de savoir de Ciotat,

Que les Marchands & les Nochers
La rendent fort considerable:
Mais pour le Muscat adorable,
Qu'un Soleil proche & favorable
Confit dans les brûlans Rochers,
Vous en aurez, Fréres très-chers,
Et du meilleur sur vôtre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu, furent achevées aussi-tôt que nous eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain vers le midi, nous nous acheminâ-

(a) Fameux Libraire.

mes vers Toulon. Cette Ville eſt dans une ſituation admirable, expoſée au midi, & couverte au Septentrion par des montagnes élevées juſques aux nües, qui rendent ſon Port le plus grand, & le plus ſûr qui ſoit au Monde. Nous y trouvâmes Monſieur le Chevalier Paul, qui par ſa charge, par ſon merite, & par ſa dépenſe eſt le premier & le plus conſiderable du Païs.

C'eſt ce Paul, dont l'experience
Gourmande la Mer, & le vent:
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les Peuples du Levant.

Ces vers ſont auſſi magnifiques que ſa mine; mais en verité quoi qu'elle ait quelque choſe de ſombre, il ne laiſſe pas d'être commode, doux, & tout-à-fait honnête. Il nous regala dans ſa Caſſine, propre, & ſi bien entenduë, qu'elle ſemble un petit Palais enchanté. Nous n'avions trouvé juſques-là que des Orangers de médiocre grandeur, & dans des Jardins; l'envie d'en voir de gros, comme des Chênes, & dans le milieu des Campagnes, nous fit aller juſques à Hieres. Que ce Lieu nous plût! qu'il eſt char-

charmant! & quel séjour seroit-ce que Paris sous un si beau climat!

Que c'est avec plaisir, qu'aux mois
Si fâcheux en France, & si froids,
On est contraint de chercher l'Ombre
Des Orangers, qu'en mille endroits
On y voit, sans rang, & sans nombre,
Former des forêts, & des bois.
Là jamais les plus grands hyvers
N'ont pû leur déclarer la guerre:
Cet heureux coin de l'Univers
Les a toûjours beaux, toûjours verds,
Toûjours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conservez, & les mieux gardez ne doivent pas être en comparaison appellez des Orangers;

Car ces petits nains contrefaits
Toûjours tapis entre deux ais,
Et contraints sous des Casemattes,
Ne sont à bien parler, que vrais
Et miserables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer nôtre voya-

ge par un lieu qui nous laissât une idée plus agréable ; aussi dès le moment ne songeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Nôtre dévotion nous fit pourtant détourner un peu pour aller à la Sainte Baume. C'est un lieu presque inaccessible, & que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un antre dans le milieu d'un Rocher, escarpé de plus de quatre-vingt toises de haut, fait assûrément par miracle ; car il est bien aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit avec apparence,
Que les Saints Esprits ont taillé
Ce Roc, qu'avec tant de constance,
(a) La Sainte à si long-temps mouillé
Des larmes de sa pénitence.
Mais si d'une adresse admirable
L'Ange a taillé ce Roc divin,
Le Démon cauteleux, & fin
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le Pelerin

Se

[a] *Marie Magdelene*, dont il est parlé dans l'Evangile, laquelle se retira, dit-on, sur ce Rocher pour se mettre à couvert de la persecution des Juifs & des Payens. C'est une tradition appuyée du témoignage d'Auteurs qui ont vêcu fort long-temps après *Marie Magdelene*; & par conséquent *il creder è cortesia.*

Se donneroit cent fois au Diable,
Et se damneroit en chemin.

Nous y montâmes cependant avec bien de la peine par une horrible pluye, & par la grace de Dieu, sans murmurer un seul mot. Mais nous n'y fûmes pas plûtôt arrivez qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir sans savoir pourquoi. Nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous instruisimes en un moment des Religieux, de leur Ordre, de leur coûtume, & de leur maniere de traiter les passans; car ce sont eux qui les reçoivent, & qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Les Moines hideux ont de l'air
Des gens qui sortent d'une forge:
Enfin ce lieu semble un enfer,
Ou pour le moins un coupe-gorge;
L'on ne peut être sans horreur,
Dedans cette horrible demeure,
Et la faim, la soif, & la peur
Nous en firent sortir sur l'heure.

Bien qu'il fut presque nuit, & qu'il fit le plus vilain temps du monde, nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les Montagnes, que de demeurer à la Sainte Baume. Les Reliques qui sont à (a) Saint Maximin nous porterent bonheur, & nous y firent arriver avec l'aide d'un guide, sans nous y être égarez, mais non pas, sans y être mouillez. Aussi le lendemain la matinée s'étant passée toute entiere en dévotion, c'est-à-dire à faire toucher des Chapelets à quantité de Corps Saints, & à mettre d'assez grosses pieces à tous les troncs, nous allâmes nous enyvrer d'excellente blanchette de Negreaux, & de là coucher à Aix. C'est une Capitale, sans riviere, & dont tous les dehors sont fort désagréables. Mais en recompense belle, & assez bien bâtie, & de bonne chere. Orgon fut ensuite nôtre couchée, Lieu célébre pour tous les bons vins; & le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Madame (b) de Castelane y étoit, à qui nous rendîmes visite aussi-tôt, le même jour, qui fut le Jour des Morts. Nous la trouvâmes chez elle en bonne

[a] Petite Ville à huit lieüës d'Aix. (b) Si connuë depuis sous le nom de *Marquise de Gange*. Elle épousa le Baron de Castelane à l'âge de treize ans en 1644. & en secondes Nôces le Marquis de Ganges en 1648.

bonne compagnie; elle n'étoit point comme les autres veuves dans les Eglises à prier Dieu;

Car bien qu'elle ait l'ame assez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit cheri,
On auroit peine à la surprendre
Sur le tombeau de son Mari.

Avignon nous avoit paru si beau, que nous voulûmes y demeurer deux jours, pour l'examiner plus à loisir. Le soir que nous prenions le frais sur le bord du Rhône par un beau clair de Lune, nous rencontrâmes un homme qui se promenoit, qui nous sembloit avoir de l'air du Sieur d'Assouci; son manteau qu'il portoit sur le nez empêchoit qu'on ne le pût bien voir au visage: dans cette incertitude nous prîmes la liberté de l'accoster, & de lui demander,

Est-ce vous, Monsieur d'Assouci?
Oui, c'est moi, Messieurs, me voici,
N'ayant plus pour tout équipage,
Que mes vers, mon lut, & mon Page;
Vous me voyez sur le pavé
En désordre, mal propre, & sale,

Aussi

Auſſi je me ſuis eſquivé,
Sans emporter paquet, nî malé;
Mais enfin me voila ſauvé;
Car je ſuis en terre Papale.

Il avoit effectivement avec lui le même Page que nous lui avions vû, lors qu'il ſe ſauva de Montpellier, & que l'obſcurité nous avoit empêché de diſcerner. Il nous prit envie de ſavoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui; nous le queſtionnâmes donc aſſez malicieuſement, lui diſant,

Ce petit garçon qui vous ſuit,
Et qui derriere vous ſe gliſſe,
Que fait-il? en quel exercice,
En quel art l'avez-vous inſtruit?
Il ſait tout, dit-il, s'il vous duit,
Il eſt bien à vôtre ſervice.

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainſi que vous euſſiez fait, & ne lui répondimes autre choſe,

Qu'adieu, bon ſoir, & bonne nuit:
De vôtre Page qui vous ſuit,
Et qui derriere vous ſe gliſſe,

Et de tout ce qu'il ſait auſſi,
Grandmerci Monſieur d'Aſſouci ;
D'un ſi bel offre de ſervice,
Monſieur d'Aſſouci grandmerci.

Nôtre Lettre finira par un bel endroit, quoi qu'elle ſoit écrite de Lion : ce n'eſt pas que nous n'ayons encore à vous mander des beautez du Pont-Saint-Eſprit ; des bons vins de Condrieux, & de Coſte rôtie ; mais en verité nous ſommes ſi las d'écrire, que la plume nous tombe des mains, outre que nous voulons avoir dequoi vous entretenir, lors que nous aurons le plaiſir de vous revoir : cependant,

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire ;
Et vous ſaurez qu'il eſt plus doux
De cauſer beuvant avec vous,
Qu'en voyageant de vous écrire.
Adieu les deux fréres nourris,
Auſſi bien que gens de la ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

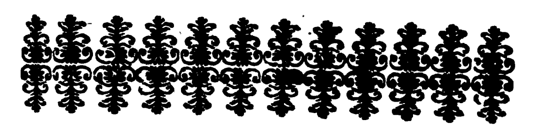
Date

Date

De Lion, où l'on nous a dit,
Que le Roi par un rude Edit,
Avoit fait défenses expresses,
Expresses défenses à tous
De plus porter chausses Suissesses;
Cet Edit, qui n'est rien pour nous,
Vous réduit en grandes détresses,
Grosses bedaines, grosses fesses;
Car où diable vous mettrez-vous?

Adresse.

A Messieurs les aînez BROUSSINS,
Chacun enseignera la ruë;
Car leur demeure est plus connuë
Au Marais que les Capucins.



POESIES DIVERSES DE MONSIEUR LA CHAPELLE.

Sur une Eclipſe de Soleil.

Stances.

QUel moyen de s'en diſpenſer?
J'allois tout de bon commencer,
A vous compoſer ſur l'Eclipſe
Un Livre plus gros & plus long,
Qu'un des Tomes de Juſte Lipſe;
Tout rempli d'un ſavoir profond
En beau ſtile d'Apocalypſe.

Quand Pallas, la ſage Pucelle,
Qui m'aime de bonne amitié
S'apparut à moi toute telle

Qu'el-

Qu'elle est au Ciel dans sa ruelle,
Sur l'estrade & tapis de pié :
Eh quoi ! pauvre innocent, dit-elle,
Vraiment tu me fais grand' pitié,
D'aller perdre ainsi la cervelle
Rêvant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surprise des impertinences
Que l'on débite en ce bas Lieu,
J'y viens faire des remontrances
A ces fous qui sans connoissances,
Raisonnent comme il plaît à Dieu,
Gâtent mes plus belles Sciences.
Et pour l'Eclipse à quoi tu penses
Je te vais faire voir en peu,
Que ces forgeurs d'extravagances
Tirent cent fausses conséquences
D'une chose qui n'est qu'un jeu.

Sache que ce jour-là mon Pére
Fit à déjeuner si grand' chére,
Et trouva si bon le Nectar,
Que Môme le Dieu des sornettes
Le voyant être un peu gaillard,
Et dans ses humeurs de goguettes

Lui propoſa que les Planettes
Joûaſſent à Colin-Maillard.

A Colin-Maillard, dit le Maître
Du Char brillant & lumineux,
Si par malheur je l'allois être,
Tous les hommes ſont ſi peureux,
Qu'ils ſe croiroient morts quand mes feux
Commenceroient à diſparoître.
Chacun fermeroit ſa fénêtre,
Et Morin * le plus fou d'entr'eux
En prédiroit quelque biſſêtre.

Quoi ! tu veux conclurre par-là,
Répond le grand Dieu qui foudroye,
Qu'un fat pourra troubler ma joye !
Que m'importe, s'il en fera
Des contes de ma Mére l'Oye.
Je jure Styx dont l'eau tournoye
Dans le Païs de Tartara,
Qu'à Colin-Maillard on jouera.
Sus, qu'on tire au ſort & qu'on voye
Qui de vous autres le ſera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit,

E. Il

* *Jean Baptiſte Morin*, célébre Mathematicien fort entêté de l'Aſtrologie Judiciaire Voyez. ſon Article dans le Dictionaire de M. *Bayle*.

Il le fut ſuivant ſon préſage:
Toute la Compagnie en rît,
Et ſans differer davantage,
Auſſi-tôt la Lune s'offrit
A lui bien couvrir le viſage;
Ce que volontiers on ſouffrit
Attendu l'étroit parentage.

Le reſte vous l'avez pû voir,
Chacun pût lors s'appercevoir
Que l'on ne voyoit preſque goute;
Et ſans la Lune qui ſans doute
Ne fit pas trop bien ſon devoir,
Le Soleil faiſoit banqueroute,
Le matin devenoit le ſoir,
Vous étiez tous au déſeſpoir,
Croyant la Nature en déroute;
Et pas un n'eût pû concevoir,
Que nous autres là-haut ſur la céleſte Voute
Ne faiſions que crier, *Gare le pot au noir.*

ODE, A CARRE'.

LA belle & galante maniére
Dont vous mettez Vers en lumiére,
Nous fait bien voir, Monſieur Carré,

Que

Que lors que vous ferez Curé
Vous direz peu vôtre Breviaire.

Bien plûtôt aurez soin & cure,
Quand vous serez à vôtre Cure,
D'avoir toûjours force poulets,
Et de vin savoureux & frais
Très-suffisante fourniture.

Aussi ne verra-t-on chez vous
Hypocrites ni Loups-garous,
Torcols à grimaffante mine,
Ni Cagots de telle farine,
Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant quant au Panegyre
Que sans rougir je n'ai sû lire,
Fort vraiment vous m'obligerez,
Si lors que vous nous récrirez,
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi ! Là-dedans mon Eloge
Dure plus d'une heure d'Horloge,
Et pas un ne voit le pourquoi ;
Car je ne suis Prince ni Roi,
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'est pas que si grande Lettre

Ne m'obligeât bien à vous mettre
Un tel & beau remercîment;
Mais écrivons ſans compliment;
Puiſque nous écrivons (a) en metre.

Vous ſaurez donc qu'ici la Peſte
Et la Guerre encor plus funeſte,
A ravi la moitié des gens.
Je ne ſai ſi les Allemans
Voudront bien épargner le reſte.

Le Nord nous a rendu viſite,
Suivi d'un nombreux exercite
De Lorrains, Croates, & Goths,
Le tout pour nous mettre en repos,
Ainſi que Gazette débite.

Cependant ils ne laiſſent pas
De charger leurs Chevaux de bats,
De mainte belle & bonne harde;
Et tout ce qu'aux Champs on hazarde
Eſt le butin de leurs ſoldats.

Toutes ces Troupes Etrangéres
Font qu'on ne ſe pourmeine guéres:
Helas! comment le pourroit-on,

Puiſ-

(a) C'eſt-à-dire, en vers.

Puisque Chaillot & Charenton
Sont à présent Places Frontieres

Je suis renfermé dans la ville,
En grand chagrin, sans croix ni pile;
Nous beuvons mal, & qui pis est,
Boirons long-temps mal, s'il ne plaît
Aux gens d'armes de faire gile.

Car à Melun une grand' chaîne
Qui tient la pauvre Seine en gêne,
Empêchant nos fameux voisins
D'amener ici leurs bons vins,
Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu;
Car sur ma foi ce n'est pas jeu
D'en entreprendre la voiture;
Et qui le fait sans avanture
En doit belle chandelle à Dieu.

Lettre écrite de la Campagne, à Mr. de MOLIERE.

VOTRE Lettre m'a touché très-sensiblement; & dans l'impossibilité d'aller

d'ailler à Paris de cinq ou six jours, je vous souhaite de tout mon cœur en repos & dans ce Païs. J'y contribuerois de tout mon possible à faire passer vôtre chagrin, & je vous ferois assûrément connoître que vous avez en moi une personne qui tâchera toûjours à le dissiper, ou pour le moins à le partager. Ce qui fait que je vous souhaite encore davantage ici, c'est que dans cette douce revolution de l'année, après le plus terrible hyver que la France ait depuis long-temps senti, les beaux jours se goûtent mieux que jamais, & sont tout autrement beaux à la Campagne qu'à la Ville, où quand vous les avez, il vous manque toûjours des endroits pour en prendre tout le plaisir. Je me promene depuis le matin jusques au soir avec tant de satisfaction & de contentement d'esprit, que je ne saurois croire m'en pouvoir lasser. En verité, mon très-cher Ami, sans vous je ne songerois gueres à Paris de long-temps; & je ne me pourrois résoudre à la retraite, que lorsque le Soleil fera la sienne. Toutes les beautez de la Campagne ne vont faire que croître & embellir, sur tout celles du Vert, qui nous donnera des feuilles au premier jour; & que nous commençons à trouver à redire depuis que le

chaud

chaud se fait sentir. Ce ne sera pas néanmoins encore si-tôt; & pour ce Voyage, il faudra se contenter de celui qui tapisse la terre, & qui, pour vous le dire un peu plus noblement,

Jeune & foible rampe par bas
Dans le fond des Prez, & n'a pas
Encor la vigueur & la force
De pénétrer la tendre écorce
Du saule qui lui tend les bras.

. La branche amoureuse & fleurie,
Pleurant pour ses naissans appas
Toute en seve & larmes l'en prie,
Et jalouse de la Prairie
Dans cinq ou six jours se promet
De l'attirer à son sommet.

Vous montrerez ces beaux vers à Mademoiselle Menou seulement; aussi bien font-ils la figure d'elle & de vous. Pour les autres, vous verrez bien qu'il est à propos, sur-tout, que vos femmes ne les voyent pas, & par ce qu'ils contiennent, & parce qu'ils sont, aussi bien que les premiers, tout des plus méchans. Je les ai faits pour répondre à cet endroit de vôtre

Lettre, où vous me particularisez le d
plaisir que vous donnent les partialitez
vos trois grandes Actrices, pour la distri-
bution de vos Rôlles. Il faut être à Paris pour en résoudre ensemble; & tâchant de faire réüssir l'application de vos Rôlles à leur caractére, remedier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En verité, grand Homme, vous avez besoin de toute vôtre tête, en conduisant les leurs, & je vous compare à Jupiter pendant la Guerre de Troye. La comparaison n'est pas odieuse, & la fantaisie me prit de la suivre quand elle me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce Maître des Dieux se trouva pendant cette Guerre, sur les differens intérêts de la Troupe Céleste, pour réduire les trois Déesses à ses volontez.

Si nous en voulons croire Homere,
Ce fut la plus terrible affaire
Qu'eût jamais le grand Jupiter;
Pour mettre fin à cette Guerre,
Il fut obligé de quitter
Le soin du reste de la Terre.

Car Pallas, bien que la Déesse
Du Bon Sens & de la Sagesse,

Cou-

Courant par tout le guilledou,
Avec ſon Caſque & ſon Hibou,
Paſſa pour folle dans la Gréce;
Et lui qui l'aime avec tendreſſe,
Penſa devenir auſſi fou.

Sa Junon la grave Matrone,
Sa Compagne au celeſte Trône,
Devint une Dame Alizon,
En faveur de Lacedemone,
Jurant que le bon * Roi Griſon
En auroit tout du long de l'aune,
Et que tous ceux de ſa Maiſon
En feroient un jour à l'aumône.

* *Priam.*

Mais de l'autre côté (*a*) Cypris,
Donna congé pour lors aux Ris,
Aux Jeux, aux Plaiſirs, à la Joye;
Et prenant l'interêt de Troye,
S'arma pour défendre Pâris.

Le bon homme auſſi Neptunus
Gagné par ſa Niéce Venus,
Et Phebus l'Archer infaillible,
Devant qui (*b*) le Fils de Thetis

(*a*) *Venus*, Déeſſe de l'Amour, adorée dans l'Iſle de Chypre.
[*b*] *Achille*, tué par une flêche, qui fut décochée par Pâris, mais dirigée par Apollon.

Ne se trouva pas invincible,
Firent tous deux tout leur possible
Pour les Murs qu'ils avoient bâtis.

Voila l'Histoire, que t'en semble ?
Crois-tu pas qu'un homme avisé
Voit par là, qu'il n'est pas aisé
D'accorder trois femmes ensemble ?
Fais en donc ton profit, sur tout
Tiens-toi neutre, & tout plein d'Homere,
Dis-toi bien, qu'en vain l'homme espere
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand Dieu n'a sû faire.

A Monsieur le Marquis de JONSAC.

CHer Marquis, les Vers qu'au beau Maine,
De l'agréable Pivangou,
Fait couler ton heureuse veine,
Vertu, non de Dieu, mais de chou,
Ne sont pas Vers à la douzaine.
Quiconque rime ainsi sans peine
Après avoir bû comme un trou,
Doit avoir au moins pour Marreine
* Celle qui causa la migraine, * *Minerve.*

Dont

Dont Jupin crût devenir fou:
Mais encore te faut-il dire où
Nous avons lû l'Epître tienne:
Ce fut à la Croix de Lorraine,
Lieu propre à se rompre le cou,
Tant la montée en est vilaine;
Sur tout quand entre Chien & Loup
On en sort chantant mirdondaine.
Or là nous étions bien neuvaine
De gens valans tous peu ou prou,
J'entens, pour expliquer mon ou,
Moi valant peu, car la huitaine
Valoit assûrement beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable,
Toi qui sais ce que nous valons,
Que je t'apprisse aussi les noms
Et les rangs que tenoient à table
Ces neuf modernes Epulons?

L'Illustre Chevalier qu'*Importe*
Etoit vis-à-vis de la Porte,
Joignant le Comte de Lignon,
Homme à ne dire jamais non,
Quelque rouge bord qu'on lui porte.

Après lui, l'Abbé du Broussin,
En chemise montrant son sein,
Remplissoit dignement sa place,
Qui prenoit soin d'un sceau de glace
Qui rafraîchissoit nôtre vin.

Moliére que bien connoissez,
Et qui nous a si bien farcez
Messieurs les Coquets & Coquettes,
Le suivoit, & beuvoit assez
Pour vers le soir être en goguettes.

Auprès de ce grand Personnage
Un heureux hazard avoit mis
Du Toc, d'entre nous le plus sage,
Ravi de voir les beaux Esprits
Quitter Marais & Marécage,
Pour venir dans son voisinage
Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à nôtre Illustre & grand Maître
Le très-Philosophe Barreaux,
En ce rencontre il fit paroître,
Que les Anciens ni les Nouveaux
N'ont encore jamais vû naître
Homme qui sût si bien connoître

La nature des bons morceaux.

Le petit Monſieur de la Mothe,
Non (*a*) celui qui toûjours a botte,
Et d'un grand Prince eſt Précepteur;
Mais ſon Frére qui toûjours trotte,
Et qui comme il eſt grand trotteur,
En mille endroits par jour bûvotte
De ce bon Vin, & de la grotte
Etoit le célébre Inventeur;
Auſſi faiſoit-il le neuviéme,
Avecque moi qui bien fort l'aime,
Et ſuis ſon humble Serviteur.

C'eſt là donc qu'on lût ta Legende,
Que l'on trouva pleine de grande
Gentilleſſe & facilité;
Enſuite avec ſolemnité
Toute nôtre Bachique bande
But un grand verre à ta ſanté.

A cet agréable repas
Petitval ne ſe trouva pas,
Et ſais-tu bien pourquoi? C'eſt parce

Qu'il

(*a*) *François de la Mothe le Vayer*, ſi connu par ſes Ouvrâges, a été Précepteur de *Philippe*, Frére unique de *Louïs* XIV. qui porta d'abord le titre de *Duc d'Anjou*, & dans la ſuite celui de *Duc d'Orleans*. Voyez le Dictionaire de Mr. *Bayle* au mot *Vayer*.

Qu'il est toûjours avec sa Garce,
Et que sans cesse il court après.

Pour la Planche, attendu l'absence
De tant d'yvrognes d'importance,
Il craignit fort pour le Marais,
Et jugea qu'il falloit exprès
Y demeurer pour sa défense.

Ton Cousin l'aimable Dampierre
Qui m'a dit s'en allant grand' erre
Qu'il devoit te voir à Jonzac,
M'a promis, cher Marquis, de mettre
Cette longue & méchante Lettre
Dans sa Valise, ou dans son Sac.

Et c'est ce qui m'a fait la faire,
Car elle ne vaut ma foi guere,
Et sans mentir je plaindrois fort
Ce qu'il coûteroit pour le port
De l'envoyer par l'Ordinaire.

Contre l'usage des Rideaux.

A Ura des Rideaux qui voudra,
Je n'en veux avoir de ma vie,

Mais

Mais puisque tout mon quartier a
Si grand desir, & tant d'envie
D'ouïr mes raisons, les voila.

Et commençant par mes voisines,
Je leur dirai premiérement
Qu'au lit le divertissement
Qui se donne entre des Courtines,
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aise, & les apprêts n'y sont rien,
Ce plaisir pour le prendre bien,
Et de la plus belle maniére,
Demande un Lit comme le mien,
Tout-à-fait à la Cavaliére.

Pour vous, Messieurs les beaux Esprits,
Je vous dirai de plus encore
Que jamais Savant n'en a mis,
Car les Muses aiment l'Aurore,
Les Rideaux sont ses ennemis.

En effet, la Troupe Immortelle
Des neuf Sœurs, témoin ma Clio,
Sur leurs Monts à croupe jumelle,
Dorment à l'air, ce qui s'appelle
En leur Langue, être *sub dio*.

Aussi

Auſſi pour ſuivre cette mode
Jamais Auteur n'eût tour de Lit,
Et qui plus eſt, jamais ne mit,
Dans le froid le plus incommode,
Qu'un Laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux
Que ceux d'eau, même des Riviéres,
De qui les Lits ſont en des Lieux
Où les Rideaux viendroient des mieux,
N'en ayent pourtant jamais guéres.

Car hormis les petits Ruiſſeaux
Qui couvrent leurs Lits d'Arbriſſeaux,
Les grands Fleuves, comme la Loire,
Le Rhin, & la Seine, font gloire
De n'avoir point de tels Rideaux.

Et pour le Nil, un chacun ſait
Qu'il n'a pas même de Chevet,
Au moins juſqu'ici quelque enquête
Qu'on ait ſû faire de ſa tête,
On ne ſait où ce Dieu la met.

AU ROI

Sur ſon Départ.

ES-tu d'accord avec les Cieux
Dans ces Mois ſi capricieux,
Pour qu'ainſi toûjours la Victoire
Te ſuive en tout temps, en tous lieux,
Prince à coup ſûr Victorieux,
Ou plûtôt ne dois-je pas croire,
Quand je te vois laborieux
Plus qu'aucun dont parle l'Hiſtoire
Qu'entre les Rois tu ſais le mieux
A quel prix ont voulu les Dieux,
Qu'un Heros achetât la Gloire?

En effet, c'eſt Toi tous les ans
Qui, devant que le Dieu des Vents
Chaſſe la Bize & la reſſerre,
Dès l'Hyver ouvres le Printemps
Par cent mille coups de tonnerre.
C'eſt toi qui viens de battre aux champs
Pour des faits ſi fiers & ſi grands,
Qu'ils finiront preſque la Guerre

Même avant que les fers tranchans
Du Laboureur fendent la terre.

Helas! que n'ai-je assez de voix
Pour faire autant que je voudrois
Voir la parfaite ressemblance
Qu'a cette ardente Diligence
Qui donne l'ame à tes Exploits,
Et ton adorable Clemence
Qui fait si bien goûter les Loix,
Avec les Vertus qu'autrefois
Fit éclater par excellence
(a) Un Romain pour qui la vengeance
De nos vieux ancêtres Gaulois
Sur Rome & sur son insolence
Fonda cette vaste (b) Puissance
Que sût si bien rendre aux François
Et partager avec (c) Bysance
(d) Charles que jusqu'à toi la France
A crû le plus grand de nos Rois.

Hé bien Muses, & toi Phébus,
Que ne les as-tu donc prévus,
Avec ton Trépié, tes Oracles,

Ces

(a) Jules César. (b) L'Empire. (c) Constantinople. (d) Charlemagne.

Ces coups jusqu'à nous inconnus ?
De tous ces vieux faits de bibus
Falloit-il faire des miracles ?
Et les vrais miracles venus,
Demeurer surpris & confus,
Rencontrer par tout des obstacles,
Et confesser n'en pouvoir plus ?

Allez, allez, Sœurs indiscrettes,
Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes,
Cherchez ces lourdes Nations
Qu'aux abois & presque sujettes,
On charme encor d'illusions;
Et là de toutes vos sornettes
Aidez leurs menteuses Gazettes
A déguiser nos actions.
Pour celles que mon Prince a faites
Plus, plus de vos inventions;
Plus de Muses, plus de Poëtes.
Et quel besoin de fictions,
Quand au seul bruit de nos Trompettes,
Tombent par tout les Bastions ?

Non, non, pour mettre en sûreté
Dans la foi de l'Eternité,

Ces Miracles que la memoire
Consacre à l'Immortalité ;
Il faudra de nécessité
Qu'une simple & modeste Histoire,
Rende un compte exact de ta Gloire
A toute la Posterité.
Encor en sera-t-il douté,
Car, grand Roi, l'on a peine à croire
Ce qui ne peut être imité.

LETTRE

A sa Maîtresse en lui envoyant un Pâté de Liévre.

CRuelle Princesse, qui fais
Que tous les jours je me retranche
Les longs dînez de la Croix Blanche,
Et les charmans soirs du Marais,
Qu'absent tu me tourmentes ! mais
J'en aurai bien-tôt ma revanche.
Sache que déja je me plais
A voir mon cœur gros de regrets,
Me reprocher le long obstacle,

Qu'im-

Qu'impitoyablement tu mets
A tous mes ſoins & leurs progrès.

Que n'a pû ſur moi ce ſpectacle
Qui m'a fait cent Rivaux tous frais,
Et gens dont à moins d'un miracle
Nous ne nous ſauverons jamais ?
Sache encor, qu'un certain Oracle
Et des plus ſûrs & des plus vrais,
M'a promis que (*a*) Bois & Forêts
Vont remettre ſur le pinacle
Ma Raiſon & mon ame en paix.
Il eſt vrai qu'il y joint après
Un teriaque ou teriacle
Qu'on tient l'un des plus grands ſecrets,
Meſdames, contre vos attraits.

Or cet Oracle conſulté,
Dont j'ai déja tant profité,
C'eſt Manican, belle Inhumaine,
Qui terriblement me promeine
Contre ton inhumanité,
Jurant qu'ainſi bien agité
Et bien courant la pretantaine,

 Par

(*a*) Le divertiſſement de la Chaſſe.

Par les Buissons & par la Plaine,
J'oublîrai ta méchanceté.
Tu connoîtras la verité,
Et combien je suis en haleine
De Campagne & de Liberté,
Quand le Messager de Touraine
Te portera le gros Pâté,
Qui m'a, sans te mentir, coûté
Bien du tourment & de la peine.
C'est ce qui fera sa bonté,
Car de l'animal tourmenté
Provient la bonté souveraine;
Outre que le drole encroûté
Avoit la plus grasse bedaine,
Dont nous ayons jamais tâté.

L'adresse au reste en est certaine,
Le tout est bien étiqueté,
Et c'est de bonne volonté,
Que, pour m'aider contre ta haine,
Un Marquis plein d'honnêteté,
Prétend qu'il te soit présenté
Pour cette Saint Martin prochaine;
Ou bien de coups quelque douzaine
Payera la témérité

De quiconque l'aura porté ,
Si dans la fin de la femaine
Ton Reçû ne nous eſt cotté.

Faites-en donc bien bonne chére,
Sur-tout qu'il vous ſerve d'eſſai ;
Et s'il a le bien de vous plaire,
Ayez là-deſſus le cœur gai ,
Vous n'en manquerez ma foi guere ,
Puis qu'outre la Chaſſe ordinaire ,
Nôtre cher Ami le Boulai,
Que vous ſavez & que je ſai
Etre vôtre humble tributaire ,
Aura dequoi vous ſatisfaire
En pâtez, & pas plus méchans,
Car il a quatre bonnes Filles,
C'eſt en mots aſſez approchans,
Quatre Levrettes fort gentilles,
Qui battent fort ſouvent aux Champs,
Et devant qui les meilleurs drilles
Des Liévres & les mieux marchans,
Ont peine à ſauver leurs guenilles,
Et ſe tirer d'entre leurs dents.
Tout me manque jusqu'au Bon Sens:

Adieu, cachez bien ces vetilles,
Ou les montrez à peu de gens.

A Meſſieurs de NANTOUILLET & de SERCELLES.

A Vous, les deux que je cheris
De l'amitié, dont (*a*) Toxaris
Veut qu'on s'aime en ſon Dialogue,
A vous, non à d'autres j'écris;
Et ſache quiconque à mépris
Tient, qu'on l'excluë, & m'épilogue,
Qu'en vos deux grands noms ſont compris
Tous ceux qu'en ſon premier Prologue,
(*b*) Maître François à ſi bien mis.

Or je vous écris pour vous dire,
Après un humble grand merci
D'avoir bien voulu nous écrire,
Que nous ne faiſons rien ici
Que dormir, manger, boire, & rire,
Bien diſputer, mieux contredire,
Jouër gros argent, & qu'ainſi
Sans à vos Procès en rien nuire,

Que

[*a*] C'eſt le nom d'un Dialogue que *Lucien* a composé ſur l'Amitié. [*b*] Rabelais.

Que vôtre Subſtitut Pleſſi
N'a garde de laiſſer détruire;
Vous devez ſans mais, & ſans ſi,
Nous rejoindre au plûtôt, gros Sire.
Sur tout n'ayez aucun ſouci,
De n'y trouver pas dequoi frire,
Vous verrez Cuiſine reluire,
Et briller Office farci
De cent bouteilles de Teſſi,
Et de tout ce qu'a ſû produire
Provence, & de meilleur élire,
Pour regaler un Prince, ſi
Capable de la bien conduire.
L'Huile entr'autres a réuſſi,
Si bien qu'on s'en ſert à tout cuire;
Croyez-nous bien fournis auſſi
Des mets de ce bon Païs-ci,
Et de tout ce que Roüen tire
Du chaud climat & du tranſi.

Et vous, Carteſiens fameux,
Sur ce Comete tant affreux,
Mandez-nous ce qu'eût fait Deſcartes,
De peur que ſon choc déſaſtreux
Ne mît tout nôtre Monde en deux;

Ce que j'ai souffert avec eux
Surpasse même la souffrance,
De celui qui pour sa constance
Dans l'Ecriture est si fameux.

Helas! ce sage miserable
N'eût jamais affaire qu'au Diable
Qui le mit nud sur le fumier.

Pour voir sa patience entiére,
Il falloit que Job eût affaire
Aux deux Sœurs de Mr. (a) Louillier.

(a) C'est le nom du Pére de la Chapelle, comme on l'a dit dans la Préface.



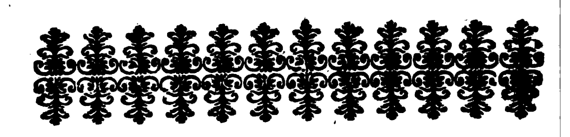
POE-

POESIES

DU CHEVALIER

D'ACEILLY*.

* Ce nom est l'Anagramme de l'Auteur, qui se nommoit *le Chevalier de Cailly*. Il publia ces Poësies à Paris en 1667.



POUR MONSEIGNEUR COLBERT MINISTRE D'ETAT.

A CE Miniſtre délicat,
Qui ne peut ſouffrir qu'on étale
Ce que ſon ardeur ſans égale
Fait pour le Prince, & pour l'Etat;
De mes vers je fais, ſans éclat,
Une Dédicace Mentale.

AU CHEVALIER D'ACEILLY.

Sur ce qu'il a dit que ses Poësies se donnoient.

QU'AU *Palais ton Livre se donne,*
D'ACEILLY, *chacun s'en étonne*
Dans nôtre siecle où tout se vend;
Et quand un Libraire en demande
Des trente sols, & qu'il les prend,
On ne peut dire qu'il le vende.
Pour trente sols l'abandonner
Ce n'est pas vendre, c'est donner.

S.M.A.

Sur le même sujet.

DIALOGUE D'un Gascon, & du Libraire.

LE GASCON.

POUR *nous donner ses vers, c'est donc vôtre personne*
Que choisit d'Aceilly, cet Auteur obligeant.

LE LIBRAIRE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui les donne,
Quand on me donne de l'argent.

PRE-

PRELUDE.

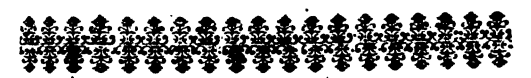
La defenſe des petits Ouvrages.

VOYEZ *ce grave Auteur, les mains ſur les roignons,*
Dire à nos Madrigaux, bas petits compagnons,
Voici mon grand Pöëme, il faut lui rendre hommage.
Nôtre petit Livret ſans colere en ſoûrit,
Et dit au grave Auteur, dont le mépris l'outrage,
Nous ne ſommes pas grands, mais le monde nous lit.

AU LIBRAIRE,

Sur l'impreſſion de ce Livre.

TROIS *Eſprits éclairez viennent de me pourſuivre*
Pour l'Impreſſion de ce Livre,
Et jurent qu'à jamais je dois vivre par lui:
Il eſt certes bien doux de vivre;
Qu'on l'imprime dès aujourd'hui.



PREFACE.

SI je dis, comme la plûpart des autres, que mes amis m'ont presque forcé à donner enfin cet Ouvrage au public, je dirai vrai, & cependant on ne m'en croira peut-être pas plus que ceux qui devant moi ont mis cette raison, vraye, ou fausse, à la tête de leurs Livres. J'ai bien eu de la peine à prendre le parti de m'exposer à la critique universelle, & il m'a falu bien des années pour me resoudre à en venir à l'execution. Il n'y en a pas un de ceux que j'ai le bien de connoître, & qui sont ensemble, & beaux esprits, & gens d'honneur, qui ne m'y ait encouragé, & qui ne m'ait fort assûré que mon Ouvrage seroit bien reçû; mais quoi qu'ils soient & gens d'honneur, & gens d'esprit, je n'ai pû les croire que pour ce qui les regardoit en leur particulier, & n'ai pû m'y fier absolument pour ce qui regardoit le reste du monde: j'ai bien crû qu'ils me disoient de bonne foi leurs sentimens; mais je n'ai pas estimé qu'ils pussent me répondre de ceux des autres hommes, qui sont d'ordinaire si differens, & même si bizarres. Ainsi je defere entiere-

ment aux conſeils de ces illuſtres Perſonnes, mais je ne croi que de bonne ſorte aux eſperances dont ils ont voulu me flater. Je laiſſe tout à la merci de cette fatalité, de laquelle on dit que dépend le bonheur, ou le malheur des Ouvrages; quelque diſgrace qui puiſſe arriver aux miens, elle ne paſſera point juſqu'à moi; ce ſont des choſes qui m'ont ſi peu coûté que la perte ne m'en doit pas être conſiderable; & c'eſt un petit bien que j'ai trouvé dans mon eſprit par hazard, ſans y fouiller, & même ſans ſonger qu'il y fût. Les penſées m'en ſont venuës, non ſeulement ſans contrainte; mais encore bien ſouvent à la foule, & il m'a ſemblé preſque toûjours que les vers ſe faiſoient d'eux-mêmes, & que les rimes neceſſaires venoient de leur plein gré ſe placer juſtement à l'endroit où elles devoient être. La diverſité de pieces ſur un même ſujet, & la facilité de la verſification ſont des preuves de ce que je dis; & les Maîtres de l'Art l'ont fort aiſément reconnu ſans que je le diſſe. On me fera juſtice de ne pas croire que je parle ici de cette abondance, & de cette facilité pour m'en glorifier; puiſqu'il eſt vrai que je n'en parle que pour me défendre, de ce que je me ſuis quelquefois amuſé à ce genre d'écrire, & que je ne l'aurois jamais fait,

ſi

si les pensées m'eussent donné de la peine en leur recherche, ou en leur expression.

Si les Auteurs de nôtre siecle ont le plaisir de vivre après la mort de tant d'illustres Personnages qui les ont précedez, ils ont aussi bien souvent le deplaisir de se rencontrer dans une même pensée avec ces grands hommes; & ainsi quand ils croyent avoir trouvé quelque chose de bon, & de nouveau, il survient quelque Savant, qui, pour leur en ôter la gloire, & la joye, leur dit hautement que cela est dans un certain Auteur Grec, ou Latin, dont ils n'ont peut-être jamais oui parler; & c'est un chagrin qui me seroit quelquefois arrivé, si je n'avois tourné la chose à mon avantage, & si, au lieu de m'en attrister, je ne m'étois réjoui de me voir assez heureux pour avoir rencontré en mon esprit, ce que quelques Auteurs des plus fameux de l'Antiquité avoient rencontré dans le leur. Et dans les choses de l'esprit, non plus que dans celles de la fortune, je n'ai rien entrepris au de-là de mes forces, & à quoi je ne pusse satisfaire de mon petit fonds; c'est pourquoi j'ose dire ici qu'il ne se trouvera rien dans ce Livre qui ne soit à moi. Comme l'Air, & l'Eau sont à tout le monde, & que ce que chacun en prend pour son usage particulier lui appartient;

il en est de même de certaines pensées générales, qui sont communes à tous les hommes, & quand il arrive à quelqu'un de s'en servir, celle qu'il a prise est à lui, comme cette même pensée fut à un autre qui s'en étoit servi auparavant. Quand je dis donc quelqu'une de ces choses générales, ou même quelque particuliere qui soit en commerce parmi nous, je ne croi pas avoir rien pris d'autrui; parce que si ces choses sont vulgaires, elles sont à moi comme aux autres: & pour ce que je dis d'ailleurs, quand il se trouveroit chez tous les Auteurs du monde, je puis assûrer qu'il est né chez moi, comme chez le premier des Ecrivains qui l'ait jamais dit.

J'ai mieux aimé m'arrêter à ces petits Poëmes qu'à d'autres de plus grande étenduë; tant parce que je les fais en me divertissant, & sans aucune attache, que parce qu'ils sont plus à l'usage de nôtre Nation, qui assez souvent s'impatiente, ou s'endort sur les pieces qui sont de longue haleine. La plûpart du monde appelle celles-ci des Epigrammes; mais on m'obligera fort de ne me point querêller sur ce mot; & de ne point alleguer que celle-ci, ou celle-là n'a point l'air, le tour, ou la pointe de l'Epigramme. S'il arrive quelquefois que j'en aye fait une, & que le Lecteur en soit con-

content, je m'en réjouïrai avec lui; mais pour moi je n'ai jamais affecté de faire ni Epigramme, ni autre chose. Quand il m'est venu quelque pensée en l'esprit, je l'ai mise en vers, tels que d'ordinaire ils se sont présentez d'abord, & du Recueil que j'en ai fait, j'ai formé ce Livre, que j'appelle, Diverses petites Poësies; *diverses, parce que je ne prétens pas qu'elles soient toutes d'un même genre; & petites, tant à cause de leur peu de longueur que de leur peu de merite.*

Je serois bien satisfait que la netteté, & la clarté s'y rencontrassent par tout; parce que je les aime fort, & que j'ai eu dessein qu'elles y fussent, & je croi que personne ne me voudra mal, de ce que la Chronologie n'y est pas regulierement observée, & de ce que prenant les choses en confusion j'en ai fait passer quelques-unes de l'année 1667. avant quelques autres de l'année 1660. Et pour ce qui est des differentes pieces, qui se trouvent ici sur un même sujet, j'estime aussi qu'on ne trouvera point mauvais que je les aye mises en differens endroits, pour tâcher de moins ennuyer, & de mieux divertir le Lecteur.

J'aurois encore un mot à dire, si je ne craignois qu'on se formalisât de l'austerité qu'on croira que j'ai pratiquée en ce Livre; mais je ne prétens pas donner au monde de nou-

nouvelles loix ; ce que je fais n'est que pour moi, & il me seroit bien permis d'exercer envers moi quelque rigueur, s'il étoit vrai que ce que je vais dire en fût une, au lieu que ce m'est un jeu. Je dirai donc qu'en tout cet Ouvrage j'ai évité la rencontre de deux syllabes semblables en deux mots differens, en quelques lieux qu'ils se rencontrassent, & en quelque maniere qu'elles se fissent, à moins que cette petite Cacophonie me soit imperceptiblement échapée ; & qu'avec cela tous les mots qui finissent par deux voyelles dont il se fait deux syllabes, sont releguez à la fin du vers, sans qu'il s'en rencontre un seul ailleurs que dans les rimes, & je les tiens tous dans une si bonne discipline qu'ils ne se présentent jamais à moi que pour être là.



DI-



DIVERSES PETITES POESIES DU CHEVALIER D'ACEILLY.

POUR LE ROI.



A premiere fois qu'à mes yeux
Les traits, & le port glorieux
De LOUIS se firent paroître,
Sans qu'on me dit qu'il fut le Roi,
A l'instant je sentis en moi,
Qu'il l'étoit, ou qu'il devoit l'être.

L'ETAT DE LA FRANCE sous Louïs XIV.

LOuïs est nôtre Roi, cependant aujourd'hui
Il ne regne pas seul en France;

La

La Justice, la Paix, la Gloire, l'Abondance
Y regnent aussi bien que lui.

SUR LE PORTRAIT
DE LA REINE
Fait par le Sieur NANTEUIL.

CE Portrait d'une Merveille
Plus belle que le Soleil,
Nous dit, Je suis le pareil
D'une Beauté sans pareille.

A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN
Comparé à Alexandre.

VOus, par qui nos jours sont calmes,
Jeune Alexandre, croissez ;
La Gloire offre mille palmes
A vos jours plus avancez.
D'où l'Astre du Jour se leve ;

Jus-

Jusqu'où ſa courſe s'acheve,
Tout reconnoîtra vôs Loix;
Et vôtre ardeur ſans ſeconde
Vous fera pleurer cent fois
De n'avoir trouvé qu'un Monde.

POUR MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

DAUPHIN, dont la valeur par le Ciel fut choiſie,
Pour abattre le Trône, & l'orgueil des Tyrans,
Regnez dès l'âge de quinze ans;
Mais allez regner en Aſie.

A LA MEMOIRE DE PHILIPPE IV. ROI D'ESPAGNE.

VOus étiez craint comme un tonnerre,
PHILIPPE, quand vous combattiez;
Soit dans la paix, ſoit dans la guerre,

Sur mille Rois vous l'emportiez ;
Et, ſans mon Prince, vous étiez
Le plus grand Prince de la terre.

A MONSEIGNEUR COLBERT MINISTRE D'ETAT.

COLBERT, vous le voulez, malgré moi je tairai
Tout ce que vous doit cet Empire ;
Mais, quoi que vous faſſiez, malgré vous je dirai
Que vous m'empêchez de le dire.

AU MEME.

FAUDRA-t-il que toûjours on taiſe aux Nations
Vos heroïques actions,
Qu'on taiſe des vertus qui meritent des Temples?
COLBERT, quand juſqu'ici vous retenez nos voix,
Vous dérobez de grands exemples
A tous les Miniſtres des Rois.

SUR

SUR LE VOYAGE DU ROI en 1667.

AVIS AUX FLAMANDS.

QUAND, pour vous soûmettre à sa Loi,
Vous verrez approcher mon Roi,
Flamands, venez le reconnoître,
N'en craignez point l'ambition;
Il n'a point d'autre passion
Que de vous donner un bon Maître.

SUR LES NOUVEAUX BATIMENS DU LOUVRE.

QUAND je voi ce Palais que tout le monde admire,
Loin de l'admirer, je soûpire
De le voir ainsi limité:
Quoi! prescrire à mon Prince un lieu qui le resserre!
Une si grande Majesté
A trop peu de toute la terre.

AU-

AUTRE.

LE Soleil n'a point vû de si vaste maison ;
Mon Prince est le plus grand que le Temps ait vû naître :
Quand tout est compassé par la droite Raison,
Le Palais doit répondre à la grandeur du Maître.

AUTRE.

DESORMAIS en ces lieux peuvent tous à la fois
De toutes parts venir les Rois
Réverer en LOUÏS le grand Dieu de la guerre.
Sa grandeur sans pareille acheve un bâtiment
Où les Monarques de la Terre
Logeront tous commodément.

SUR LE MEME SUJET.

AU ROI.

SI pour la splendeur du Louvre,
Grand Roi, quand ma veine s'ouvre,
Je travaille en cent façons;

Mon

Mon seul but est de vous plaire;
Prétendre un autre salaire
C'est à faire à des Massons.

SUR LES NOUVEAUX REGLEMENS
Faits par le Roi.

Ils furent toûjours beaux, ils furent toûjours bons,
Les Reglemens qu'on fit dans l'Etat des Bourbons;
Mais on peut les nommer des piéces de reserve.
Sans l'executión dequoi servent les Loix?
Nôtre Monarque en fait, comme les autres Rois;
Il fait bien davantage, il fait qu'on les observe.

AU ROI,
Sur quelques mouvemens nouveaux en 1665.

Aux Peuples inquiets de vôtre voisinage,
Qui voudront exciter l'orage
Par leurs complots noirs, & malins,

Mo-

Monarque juste, & debonnaire,
Une seule chose est à faire;
Faites que ces fâcheux ne soient plus vos voisins.

Sur le passage de nos Troupes pour secourir les Hollandois contre l'Evêque de Munster.

EN ce besoin pressant, si nos voisins sont sages,
Quand nous voudrons passer, voici ce qu'ils feront:
Ils nous empêcheront de forcer les passages;
Pour nous en empêcher, ils nous les ouvriront.

Sur un Deuil que l'on prit au temps du passage de nos Troupes contre l'Evêque de Munster.

CE funeste appareil, qu'ici nous avons pris,
En prenant la Campagne;
Nous le ferons bien-tôt porter en Allemagne
Chez tous nos Ennemis.

POUR

POUR LE ROI.

AUX PEUPLES.

SANS jamais y trouver à dire,
Aux volontez du Roi nous devons tous souscrire,
Et pour Loi prendre son desir,
Et, comme il n'eut jamais son pareil en nul autre,
Dès que ce Prince a dit, Tel est nôtre plaisir,
Disons tous après lui, Tel est aussi le nôtre.

A MONSEIGNEUR COLBERT MINISTRE D'ETAT.

COLBERT, vôtre attache aux affaires
Empêchera mes vers de vous entretenir:
Sans troubler vos travaux, à l'Etat necessaires,
Je n'ai qu'une parole, & puis je vais finir.
De toutes les vertus vôtre ame est assortie;
Mais j'ai sujet de plainte, il faut vous l'avouër:
Je me plains à bon droit de vôtre modestie
Qui m'empêche de vous louër.

SUR

SUR LE BUSTE DE LOUIS XIV.

Fait par le Cavalier BERNIN.

Demande.

C'Est LOUÏS Dieu-donné que celui que tu vois
Hé bien! que dis-tu de ce Buste?

Réponse.

Que c'est l'Image la plus juste
Qui se fera jamais du plus juste des Rois.

A UN POETE CHAGRIN

Couché sur l'Etat des Gratifications Royales.

VOus ne dormez ni jour, ni nuit,
Tout vous travaille, tout vous nuit;
Vous ne songez rien qui vous plaise;
L'inquietude vous abat.
Un Rimeur couché sur l'Etat
Devroit dormir fort à son aise.

De quelques Vers faits ſur le nettoyement des Ruës de Paris.

ILs ſont beaux veritablement
Les vers qu'a faits Damon ſur le nettoyement
De la Capitale des Gaules.
Ils nous rendent tout propre en cette ample Cité ;
Mais d'où vient-il qu'il eſt crotté ,
Et qu'il en a juſqu'aux épaules ?

REPONSE.

SI l'habit que Damon porte
Eſt de crottes damaſſé,
Il fut marqué de la ſorte
Par celles de l'an paſſé.

SUR LE NETTOYEMENT DES RUES DE PARIS

En Novembre 1666.

COMME à Paris voir de la fange
Ce doit être une choſe étrange,
Et que les pavez y ſont nets

Comme carreaux de cabinets:
Le Pedant le plus miserable
De toute l'Université
N'y doit plus être reputé
Un animal indecrotable,
Puisqu'il n'y sera plus crotté.

CONTRE LYCORIS.

LYCORIS, ta douceur, & ta fidelité
M'ont fait trouver en toi mille traits de beauté.
Lorsque tu ne m'es plus ni douce, ni fidelle,
Je n'y voi plus ces traits qui te rendoient si belle.

LA MORT
DU SIRE ETIENNE.

IL est au bout de ses travaux,
Il est passé le Sire Etienne;
En ce monde il eut tant de maux
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

SUR

SUR LE NETTOYEMENT DES RUES DE PARIS,

Après la Chambre de Justice.

L'ASTRE qui regne sur la France,
Et fait nôtre felicité,
Ne peut souffrir d'impureté
Dont la rencontre nous offense:
Du carrefour au Cabinet
On ne voit plus rien que de net.

Comme des gens à table étoient en peine d'où venoit un excellent mets qui fut servi, l'Auteur leur fit cet Impromptu.

D'Où vient ce rare mets à nos goûts inconnu?
Faut-il que si long-temps chacun s'en entretienne?
Qu'importe d'où ce mets vienne?
Il suffit qu'il soit venu.

A MONSEIGNEUR
COLBERT
MINISTRE D'ETAT.

CEs grandes actions qui nous surprennent tous
Et qui feront un jour admirer vôtre vie,
Colbert, pourquoi les faites-vous,
S'il ne vous plaît pas qu'on les die ?

DE ROLAND.

DE mes meubles Roland n'a guere de pitié:
Cependant qu'en dirai-je ? est-il propre ? est-il sale ?
Lui qui, pour ne crotter les carreaux de ma Sale,
Decrotte ses souliers sur mon Tapis de pié.

DE LA POESIE.

SOuvent, pour faire en vers quelque Ouvrage nouveau,
On s'alambique le cerveau,
La santé se trouve épuisée;

Et

Et pour peu qu'un seul mot soit rangé de travers,
Toute la piece est méprisée.
Qu'on est sot de faire des vers !

A CALISTE.

C'Est par trop m'avoir éconduit,
En deux mots, Caliste, & sans bruit,
Voulez-vous enfin que j'en meure ?
Pas un de mes gens ne me suit,
Je viens tard en vôtre demeure,
Et voilà mon bonnet de nuit.

SUCCESSION NECESSAIRE.

ME voilà bien gueri de la necessité;
D'un Oncle qui m'est mort j'ai beaucoup herité,
Aujourd'hui chez moi tout abonde.
Depuis quatre à cinq ans mon Oncle pâtissoit.
Que cet homme est heureux d'être dans l'autre Monde !
Que je suis heureux qu'il y soit !

DE L'AMBITION.

EN recherchant, par folle ambition,
Un bien douteux, dont une ame est leurrée,
On perd souvent la douceur assûrée
Qu'on trouveroit en sa condition.

SUR L'ETYMOLOGIE
De Chante-pleure.

DEPUIS deux jours on m'entretient
Pour savoir d'où vient Chante-pleure;
Au chagrin que j'en ai, je meure,
Si je savois d'où ce mot vient,
Je l'y renverrois tout à l'heure.

CONTRE LA BROSSE.

QUAND la Brosse me dit, Monsieur, j'irai vous voir;
Je dis entre mes dents, tu feras ton devoir;
Mais c'est un glorieux, c'est un fat que la Brosse:

Je

Je voi bien cependant que ce fat y viendra.
Aujourd'hui qu'il apprendra
Que j'ai Chevaux, & Caroſſe.

SUR LE LIVRE d'un Rapſodiſte.

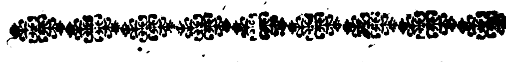
NE dis point tant qu'Artus va nous donner ſon Livre,
Et que ſon Manuſcrit eſt déja chez Courbé:
Dis plûtôt qu'un tel, pour mieux vivre,
Rend tout ce qu'il a dérobé.

DU MONDE.

QUE le monde a de fous, ſans ceux qui ſont à naître,
En quelque part qu'on aille on en voit à foiſon:
Et Monſieur tel, pour n'en pas être,
Eſt-il de trop bonne maiſon?

DE SA HAINE.

EN mon cœur la haine abonde,
J'en regorge à tout propos :
Depuis que je hais les ſots
Je hais preſque tout le monde.



Sottiſe par-tout.

POUR vous en parler ſans feintiſe,
Preſque tout ce qu'on voit n'eſt que pure ſottiſe
De toutes parts en l'Univers:
Je regarde par tout depuis neuf ou dix luſtres,
Le monde eſt plein de ſots divers;
Il a des ſots obſcurs, il a des ſots illuſtres.

PRESOMPTION AVEUGLE.

Dialogue.

UN fat a fort parlé durant nôtre repas,
Et par là s'eſt fait reconnoître,
Qu'importe d'être fat, ou de ne l'être pas ?
On croit toûjours ne le pas être.

DE

DE LANSSAY.

QUAND chacun parle de Lanssay,
Et que je garde le silence,
L'on a tort si l'on s'en offense ;
J'en dis tout le bien que j'en sai.

A UN PAUVRE GENTILHOMME.

VOUS êtes d'un même lignage,
Vous, & le Comte de Berans ;
Mais, à vôtre desavantage,
Vos revenus sont différens ;
Vous voit-il en pauvre équipage,
Vous n'êtes plus de ses parens.

AUX MAGISTRATS.

O Juges ! dans vos saints, & suprêmes Emplois,
Vous nous représentez la Majesté des Rois,
Quand l'Equité soûtient vos Arrêts legitimes :
Mais, lorsque l'interêt, les amis, les parens,
Font que vous appuyez l'injustice, & les crimes,
O Juges ! vous voilà l'image des Tyrans.

LE MUSICIEN.

VRAI Dieu! qu'afin de ſubſiſter
En ce monde il faut ſe contraindre!
Cent fois il m'a fallu chanter
Quand j'avois ſujet de me plaindre.

A UNE DAME,

Contre un grand Cracheur.

CONTRE vous ſeulement vous devez vous fâcher
Si Claude avec ſa pituite
A gâté vôtre beau plancher.
Pour la premiere fois qu'il vous rendra viſite,
Ayez une chambre à cracher.

LE MOYEN DE REGNER.

NOUS pouvons tous regner ſans Ville, & ſans Province,
Même ſans peine, & ſans ſouci;
Nous n'avons qu'à vouloir ce que veut nôtre Prince,
Et nous regnerons tous ainſi.

POUR

POUR MR. CONRART.

JE voudrois, dans l'ardeur de mon affection;
Que Conrart se défît de la Religion
Où pere, & mere l'ont fait naître;
Et que, sans trop de gêne en matiere de Foi,
A tout le moins il voulût être
Catholique comme Matloi.

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE....

Après une Prédication qu'il fit contre l'Orgueil.

QUAND vous avez si bien prêché contre l'Orgueil,
Comme à vôtre Parent daignez me faire accueil;
L'honneur que je m'en fais ne doit pas vous déplaire
Et cet acte d'humilité
Ne sera pas en verité
Le plus grand que vous puissiez faire.

Un

Un homme sent une mauvaise odeur dans un Barreau.

DEVANT un Tribunal des plus grands du Palais,
Une mauvaise odeur à mon nez est venuë;
Qu'est-ce donc qui sent si mauvais?
La Justice est bien corrompuë.

A M. COLBERT MINISTRE D'ETAT.

MINISTRE incomparable, oui je les chanterois
Ces grandes qualitez, dont vôtre Esprit abonde,
Et je sai que j'aurois
En cela le plaisir de plaire à tout le monde;
Mais je vous déplairois.

Au même.

QUE je vous donne ou Vers, ou Prose,
Grand MINISTRE, je le sai bien,
Je ne vous donne pas grand' chose;
Mais je ne vous demande rien.

A

A IRIS.

VOus craignez de payer mes ſervices paſſez,
Lors que je vous en parle, Iris, vous blémiſſez,
Et vous avez pourtant dequoi me ſatisfaire.
A quoi bon de vous effrayer?
En cas d'un amoureux ſalaire,
C'eſt un plaiſir que de payer.

CONTRE UN JUGE corrompu.

DEvant ce Juge à quo tu ne m'as intenté
Nul procès qu'il ne vuide, & que tu ne l'emportes;
Le bon droit eſt de mon côté:
Mais tes perdrix ſont les plus fortes.

LA CLEF DES GRANDES MAISONS.

Dialogue.

CHez certain Preſident à toute heure je vais,
Et ne le rencontre jamais.

Savez-

Savez-vous bien pourquoi? Non: Pourquoi donc?
C'eſt pource
Qu'à tirer le teſton ſon Portier eſt ardent;
Mettez les doits dans vôtre bourſe,
Et vous rencontrerez Monſieur le Preſident.

Contre un nouveau Magiſtrat.

AU rang des Magiſtrats vous allez donc paroître,
Sur ce point je ne dis que deux mots, & rien plus.
Monſieur, cela nous fait connoître,
Que les fous n'en ſont pas exclus.

DE MONSEIGNEUR COLBERT MINISTRE D'ETAT.

LE Miniſtre execute, & le Prince commande;
Ici des deux la gloire eſt grande,
Et ſur differens tons je voudrois la chanter;
Mais ſouvent on m'a fait connaître

Que

Que COLBERT est modeste, & ne peut écouter
Que les loüanges de son Maître;
Ma Muse, il faut le contenter,
Avec lui sur ce point n'ayons jamais dispute:
LOUÏS veut, COLBERT execute,
Et croit toûjours peu faire, & ne rien meriter,
Quoi que pour son Monarque il puisse executer.

POUR LE MEME.

CE me sont des peines étranges
Que je n'ose à COLBERT donner mille loüanges;
Sur ce point sa defense arrête mon pouvoir.
Ce que j'ose avancer quand la fureur m'agite;
C'est de dire qu'il les merite,
Et ne veut pas les recevoir.

DOUCE PLAINTE.

QUE le Ciel a pour moi de rigueurs inhumaines,
Et que mes bons desseins ont de mauvais succès!
Dans l'espace de trois semaines
Je n'ai gagné que six procès.

POUR

POUR CLEONICE.

DEPUIS le moment glorieux
Que mes yeux virent Cleonice,
De leur felicité le Ciel fut envieux;
Il affligea mon cœur d'un éternel supplice.
Dieux ! faut-il que le cœur pâtisse
De la felicité des yeux ?

L'ENNUYEUSE ABSENCE.

EMMENER Amarante aux champs,
Et pour six jours entiers me ravir cette Belle,
Au calcul de mon cœur qui soûpire pour elle,
C'est me l'ôter pour six mille ans.

LE COEUR REFUSE' A ORANTE.

MON cœur attiré par vos charmes,
Se détache, & part de mon sein,
Et,

Et, tout brave qu'il eſt, en part avec deſſein
De vous aller rendre les armes.
Il eſt en vous d'en diſpoſer,
Son deſir vous l'amene, Amour vous le préſente;
Beauté victorieuſe, incomparable Orante,
Cet eſclave nouveau n'eſt point à mépriſer.

Mais quoi! ſur vôtre front, dans vos yeux, en vos geſtes,
On voit que d'injuſtes fiertez
Du mépris que vous meditez
Donnent des preſages funeſtes.
Cet Infortuné vous déplaît,
En vous tout conſpire à ſa perte,
Et déja l'on diroit que vôtre bouche ouverte
De ſon malheureux ſort va prononcer l'Arrêt.

Vôtre Ame a-t-elle
Quelque ſujet
D'être cruelle
A ce cœur, dont vous ſeule êtes l'aimable objet?
Il eſt ſecret,
Il eſt fidelle,
Il eſt diſcret,
Il a du zele;
Orante, vous le connoiſſez.

Si je dis que pour vous sa flame est sans seconde,
Et qu'à peine un pareil se trouveroit au monde,
Je n'en dis pas encore assez.

LE DOUTE AMOUREUX,

A UNE DAME.

QUAND je viens pour savoir si ma peine vous touche,
Vôtre bouche me chasse, & s'arme de courroux;
Vos yeux doux, & mourans, me r'appellent à vous,
Dois-je croire vos yeux, ou croire vôtre bouche?

Je les croirai vos yeux, ô Miracle des belles:
Ces yeux par qui l'Amour, & s'explique, & m'instruit,
Où vôtre Ame paroît, & me parle sans bruit;
Ils me semblent trop beaux, pour n'être pas fidelles.

LA FILLE EN COUCHE.

LISE est en couche, en faut-il rire,
Et si fort y trouver à dire?

Cesse-

Cesse-t-on pour si peu d'être fille de bien ?
L'Enfant que Lise a fait n'est pas plus grand que rien.

A SA DAME,

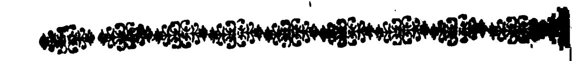
Comme il alloit se faire saigner.

BEAUTÉ, qui des Beautez tenez le premier rang,
Je vous offre jusqu'à mon sang;
Soulez-en vos rigueurs, cruelle que vous êtes;
On m'en va tirer trois palettes.

LE MARCHANDEUR DE GANDS.

MADAME, montrez-moi des gands,
Que vendez-vous ceux-ci ? Monsieur, rien que six francs.
Madame, vous en aurez quatre:
Monsieur, je n'en puis rien rabatre:
Madame, un écu d'or, mais je veux vous baiser:
Monsieur, je n'ai rien fait de toute la semaine,

En verité c'est mon étreine,
Je ne veux pas vous refuser.



Sur un Auteur malade par trop de veilles.

ALCANDRE, qui toûjours compose,
Tantôt en vers, tantôt en prose,
Par l'excès du travail a perdu la santé.
Pour se rendre immortel Alcandre fait un Livre:
O l'étrange immortalité!
Que l'immortalité qui fait cesser de vivre.

DE LYCANDRE.

SOIT en public, soit en secret,
Lycandre a beaucoup de regret
Des longs maux que son pere endure.
Entendez-vous ce fin endroit?
Dans de longs maux un pere dure
Plus qu'un méchant fils ne voudroit.

LA MAIN PRISE ET RETIRE'E.

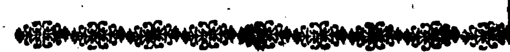
SUR vôtre belle main si ma main s'est lancée,
En la prenant l'ai-je offensée?
Pourquoi la retirer par un brusque mépris?
Puisque mon cœur s'est laissé prendre;
Si je le veux ôter à la main qui l'a pris,
N'ai-je pas droit de l'entreprendre?
Vous m'obligez pourtant, incomparable Iris,
Si vous la retirez de crainte de le rendre.

LES BEAUX YEUX CRUELS.

AGREABLES tyrans des plaisirs de ma vie,
Beaux Yeux de l'aimable Sylvie,
Je ne puis soûtenir cet excès de splendeur.
Vous lancez une vive flame,
Dont l'ardeur embrase mon ame,
Et d'invincibles traits vous me percez le cœur;
Je meurs, & ma mort est cruelle;
Mais, puisqu'elle vous plaît, elle est juste, elle est belle.

DECLARATION D'AMOUR A ORANTE.

JE ne vous dirai pas, incomparable Orante,
La cause, ni le nom du mal qui me tourmente;
En l'état où je suis apprenez seulement
Que je cherche de jour les tristes solitudes,
Que je passe les nuits dans les inquietudes,
Qu'entretenir ma peine est mon soulagement,
Que mes yeux languissans se distilent en larmes,
Que mon cœur enflamé s'évapore en soûpirs,
Et qu'ensemble j'espere, & crains pour mes desirs
Depuis le jour fatal que j'aperçus vos charmes.



L'AMOUREUX INCONSTANT.

DEPUIS un an, belle Amarante,
Vous m'avez donné de l'Amour,
Qui, sans relâche, tout le jour,
Et toute la nuit me tourmente;
Je ne puis souffrir plus long-temps,
Amarante, je vous le rens.

Ré-

Réponse.

Ce qu'on a donné le reprendre
N'est pas un noble procedé,
Et de l'Amour long-temps gardé
N'est pas chose facile à rendre ;
Mais si vous n'étiez point leger,
Nous pourrions bien le partager.

A UNE DAME
qui baisoit ses Moineaux

DONNER à vos Moineaux des baisers savoureux,
En leur pressant le bec de vos lévres de roses,
N'est-ce pas vous tromper dans l'usage des choses,
Et leur donner un bien qui n'est pas fait pour eux?

AUX MOINEAUX
que cette Dame baisoit.

DANS les momens qu'Amarante vous baise,
Petits Moineaux, vous ne mourez point d'aise,

J'en ſerois mort en goûtant ces appas.
Que malheureux le Ciel nous a fait naître!
Vous jouïſſez d'un bien ſans le connaître,
Je le connois, & je n'en jouïs pas.

A MR. CHANUT,

Sur la mort de Madame ſa femme.

PAR une loi conſtante, & dure,
L'impitoyable Mort regne ſur la nature,
Sa faux détruit tout ici bas.
Si l'on fléchiſſoit la cruelle,
CHANUT, ſi le merite exemtoit du trépas,
Le merite eût rendu vôtre Epouſe immortelle.

Sur le même ſujet.

C'EST trop donner de pleurs à l'illuſtre memoire
D'une Ame que le Ciel couronne dans la gloire;

CHA-

CHANUT, sur nous-mêmes pleurons,
Elle est vivante, & nous mourons.

CONTRE UNE DAME
qui se vantoit à faux d'être aimée.

LYCORIS jure que je l'aime;
Puisqu'elle en jure je la croi;
Mais mon ignorance est extrême,
Lycoris en sait plus que moi.

A MADAME DE L....
SUR SES VERS.

POUR ranger les mortels sous vôtre tyrannie,
Quel besoin d'employer les charmes de vos Vers?
Helas! ce n'est que trop, adorable Uranie,
Des charmes de vos yeux pour vaincre l'Univers.

DE JANETON.

JANETON, à ce qu'on dit,
A Luc donna la Verolle;

Mais on ment, sur ma parole,
Janeton la lui vendit.

Sur l'Etymologie du mot Italien *Alfana*, qu'on soûtenoit venir du Latin *Equus*.

ALFANA vient d'*Equus* sans doute ;
Mais il faut avouër aussi.
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

SUR LA JAUNISSE DE GLYCERE.

GLYCERE, qu'affligeoit une vieille jaunisse,
Avec un vrai teint de souci,
Contoit au Medecin son langoureux supplice,
Quand le Medecin dit ainsi.
Glycere, en pareils maux, la principale chose,
C'est d'aller tout droit à la cause,
Ou ce n'est point guerir, ce n'est que pallier.
En usez-vous ainsi? lui répondit Glycere :
Allez donc tout droit à mon pere,
Qui ne veut point me marier.

A PHILIS

Au jour des Cendres.

PHILIS, c'eſt ſans beſoin qu'on m'en fait ſouvenir,
Toute choſe ici bas m'apprend qu'il faut finir,
Et qu'enfin dans la tombe il me faudra deſcendre ;
Pour le genre de mort, il n'eſt que trop certain :
Mille Amans, qu'à mes yeux vous avez mis en cendre,
Ne m'aſſûrent-ils pas d'un ſemblable Deſtin ?

❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋

Un Cavalier à une Fille qui l'avoit obligé de maſquer.

SI je maſque aujourd'hui, trop aimable Sylvie,
C'eſt une choſe qu'en ma vie
Je n'ai point faite juſqu'ici.
Je la fais pour vous plaire, & vous en êtes cauſe :
Faites pour moi quelque autre choſe,
Que vous n'avez point faite auſſi.

SUR

SUR LE PORTRAIT DE PHILIS.

QUE naïve est la ressemblance
De Philis, & de son Tableau!
Elle est fort belle, il est fort beau;
Quand Philis garde le silence
On n'y voit nulle difference.

SUR LE PORTRAIT D'IRIS.

AU PEINTRE.

LE Brun, tu nous as peint, d'un illustre pinceau,
L'Incomparable Iris, de nos jours la merveille,
Et l'Ouvrage en paroît si bien fait, & si beau,
Que cette Incomparable a trouvé sa pareille.

SUR LE MEME PORTRAIT.

CETTE adorable Iris, dont je suis amoureux,
Ressemble à sa peinture autant qu'il est possible;
Elles sont belles toutes deux:
L'une & l'autre se trouve à mes maux insensible,
L'une & l'autre est sourde à mes vœux.

CON-

CONTRE LISE.

QUAND par fois il vous plaît de dire
Que Timandre pour vous inceſſamment ſoûpire,
Liſe, vous en riez, ainſi que d'un bon mot:
S'il s'étoit mis ſous vôtre empire
Vous auriez bien raiſon d'en rire,
Timandre ſeroit un grand ſot.

POUR TIMANDRE.

Contre la même.

SI l'on en croit ta parole
De toi je fais mon idole,
Et mon amoureux bijou.
Dis-moi, Liſe, es-tu ſi folle,
Que de me croire ſi fou?

DU BARBIER LA FONTAINE.

VOus me coupez Barbier, tout beau;
Oui le poil, répond la Fontaine.

Mon

Mon poil eſt donc cette ſemaine
Auſſi ſenſible que ma peau?

A UN BUSQUE.

BUSQUE ſi proprement tourné,
Et de petites fleurs orné,
Avant que ma main te préſente
A mon incomparable Orante,
Apprens ce que pour elle, apprens ce que pour moi
Ici je deſire de toi,
Et ne fruſtre pas mon attente.
Au poſte qu'on t'aura donné
Demeure fixement, & là toûjours prens garde
A bien faire l'emploi qu'on t'aura deſtiné:
Mais voici ce qui me regarde.

Si quelque Amant audacieux,
Dont cette Nymphe ait bleſſé l'ame,
Cherche à ſa bleſſure un dictame,
En lui baiſant la gorge, ou la bouche, ou les yeux;
Alors, petit Buſque fidelle,
Vîte ſors de l'endroit où l'on t'avoit poſé;
Arme la main de cette Belle,
Et montre l'ardeur de ton zele

Contre

Contre mon Rival trop osé.
Par cent coups fais lui perdre, & l'espoir & l'audace
Et le force à quitter la place.

Mais quand ces precieux instans
Que l'Amour doit à mes souffrances,
Après de longues esperances,
Viendront sur les ailes du Tems;
Durant ces amoureuses crises
Dont l'évenement est si doux,
Busque, n'oppose point tes coups
Au progrès de mes entreprises,
Et, de grace, jamais ne te mets entre nous,
Quand je m'avancerai pour en venir aux prises.

LA MOUCHE
PRISE VERS LES GENOUX D'UNE DAME.

SI vous-même, adorable Lise,
Prîtes la Mouche qui vola
Sur vous par dessous la chemise,
Je n'ai rien à dire à cela;
Mais si quelque homme s'en mêla,

Sans

Sans doute ce fut mal l'entendre :
Sont-ce des Mouches que doit prendre
Un homme quand il en eſt là ?

LES BEAUX YEUX ENDORMIS.

BEAUX yeux d'Amarillis pleins de traits, & d
flames,
Qui bleſſez tant de cœurs, & qui brûlez tant d'Ames
Je penſois qu'endormis vous me ſeriez plus doux ;
Mais je ſens de nouveau des bleſſures ſecretes ;
Ah ! vous m'avez ſurpris, perfides que vous êtes :
Vous cachez-vous ainſi pour mieux faire vos coups

LA CARTE BLANCHE.

D'UN diſcours impoſteur c'eſt trop m'entreteni
C'eſt trop nourrir mes feux d'une eſperan
vaine ;
Nos cœurs, dans ce moment, doivent rompre, o
s'unir :
Orante, choiſiſſez, ou l'amour, ou la haine.

LE FRERE JOUEUR, & la Sœur amoureuse.

MON cher frere, disoit Sylvie,
Si tu quittois le Jeu, que je serois ravie!
Ne le pourras-tu point abandonner un jour?
Oui, ma Sœur, j'en perdrai l'envie
Quand tu ne feras plus l'amour.
Va méchant, tu joûras tout le temps de ta vie.

DE SYLVIE.

JE veux mourir, disoit Sylvie,
Avecque ma virginité;
C'est grand dommage, en verité,
Que cette charmante Beauté
Veuille si-tôt perdre la vie.

SUR UN MOINEAU A UNE DAME.

AUssi-tôt que j'entre chez vous,
Jeune Divinité dont mon cœur est le Temple,

Vôtre Moineau me flatte, il me fait les yeux doux;
Il me donne du bec deux ou trois petits coups.
O le Moineau de bon exemple !

FOIBLESSE.

SYLVANDRE eſt accablé d'une douleur funeſte
Pour deux cens mille écus qu'on lui fait dégorger,
Et ſix cens mille de reſte
Ne peuvent le ſoulager.

D'UN MAUVAIS JUGE.

LYCANDRE eſt homme expeditif,
La table de ce Juge actif
De nos productions n'eſt pas long-temps chargée;
Mais ſes façons d'agir ſont un peu dans l'excès:
Souvent une affaire eſt jugée
Avant qu'il ait vû le procès.

EPITAPHE D'UN PRODIGUE.

CI gît le prodigue Airanci,

Ce

Ce glouton qui mourut plus gueux que les Apôtres :
Ne mangera-t-il point la terre où le voici ?
Il en a mangé beaucoup d'autres.



LE COMPILATEUR
DE LA COUTUME.

CERTAIN jeune homme travailla
A des notes sur la Coûtume,
Et remplit un juste volume
De mille choses qu'il pilla.
Pour voir si la piece étoit bonne
Il s'en alla trouver un Docteur de Sorbonne ;
Et le Docteur lui dit : Tout est bon, je n'y voi
Rien qui soit contraire à la Foi.

A ORONTE
SUR LE PORTRAIT D'IRIS.

ORONTE, il vous le semble
Que le Portrait d'Iris à la belle ressemble ;
Helas ! si comme moi vous étiez son Amant,

Bien-tôt on vous verroit d'un autre sentiment.
On y trouve, il est vrai, ces attraits, & ces charmes,
Qui forcerent mon cœur à lui rendre les armes;
Mais les rigueurs d'Iris, ainsi que ses appas,
Ne s'y rencontrent pas.

D'un Homme de mauvais entretien, & de bonne chere.

SEs discours, il est vrai, fatiguent les oreilles,
Mais son Cuisinier fait merveilles.

SAGESSE FEINTE,

A LYCANOR.

DEs Sages que tu vois, qui pour la gravité
Affectent des façons differentes des nôtres,
Si tu peux, Lycanor, gagne la privauté,
Et tu les trouveras aussi fous que les autres.

Contre plusieurs qui ont signé la juste censure de Jansenius, sans autre connoissance que celle de leur propre interêt.

POURQUOI remettre au lendemain?
Contre Jansenius j'ai la plume à la main,
Je suis prêt à signer tout ce qu'on me demande:
Qu'il soit ce qu'on voudra, Calviniste, ou Romain;
Je veux conserver ma Prebende.

PRIVILEGE.

DEPUIS un temps immemorable
Le monde a vû joüir quelques gens du Palais
D'un Privilege incomparable:
Ces gens volent toûjours, on ne les pend jamais.

CONTRE UN HYPOCRITE.

IL nous semble être un cœur sans fiel,
A toute heure il se mortifie,
Il a toûjours les yeux au Ciel;
Et cependant fou qui s'y fie.

A UN MARI qui bat sa Femme.

BATTRE ta femme de la sorte,
Sous tes pieds la laisser pour morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer;
Tu vas passer pour un infame,
Compere, l'on sait bien qu'il faut battre une femme;
Mais il ne faut pas l'assommer.

A PHILIS En lui donnant un bijou.

PHILIS, rien pour rien,
Prenez de mon bien,
Donnez-moi du vôtre :
Qui donne un bijou,
A moins qu'il soit fou,
En demande un autre.

CONTRE APOLLON.

ENTRE nous jamais de negoce,
Apollon, tu m'as affronté,
J'aurois maintenant un Carosse
Du papier que tu m'as coûté.

LE MASQUE LEVE'
A une Dame fardée.

VOUS lever sur le front un masque de Venise,
Ce fut certainement une grande entreprise,
Qui pourtant ne fit point que l'on pût vous bien voir,
Beauté, dont plus d'un sot est encore idolâtre,
Ce tour injurieux fit seulement savoir
Qu'un masque de carton en cachoit un de plâtre.

SUR UN PORTRAIT
plus beau que l'Original.

QUAND de Cloris tu nous peins le visage,
Tu nous le fais plus beau que n'est le sien;
Peintre, croi moi, reforme ton ouvrage;
C'est faire mal que de faire si bien.

A UNE DAME.

VOus me fuyez, dès le moment
Que de mon amoureux tourment
Je vous dis la moindre parole ;
Mais vous me fuyez vainement ;
Vous courez, & mon amour vole.

CONTRE AMARANTE.

Au premier jour de l'an.

EN mil six cens soixante & un
Cherche un ami nouveau parmi les riches duppes ;
Qu'il te donne des gands, des bijoux, & des juppes'
Et qu'il n'ait pas un sou qui ne te soit commun :
Desormais, perfide Amarante,
Je ne suis plus ton sot de mil six cens soixante.

LES BEAUX YEUX MALADES,

A MAD. DE NERANCI.

LA Justice du Ciel n'est pas trop inhumaine
En affligeant vos yeux, aimable NERANCI,
Ils

Ils souffrent bien de la peine,
Ils en ont bien fait aussi.

Sur le Voyage de Marsal,

AU ROI.

PRENEZ garde à vôtre dessein,
Pensez-y mûrement, & plus d'une fois, SIRE:
Si vos armes passent le Rhin,
Vous aurez sur les bras tous les soins de l'Empire.

L'AMOUR VA MOURIR Avec l'Esperance,

A SYLVIE.

JUSQU'ICI mon Amour, qui vous doit sa naissance,
S'étoit entretenu d'une douce Esperance;
Aujourd'hui qu'elle meurt, il faut le secourir,
Ou, comme elle, il s'en va mourir.

O que de honte pour les hommes!
Sapho, que de gloire pour vous!



SUR
LES NOUVEAUX BATIMENS DU LOUVRE.

QU'ILS sont pompeux ces Bâtimens!
Qu'ils sont vastes, qu'ils sont sublimes!
Ils touchent le Ciel de leurs cimes,
Et l'Enfer de leurs fondemens.
Pour la matiere, & la structure,
La plus superbe Architecture
N'avoit rien conçû de si grand.
Mais à quoi bon vous les décrire?
Savez-vous qui les entreprend?
C'est Louïs, & c'est assez dire.

D'UNE FEMME, Et de son Mari.

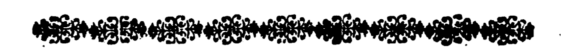
LA Femme a son favori,
Le Mari sa favorite:

Ainsi

Ainſi voila quitte à quitte
Et la Femme, & le Mari.

DES GENS DE GUERRE.

JE ne connois qui que ce ſoit
De ceux qui maintenant ſuivent Mars, & Bellonne,
Qui (s'il ne violoit, voloit, tuoit, brûloit)
Ne fût aſſez bonne perſonne.



LE SAVETIER.

LE Savetier de nôtre coin
Rit, chante, & boit, ſans aucun ſoin,
Nulle affaire ne l'importune;
Pourvû qu'il ait un cuir entier,
Il ſe moque de la fortune,
Et ſe rit de tout le quartier.

EPIGRAMME

Faite par bonheur.

JE ne faurois que dire, & ne faurois me taire;
Je veux, & ne puis faire une Epigramme ici:
Quelle fterilité! mais quel bonheur auffi!
J'en fais une, en difant que je n'en faurois faire.



NOUVELLE AMOUR.

D'Iris je m'étois abfenté,
Pour dé gager ma liberté
D'un rigoureux fervage;
Et cette abfence m'a jetté
Dans un autre efclavage.

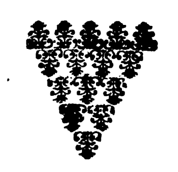
Le petit Souverain des Dieux,
Cet enfant qu'on nous peint fans yeux,
Ce tyran de mon ame,
M'eft venu brûler en ces lieux
D'une nouvelle flame.

Cleonice, depuis un jour,
Fait que dans ce fatal féjour

Je pleure, & je soupire,
Sans esperer que son Amour
Soulage mon martyre.

Toutefois, mon cœur, esperons
Que celle que nous adorons
Nous deviendra propice;
Tel que soit nôtre sort, mourons,
Mourons pour Cleonice.

Elle a mille charmes divers,
Elle chante, elle fait des vers,
Elle est sage, elle est belle;
Rien ne l'égale en l'Univers:
Mourons d'amour pour elle.



A MONSEIGNEUR LE MARQUIS DE LOUVOIS CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, & Secretaire de ses Commandemens,

Etant en l'Armée de sa Majesté en Flandre.

JE vais faire ici vôtre image,
Et veux qu'on trouve en mon Ouvrage
Vôtre zele admirable, & vos soins diligens.
Soit dans la paix, soit dans la guerre,
LOUVOIS, vous savez plaire au Prince de la Terre,
Qui se connoît le mieux en gens.

LE TOUSSEUR.

AVEC une toux cruelle
Qu'irois-je faire chez toi?
Jamais l'âtre n'y dégelle;
Je tousse assez bien chez moi.

LE MALHEUR
de la plûpart des Poëtes.

CES grands Poëtes, dont la voix
Entonne dignement les loüanges des Rois,
Presque tous, à la fin, meurent dans la disette;
Sans leur donner secours on les plaint en tout lieu.
Faites-moi la grace, mon Dieu!
De n'être pas un grand Poëte.

CONTRE CLORISE.

CLORISE a la bouche vermeille,
Son teint a la couleur des roses, & des lys;
Mais, qu'ils soient en un jour de la sorte embellis,
Sans mentir c'est une merveille:
A Clórise, en ce peu de temps,
Il est aussi venu des cheveux, & des dents,
Et la laide Clorise est Clorise la belle.
Qui n'y seroit pas attrapé?
Sans le ton de sa voix, qui me dit que c'est elle,
Je la voi tous les jours, & j'y serois trompé.

A UNE PETITE PERSONNE.

SI vous eûtes en partage
Un corps du plus bas étage,
Il faut bien vous en passer;
Encore est-ce un avantage,
Que presque sans vous baisser
Vous puissiez tout ramasser.



PROTESTATION DE FIDELITÉ A CLEONICE.

QUE vos traitemens, Cleonice,
Me soient cruels, ou me soient doux,
Je veux que le Ciel me punisse
De toutes les rigueurs dont s'arme son courroux,
Si j'adore jamais d'autre Beauté que vous.

LA DENT POSTICHE.

IRIS perdit hier une dent toute noire,
Le même jour une antre, aussi blanche qu'un

So

Se retrouva dans ſa machoire.
Qu'en peu d'heures les dents reviennent à Paris!
J'aurois de la peine à le croire,
Si je ne l'aprenois de la bouche d'Iris.



LA VIEILLE IMPUDIQUE.

TOUT le monde autrefois courut
Après la petite Ragonde;
A ſon tour la vieille eſt en rut,
Elle court après tout le monde.

UN AMANT
A SES YEUX.

VOUS demandez à voir la charmante Climene,
Mes yeux, vous le verrez cet objet ſouhaité;
Mais, par vôtre temerité,
Vous allez redoubler ma peine.
Helas! mes yeux, que les plaiſirs,
Dont vous ſerez flatté à l'aſpect de ſes charmes,

A mon cœur enflamé coûteront de ſoupirs,
Et qu'ils vous coûteront de larmes !



LE PUCELAGE FEINT

QUAND vous feignez d'être pucelle,
Vous me tenez pour innocent;
En l'âge où vous êtes, la Belle,
Un pucelage eſt indecent:
Et tout de bon je vous proteſte,
Que, quand vous en auriez eu cent,
Je ne croirois pas maintenant
Que vous en euſſiez un de reſte.

LE PORTRAIT D'IRIS.

CELUI qui peignit ton viſage
A ſi bien fait, que ton image
Lui reſſemble admirablement.
Iris, c'eſt ton deſavantage:
Te voilà laide doublement.

LA VIE INUTILE.

J'ETOIS né pour les vers, j'étois né pour la
prose,
Pour vivre en paix, pour chamailler;
Et, pour peu que j'eusse eu dessein de travailler,
Je semblois né pour toute chose:
Mais, helas! je voi bien
Que je suis né pour rien.

A SA CHATTE qui battoit sa Chienne.

NOTRE Chatte, qu'il vous souvienne,
Que si vous battez nôtre Chienne
Vous serez bien-tôt le manchon
De nôtre petite Fanchon.

LA FOIRE DE S. GERMAIN avancée en 1663. A UN AMI.

EN mil six cens soixante-trois,
Puisque nôtre Foire commence

Le ſecond jour du premier mois ;
Veux-tu ſavoir ce que j'en penſe ?
Cet an, mon cher ami, le Cocuage avance ;
Ces Cocus, que la Foire eût faits en Fevrier,
S'en vont ſe faire en Janvier.



SUR CE QUE LE BRUIT qui en couroit ſe trouva faux.

SUR le bruit qui par tout couroit
Que d'un mois tout entier la Foire avanceroit,
Aux Cocus de cet an je dis leur deſtinée.
Ce bruit ſe trouve faux, je connois mon abus,
Et je vous dis que ces Cocus
Se feront comme l'autre année.

L'ORGUEIL D'ALISON.

QU'EN toute choſe on t'obeïſſe,
Fût-ce même contre juſtice,
Tu le veux, ſuperbe ALIZON.
Mes pareils aiment ſans baſſeſſe ;

Sa-

Sache que toûjours la Raiſon
Sera ma premiere Maîtreſſe.



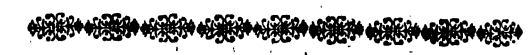
DUNKERQUE EST AU ROI En 1662.

DUNKERQUE, de qui la Fortune,
Malgré les vents, & les Hyvers,
Porta ſur les flots de Neptune
La terreur par tout l'Univers:
DUNKERQUE eſt ſous nôtre puiſſance;
L'orgueilleuſe rend à la France,
Baſtions, remparts, & vaiſſeaux;
Et, ſans s'être attiré la guerre,
La plus grande Reine des eaux
Eſt au plus grand Roi de la terre.

L'ENGAGEMENT LIBRE, A UNE DAME.

POUR m'être mis ſous ton Empire,
Crois-tu qu'à jamais j'y ſoûpire?

Si tu le crois, tu te méprens.
Je suis maître de ma personne;
Quand bon me semble je la donne;
Quand il me plaît je la reprens.



SUR LE TROUBLE ARRIVE' A ROME En 1662.

SI nôtre saint Pere le Pape
Une fois par malheur s'échappe,
Faut-il tout mettre à l'abandon?
A ce Vicaire des Apôtres
Refuserions-nous un pardon?
Il nous en a donné tant d'autres.

LE SOT ENRICHI.

DE ce lieu Philemon partit à demi-nu;
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu:
Je ne le connus point dans cette pompe extrême,
Eh! qui ne l'auroit méconnu?
Il se meconnoît bien lui-même.

LE MARI PEU JALOUX.

SI ta femme n'eſt pas fort belle,
Elle eſt riche, elle eſt Demoiſelle;
Par la loi de l'Hymen tu dois t'en approcher:
La ſolitude au lit lui cauſe un dueil extrême;
Avec elle va-t'en coucher.
Avec elle! vas-y toi-même.

LA MES-ALLIANCE.

MARQUIS, vous voilà donc par l'Hymen attaché,
Vous avez épouſé l'opulente Glycere.
De linge à l'avenir vous aurez bon marché;
Vous avez au Palais une tante Lingere.

CONTRE UN MAUVAIS POETE.

A MARC.

QU'AU Parnaſſe on reçoive un ſi gros animal,
Si tu le crois, Marc, tu t'abuſes.
Si Maillet a l'honneur d'appartenir aux Muſes,
Il eſt donc leur ſecond cheval.

Qui pourroit bien me coûter.
Que plus fou que moi s'avance:
Pourquoi me précipiter?
On meurt assez vîte en France.

SCIENCE MAL CONDUITE.

DIEU me garde d'être savant
D'une Science si profonde:
Les plus doctes le plus souvent
Sont les plus sottes gens du monde.

A UN HUISSIER

Qui tira de l'argent de quelques bastonnades reçûes en Hyver.

N'APPELLEZ plus la Fortune mauvaise.
Il faisoit froid, vous étiez indigent,
Et vous voilà maintenant à vôtre aise;
Vous avez eu du bois, & de l'argent.

SUR

SUR LE BRUIT
D'une Chambre de Justice.

POUR plumer quelques gens, qui sont fort alarmez,
On parle d'établir la Chambre de Justice.
Pour les peuples, helas ! que sert qu'on l'établisse ?
Tels oiseaux volent mieux après qu'ils sont plumez.

A MAD. D. I.

DEVANT vous, en l'état que demandent les Dieux,
Sans mes yeux affligez vous m'auriez vû paroître;
Croyez, Amarillis, que ne vous pas connoître
M'est un mal plus cruel que celui de mes yeux;
Mais de ce mal il pourroit être
Que mon cœur n'en sera que mieux.

L'ADMIRATEUR.

CE tas de Versificateurs,
Ces éternels Admirateurs,
Admirent-ils d'un Dieu les merveilles suprêmes?

Sans

Sans jamais admirer ses Ouvrages divers,
Ils n'admirent rien que les Vers,
Et que les Vers qu'ils font eux-mêmes.
Je sai pourtant un certain homme
Qui ne présume pas si fortement de soi;
Il ne faut pas que je le nommé;
Si je l'avois nommé l'on sauroit que c'est moi.

D'OLYMPE, ET DE MELISSE.

OLYMPE a dans sa voix des douceurs sans pareilles;
Melisse a des regards qui charmeroient les Dieux;
Partage-toi, mon cœur, entre ces deux merveilles;
L'une m'a pris par les oreilles,
Et l'autre m'a pris par les yeux.

A CENEROLLES.

L'ARGENT que tu viens m'emprunter,
Je ne saurois te le prêter;
J'en ai du regret, Cenerolles.
Tu dois bien me le pardonner;

Je puis prêter mille pistoles;
Mais je ne puis pas les donner.

A UN PROCUREUR.

VOTRE chien, dites-vous, dans un coin retiré
En cent morceaux a déchiré
Les Cahiers de deux Inventaires:
Monsieur le Procureur, il en a mal usé;
C'est un chien fort mal-avisé;
Il ne mettroit jamais le nez dans mes affaires.

A UN JUGE CORROMPU.

MA cause étoit fort bonne, & si je l'ai perdue;
Mais je sai la raison pourquoi
La Justice en cela ne me fut pas rendue.
Trois gros chapons du Mans qu'on vît entrer chez toi
Solliciterent contre moi.

LESINE NOUVELLE.

PAR testament Dame Denise,
Quoi qu'elle possedât un ample revenu,

Ordonna que son corps fût inhumé tout nu;
Pour épargner une chemise.

POUR M. CONRART.

DES Grecs, & des Latins, peu de chose il apprit;
Mais il peut s'égaler aux plus savantes plumes:
Par la grace du Ciel, il trouve en son esprit
Ce qu'un autre avec soin cherche en mille volumes.

AU MEDECIN D'UNE BELLE.

RAYMOND, c'est donc vous qui traitez
Ce modele parfait de toutes les Beautez,
La trop inhumaine Sylvie.
Chaque jour ses rigueurs causent mille trépas;
A des peuples entiers vous sauveriez la vie,
Si vous ne la gueriffiez pas.

PA-

PARENTE' RIDICULE, A PHILANDRE.

AUJOURD'HUI qu'aux grandeurs nous vous voyons monté,
Alcidamas se dit de vôtre parenté;
De parenté, Philandre, il est vrai qu'il vous touche;
Si mon calcul est bon, vous n'étes separez
De celui qui forma vôtre commune souche,
Que de mille neuf cens quarante cinq dégrez.

A DORIMENE.

LA femme de Tirsis mourut dernierement,
Et je croi que facilement,
Dorimene, il pourroit vous prendre en mariage;
Il est tout fait au Cocuage.

DE JEAN ET DE SON CHEVAL.

SUR son Cheval Jean se ruoit,
Contre Jean le Cheval ruoit,
Et tous deux écumoient de rage:
Mathurin, qui pour lors passoit,

Dît à l'homme qu'il connoiſſoit,
Eh! Jean, montrez-vous le plus ſage.

DECLARATION D'AMOUR A IRIS.

TU voudrois connoître un Devin
Qui te fit voir l'objet divin
Qui m'a la liberté ravie :
Iris, conſulte ton miroir;
Par une innocente magie
Son cryſtal te le fera voir.

A LOUIS XIV.

QU'A vos titres Royaux vous n'ayez ajoûté
De Conſeiller du Roi l'auguſte qualité,
A bon droit aujourd'hui l'Univers s'en étonne.
SIRE, qui mieux que vous peut avoir mérité,
D'entre ceux dont ici l'éclat vous environne,
Le nom de Conſeiller de Vôtre Majeſté ?

A

A LYCIDAS.

TU dis que ta femme Lisette
A passé quarante deux ans,
Et qu'elle n'eût jamais d'enfans;
Lycidas, elle est bien secrette.

DE RENAULT.

A GILLOT.

RENAULT sembloit toûjours avoir la mort au sein,
J'avois compassion de voir sa triste mine;
Et le voilà qui boit, qui rit, & qui chemine;
Par quel medicament est-il devenu sain?
Gillot, sa seule medecine
Fut de quitter son Medecin.

CONTRE NICOLAS.

UN jour, vint, en boitant tout bas,
Chez Ninon le gros Nicolas,
Cet homme né pour la charruë.
Qu'avez-vous? dit Ninon, vous me faites pitié;

Je ne sai quoi, dît-il, m'est entré dans le pied:
Vous verrez, dît Ninon, que c'est un clou de rue.

Le Moyen de se contenter.

RIEN ne te semble bon, rien ne sauroit te plaire;
Veux-tu de ce chagrin te guerir desormais?
Fai des Vers, tu pourras ainsi te satisfaire;
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvez mauvais.

LES VERS
doivent venir du Caprice.

QUI de moi voudra de beaux Vers,
Que jamais il ne les demande.
Je ne fais rien que de travers
Quand la besogne est de commande.



REPRISE D'AMOUR.

A UNE DAME

qu'il avoit assûrée de la mort de son Amour.

JE voulus étouffer cet Amour obstiné,
Qui d'un de vos regards en mon cœur étoit né,
Et je crûs que j'avois satisfait mon envie:
Mais, Lise, je me trompai fort;
Cet Amour est encore en vie,
Le petit traître fit le mort.

L'AMOUR

POUR CETTE VIE.

QUE l'Erreur aux humains fait une étrange guerre!
A peine en connois-je un, qui n'aimât beaucoup mieux
Ici bas un quartier de terre,
Que tout le Royaume des Cieux.

A UN PREDICATEUR PEU EXEMPLAIRE.

Pour nous persuader sans discours superflus,
Dites-en moins, faites-en plus.

SUR UN BAISER. A UNE DAME.

Lors que pour satisfaire à mon brûlant desir
Je te baisai, jeune Merveille;
Si ce trait te causa le moindre déplaisir,
Vange-toi, rens-moi la pareille.

SURPRISE AVANTAGEUSE.

J'Attens de vos bontez un esprit indulgent
A la liberté que j'ai prise;
Elle vous causera quelque peu de surprise.
Je vous apporte de l'argent.

LE MEDECIN.

TEL me dit que nôtre Art est fort à desirer,
Tel me dit qu'il est fort à craindre.
Nôtre Art en fait bien murmurer,
Nôtre Art empêche aussi bien des gens de se plaindre.

LE CARTIER.

DE ma profession je suis Maître Cartier,
Des Cartes que je fais tout le monde s'en louë,
Et quoi que jamais je n'en jouë,
J'y gagne toûjours le premier.

SUR LE VOYAGE

Que le Roi fit en poste à Marsal.

LA Victoire coûte trop
Quand il faut un peu l'attendre;
LOUÏS, ainsi qu'Alexandre,
Prend des Villes au galop.

CONTRE UN FAUX DEVOT.

UN Devot, je ne ſai pourquoi,
A quelque choſe contre moi
Qui jamais n'offenſai perſonne.
Je ſuis mal à ce que je voi;
Un Devot jamais ne pardonne.

L'HOMME CONTENT.

O Mort! quand tu feras ta ronde,
Epargne le Sieur de Torci;
Chez lui tout rit, & tout abonde;
Il n'a ni peine, ni ſouci:
Qu'a-t-il à faire en l'autre monde?
Il eſt ſi bien en celui-ci.

A UN EXEMPT DES GARDES.

L'ARGENT que tu me dois, l'Eſpine, rens-le-moi,
Tu ſais qu'en tes beſoins ma bourſe fut à toi,
Et que j'ai, pour t'aider, cent fois vendu mes hardes;
Mais rien ne te fléchit, rien ne peut t'effrayer;

Tu

Tu crois qu'être Exempt des Gardes,
C'est être exempt de payer.

SUR LA GRATIFICATION
Faite à divers Auteurs en 1663.

QU'ON donne à celui-là, qu'on donne à celui-ci,
Sans que jamais entre eux l'Etat du Roi me nomme,
J'en prens bien peu de souci;
En épargnant une somme,
On m'épargne un grand-merci.

DE ROBIN
ET DE SA SERVANTE.

MARGUERITE à Robin n'obéïra jamais,
De ce maître imprudent elle fait les foiblesses:
Il est des servantes Maîtresses,
Comme il est des Maîtres valets.

SUPPRESSION.

D'UNE ſuppreſſion d'urine
Le ſecours de la Medecine
A ſû quatre fois me guerir ;
Mais, ſi le Ciel ne m'eſt propice,
A ce coup je m'en vais mourir
D'une ſuppreſſion d'Office.

LE FAISEUR DE MIROIRS.

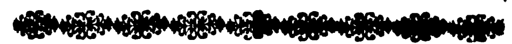
JE ſai que l'Art du Peintre a merité beaucoup,
Que la Terre, en tous lieux, admire ſes Ouvrages;
Mais tout ce qu'on en dit cede à mes avantages:
Je fais aux curieux leurs Portraits tout d'un coup.

LA BELLE QUETEUSE.

AUX jours que va quêter la charmante Beliſe,
Elle furette de l'Egliſe
Les quatre coins & le milieu:
Et tous ceux que l'on voit donner à cette Belle,
Donnent moins pour l'amour de Dieu,
Qu'ils ne donnent pour l'amour d'elle.

L'AGE DE CLIMENE.

CONſidere-moi bien, regarde bien Climene,
Nous naquîmes tous deux dans la même ſemaine ;
Tous deux, à cinq jours près, ſommes du même tems,
Cependant voi quel tort me font les deſtinées,
Depuis ſept mois paſſez j'ai trente-ſix années,
Et ce charmant objet n'a toûjours que vingt ans.



Le jugement de la Poſterité ne lui importe.

JE ne ſuis pas inquieté
De ce que la Poſterité
Jugera des fruits de ma veine.
Qu'elle en diſe mal, ou bien,
Pourquoi m'en mettrois-je en peine ?
Je n'en ſaurai jamais rien.

LE MALHEUREUX A PRETER.

EN fait de prêt le ſort me traite
Avec grande inhumanité :

Je

Je pers l'affection de ceux à qui je prête
Si je ne pers l'argent que je leur ai prêté.

EN FAVEUR D'UN DOCTE NECESSITEUX.

CE grand Homme, qui vous fait vivre
Par les doctes Vers de son Livre,
A de la peine à se nourrir:
La Pauvreté le tyrannise;
Pourriez-vous le laisser mourir
Pendant qu'il vous immortalise?

LE MEDISANT ADROIT.

Dialogue.

PHILIS à Coridon s'est-elle enfin renduë?
Consume-t-il les nuits dans son doux entretien?
A cela je ne répons rien;
La Médisance est défenduë.

DES

DES ENVIEUX.

TROIS ou quatre du voisinage
Sont devenus mes envieux;
Loin d'en être fâché contre eux,
J'en voudrois avoir davantage.

CONTRE SIMON.

SIMON roule en carosse, ô l'étrange animal!
Plus que ses deux chevaux ce gros homme est cheval,
Et pourtant il n'est pas si rosse.
Si l'Equité regnoit, les chevaux de Simon
Devroient être dans le carosse,
Et ce gros Animal devroit être au timon.

IL Y A DES SOTS EN TOUS LIEUX.

C'EST un heureux degagement
Que de quitter les sots qu'on trouve dans les villes,
Pour aller jouïr doucement

De

De l'aimable entretien des campagnes fertiles:
Là se trouvent aussi des sots petits, ou grands;
Mais le monde est plus rare aux champs.

PREVENTION.

QUAND pour les vieux Auteurs des gens s'opiniâtrent,
Et que servilement leurs esprits idolâtrent
Tout, jusqu'au moindre mot qu'ait dit l'Antiquité,
Que de prévention, que d'erreur les gouverne!
Aujourd'hui l'homme est homme, & l'a toûjours été,
Et ce qu'on voit d'antique autrefois fut moderne.

A UN AMI.

CHEZ toi j'ai les plaisirs les plus grands de la terre,
Soit qu'on lise tes vers, soit qu'on vuide le verre;
Tout en est divin,
Le stile, & le vin.

A DAMON.

DAMON, j'apprens qu'on me censure,
L'avis que j'en reçoi n'est que trop assûré;
Je n'aurois pas crû, je te jure,
Etre assez bon Auteur pour être censuré.

SUR LE RECUEIL DE POESIES
Faites pour M. le Cardinal MAZARIN.

CE qu'on fit de beaux vers à la gloire de JULE,
D'un soin laborieux, Ménage l'accumule,
Et chez mille Ecrivains le recherche aujourd'hui:
Pour les vers dont ma Muse a chanté son merite,
Helas! tant qu'il vécût, nous fumes quitte à quitte,
Il ne fit rien pour moi, je ne fis rien pour lui.

METIER EXTRAORDINAIRE.

LE métier d'Amour en effet
Est une assez bizarre affaire;
Ce métier-là plus on l'a fait,
Et moins on est propre à le faire.

AUX

AUX MUSES.

De gloire seulement, & d'espoir vous paissez
Ces Chantres que vous nourrissez,
O Doctes Filles de Memoire.
Mais, pour des estomacs que travaille la faim,
Tout ce que l'Univers a d'espoir, & de gloire,
Ne vaut pas une once de pain.



AUX FLAMANDS

En 1667.

Lors que le Roi alla en Flandre.

Louïs est vôtre Maître, & sans doute aujourd'hui
Son droit vous affranchit de l'empire d'un autre.
Flamands, eu vous donnant à lui,
Vous ne lui donnez rien du vôtre:
Vous ne lui donnez rien d'autrui.

IL PRIE SA DAME DE LE SOULAGER.

SOus vôtre Empire, adorable inhumaine,
Depuis un temps que mon cœur a de peine!
De ma souffrance ayez quelque pitié;
J'ai trop d'Amour, prenez-en la moitié.

SUR LA NAISSANCE DE M. LE DAUPHIN.

LE Dauphin de la Mer, lors qu'il montre la tête,
Préſage aux Matelots que l'orage s'apprête;
Et l'aſpect de nôtre DAUPHIN,
Après une longue tempête,
Nous préſage un calme ſans fin.

DE LA POSTERITE'.

VOus me prêchez à tous momens
Que la Poſterité fera ſes jugemens
Sur tout ce qu'en public nous aurons fait parêtre.
Je m'embaraſſe peu de la Poſterité,

 Qui

Qui n'eſt point aujourd'hui, qui n'a jamais été,
Et qui pourra bien ne pas être.

DE LA JUSTICE.

ME voilà dans un grand ſouci;
Je cherche la Juſtice, elle n'eſt plus ici;
On dit que dans le Ciel elle fait ſa demeure.
Mon affaire en a grand beſoin;
Mais que mon affaire demeure,
Je ne veux pas aller ſi loin.

A UN POETE FLATEUR.

CE Heros que ta Muſe vante,
Et que par interêt ton Eſprit s'eſt formé,
Tu deſires que je le chante;
Mais comment, Lycidas, faudra-t-il que je ment[illegible]
Je n'y ſuis point accoûtumé.

CON-

CONTRE PERIANDRE.

AUBRU, le pere des bons mots;
L'éternel ennemi des sots,
Où l'on vent les chevaux disoit à Periandre:
Monsieur, fuyéz l'abord de tous ces Maquignons,
Assûrement les compagnons
Ne manqueront point de vous vendre.

D'ARIMANT, A LYGDAMON.

LA grandeur d'Arimant n'est pas chose commune,
De gloire, en un clin d'œil le voilà revétu;
D'un si promt changement, Lygdamon, qu'en dis-tu?
Je dis que de la Fortune
C'est un nouvel impromptu.

D'ISABELLE.

J'Epouserois bien Isabelle,
Je trouve assez d'attraits en elle,
Sa gentillesse m'a vaincu;

 Mais

Mais autant que j'aime la Belle,
Autant je hais d'être cocu.

DU BAL.

DANS le Bal les ſens ſe débauchent;
C'eſt là que les Cocus s'ébauchent.

INSATIABILITÉ.

DANS les biens que l'homme entaſſe,
Qu'il ſait peu ſe meſurer !
Il ſemble qu'il n'en amaſſe
Qu'à deſſein d'en deſirer.

D'UN MEDECIN POETE.

ROC, Medecin peu docte, & Poëte ſavant,
Fait des Epitaphes ſouvent,
Où des morts il conte l'hiſtoire:
Les maux que fit un Art, l'autre Art ſait les guérir;
Roc Poëte fait vivre au Temple de Memoire
Ceux que Roc Medecin vient de faire mourir.

DE LISE.

C'Est pour m'attrapper, dites-vous,
Que Lise me fait les yeux doux,
Et me dit de belles paroles.
Vous pourriez bien vous y tromper.
C'est pour attrapper mes pistoles,
Bien plûtôt que pour m'attrapper.

D'UN COQ.

CE Coq, qui faisoit tant de bruit,
Pendant le jour, pendant la nuit,
Et qui scandalisoit tout nôtre voisinage;
On l'a tué ce Coq, nous ne le verrons plus;
Sans cesse l'importun chantoit en son ramage,
Que de cocus! que de cocus!

D'UN BEL ENFANT.

S'Il est beau le fils de Climéne,
Quoi qu'elle ait un homme assez laid,
Cela n'a rien qui me surprene;
Son Page est un garçon bien fait.

CONSEIL.

JAMAIS ne nous plaignons des facrez Potent
Telles que foient leurs mœurs, tels que foi
leurs Etats:
S'ils font juftes, pourquoi s'en plaindr
S'il eft vrai qu'ils ne le foient pas,
Nous devons nous taire, & les craindre.

DE SA SERVANTE.

QUAND ma Servante eft au marché,
Pour avoir à bon compte elle prend de la peine;
Mais que m'importe qu'elle en prene?
Quand elle eft au logis, rien n'eft à bon march

DES PROCUREURS.

QU'AVEC les Procureurs, (j'en excepte un
tous)
Le Plaideur fouffre un grand martyre!
Des ferpens, des lyons, des tygres, & des loups
Sans doute il recevroit des traitemens plus doux:
Ma

Mais arrêtez-vous, ma Satyre;
Pour la premiere fois il ne faut pas tout dire.

DE QUELQUES RECEVEURS.

De ces gros Receveurs qu'un seul jour voit venir,
Et qui du bien d'autrui leurs maisons entretiennent,
N'allez pas dire qu'ils le prennent;
Ils ne font que le retenir.

DU MONDE.

Le Monde est le Docteur qui me fait mes leçons;
Il en fait bien plus qu'un Livre,
Et c'est à voir ses façons
Qu'avecque les vivans on doit apprendre à vivre.

SUR LA MORT DU COMTE NICOLAS DE SERIN.

Quelle inhumanité! quel caprice du sort!
Serin, l'effroi du Turc, Serin nôtre suport,

Blessé par un Sanglier gît à plat sur la terre.
Il fit, toûjours vainqueur, des exploits infinis;
Et, dans le simple ébat d'une image de guerre;
Ce Mars de nos jours tombe, & meurt comme Adonis.

SUR UN RAMAS DE VERS EN FAVEUR D'UN GRAND.

A ALCIDON.

Sur le Parnasse on assemble
D'un fameux Courtisan les Eloges divers;
Et tu veux, Alcidon, savoir ce qu'il m'en semble.
Jamais on ne vit ensemble
Tant de mensonges en vers.

L'EXCE'S DE MEDECINS NUISIBLE.

A GILLET.

Votre précieuse personne
A quatre Medecins aujourd'hui s'abandonne,
Et suit aveuglément leur sentiment venal.

Gil-

Gillet, mon amitié veut que je vous le die :
Quatre Medecins font un mal
Plus grand que vôtre maladie.

QUE SES PENSE'ES
Se trouvent par fois chez les Anciens.

SOUVENT, par un fecret deftin,
Un vieil Auteur, Grec, ou Latin,
A produit, me dit-on, ce que ma Mufe avance ;
Hé bien ! s'il eft vrai, patience :
Je ferois bien fâché d'avoir dit avant lui
Ce qu'elle m'infpire aujourd'hui.

A DAMON.

LA faim preffoit ta femme, elle a dîné fans toi,
Damon, je n'y voi pas dequoi
Gronder comme tu fais, & faire tant de glofes.
Dîner fans fon Epoux, eft-ce un fi grand peché ?
Ta femme a fait fans toi de plus étranges chofes,
Dont tu ne t'es pas tant fâché.

AUX POETES

Après un reculement de trois mois de leurs pensions.

APPELLEZ les Jeux, & les Ris,
Poëtes, desormais loüez vos destinées;
De quinze mois entiers on vous fait des années;
C'est vous donner le parisis.

LES MARCHANDS.

CHACUN fait son affaire, & comme il doit s'y prendre;
Tels vendent en boutique, & tels en magazins:
Et tel pourroit ne pas l'entendre,
Qui dit, qu'être Marchand c'est un peu trop descendre:
Messieurs, n'en faisons pas les fins;
Tout le monde est Marchand, toute chose est à vendre.

INCERTITUDE.

ECRIRE est un étrange emploi;
L'un blâme ce qui vient de moi,

Ce

Ce que je fais l'autre l'admire :
Fais-je bien, fais-je mal d'écrire ?

LES BEAUX YEUX.

A OLYMPE.

CES beaux Yeux, les plus beaux qu'ait formez la Nature,
Ces Aſtres dont l'aſpect fait nos maux, & nos biens,
Ces Globes animez d'une flâme ſi pure,
Olympe, ces beaux Yeux, ce ne ſont pas les tiens.

CONTRE LISE.

VOUS dites que pour moi vous craignez les filoux,
Et que je dois les craindre, étant ſi tard chez vous :
Mais, entre vous, & moi, Liſe, à quoi bon de feindre ?
Ces propos affectez ſont vains ;
Un homme a-t-il plus rien à craindre
Quand il a paſſé par vos mains ?

A

A PHILIS.

VOTRE Mere eſt en grand couroux,
Et dit par tout qu'avecque vous
Je trâme une intrigue amoureuſe.
Philis, prenez le bon parti ;
La choſe ſeroit bien honteuſe
Que vôtre Mere en eût menti.

A CALISTE.

Sur ce qu'elle brûla des Vers de l'Auteur.

TROP injurieuſe Caliſte,
De grace, répondez un peu ;
Quand vous mîtes mes Vers au feu,
Y mîtes-vous mon Amathiſte ?

CONTRE LISE.

L'AMOUR en vain lança des traits
Contre Liſe pleine d'attraits,
Et plus inhumaine qu'une Ourſe.
Toûjours Liſe s'en défendit ;

Mais,

Mais, quand il fit voir une bourse,
A cette arme elle se rendit.

A ISABELLE.

QUAND vôtre Mere vous querelle,
Allez, infame, vous dit-elle ;
Vous ne valûtes jamais rien.
Sa maniere est un peu cruelle ;
Mais laissez la dire, Isabelle,
Elle est Mere, & vous connoît bien.

AMOUR LIBRE.

CALISTE, il est vrai qu'autrefois
Amour, par ta beauté, me rangea sous ses loix,
Il est vrai que long-temps je lui fus tributaire.
Par ta même beauté je suis encore à lui ;
Mais sous ses Etendars si je sers aujourd'hui,
Caliste, j'y sers volontaire.

A DORINDE.

DANS le piege amoureux que vous m'avez fû tendre,
Dorinde, j'apperçois que mon cœur est surpris.
Ah! qu'il est facile de prendre
Un cœur qu'autrefois on a pris.

A GAUCHER.

QUELQU'UN, presque sans vous toucher,
Vous a vôtre bourse ravie,
Et vous pensez qu'il n'ait envie
Que de vous la faire chercher.
Vous pourrez, sans doute, Gaucher,
La chercher toute vôtre vie.

A CARITE.

JE ne sai si chez vous Amour regne en Vainqueur,
Et si son feu vous brûle, agréable Carite;
Mais, s'il ne brûle vôtre cœur,
Il fait bouillir vôtre marmite.

SUR

SUR LE REMBOURSEMENT DES RENTES.

DE nos rentes, pour nos pechez,
Si les quartiers sont retranchez,
Pourquoi s'en émouvoir la bile?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu;
Nous allions à l'Hôtel de Ville,
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

A LA BOUCHE D'ISMENE.

RETIREZ-moi d'une peine
Où je suis depuis long-temps;
Dites-moi, bouche d'Ismene,
En quel endroit sont vos dents?

DES AMIS DU TEMPS.

A Faire des amis Fauste est peu negligent,
Il caresse, il oblige, il est franc, il défere;
Et si Fauste n'en a guere,
C'est qu'il n'a guere d'argent.

D'UN SOT.

QU'IL est présomptueux l'ignorant Dorilas,
Et qu'il a de vent dans la tête!
Mais il est heureux d'être bête;
Puisqu'à force de l'être, il croit ne l'être pas.

A UN MAUVAIS RENDEUR.

CHange-moi ce mot de prêter,
Autrement ce n'est point traiter
De galant homme à galant homme;
Nomme les choses par leur nom,
Lors que tu reçois une somme
Ce n'est plus un prêt, c'est un don.

DES VERS.

LE Monde, en tous les Arts, s'est assez contenté
De voir la mediocrité;
Mais en Vers quiconque y travaille,
S'il ne fait qu'on l'admire, il ne fait rien qui vaille.

D'UN LIVRE SERIEUX.

DAMON fait vendre ſes Ouvrages,
Qui ne ſont faits que pour les ſages;
Tout en eſt beau, tout en eſt grand;
Mais je plains celui qui les vend.

DE SES OUVRAGES.

POUR l'eſtime, & pour le credit,
Qu'auront mes Vers, qu'aura ma Proſe,
Sur le Public je m'en repoſe,
Et m'y ſoûmets ſans contredit.
Je dirai pourtant... mais je n'oſe,
La pudeur tient ma bouche cloſe,
Ce qu'on en diroit m'interdit;
Mais le voici, quoi qu'on en gloſe,
Mes Ecrits valent quelque choſe,
Puiſque Timandre me l'a dit.

A UN MAUVAIS PAYEUR.

VOUS rendez fort ſoigneuſement
Une viſite, un compliment,

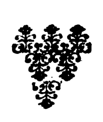
Une grace qu'on vous a faite;
Vous rendez tout, Maître Clement,
Excepté l'argent qu'on vous prête.

A LA GOUTE D'HYLAS.

DEs maux que tu lui fais Hylas se desespere,
Et tous ses heritiers, dans une autre misere,
Souffrent grandement aujourd'hui.
Le pain est rare entre eux, pour du vin pas la goute:
A la fin, prens pitié, trop inhumaine goute,
De ses heritiers, & de lui.

A UN BARBIER.

QUAND je dis que tu m'as coupé,
Tu dis que je me suis trompé,
Et qu'il ne faut pas que je craigne;
C'est donc ma serviette qui saigne.



EN FAVEUR D'UNE DAME ILLUSTRE

Fort ſujette à rougir, & à qui on en faiſoit la guerre.

Demande.

IRis, d'où viennent vos ſurpriſes ?
A toute heure vous rougiſſez.

Réponſe.

Ne le voyez-vous pas aſſez
Que je rougis de vos ſottiſes ?

A UN MEDECIN IGNORANT.

ORonte eſt bien malade, il t'a deſobligé ;
Fauſte, va le traitter, tu ſeras bien vangé.

LE POETE RIDICULE, OU LES BOUTS-RIMEZ.

VOila le plus grand des Poëtes ;
Des Vers, dans un ſeul jour, il en a fait huit cens.

Du moins les Rimes en sont faites;
Il n'y faut qu'ajoûter la mesure, & le sens.

D'ALCANDRE ENRHUME'.

FORT pressé de solliciter
J'allai pour voir Alcandre au lieu de sa demeure,
Et le prier que pour une heure
Il voulut son Carosse au besoin me prêter;
Alors, d'une voix arrogante,
Monsieur est enrhumé, me dît une Servante,
On ne le voit point aujourd'hui.
Je lui demandois son Carosse,
Répondis-je à la vieille rosse:
Peut-être qu'il n'est pas enrhumé comme lui.

DU BAL.

QUE parmi nos bals dissolus
L'honnêteté souffre d'outrages!
Qu'il s'y perdroit de pucelages
Si les desirs en étoient crûs.

D'ISABELLE.

LORS qu'il va quelques insolens
En visite chez Isabelle,
Impunément ils parlent d'elle,
Et de toutes sortes de gens;
Ils savent fort bien que la Belle
Ne leur montrera point les dens.

DERNIER ADIEU A L'AMOUR.

MON cœur, c'est trop souffrir dans la captivité,
Desormais il faut prendre une plus douce vie;
Le favorable Ciel te rend ta liberté
Qui demeura cinq ans dans les fers de Sylvie;
Mais toûjours souviens-toi qu'après cette beauté
Il n'est plus de beauté digne d'être servie.

LE PORTRAIT D'ISABELLE.

A DAPHNIS.

DAPHNIS, puisque tu veux le Portrait d'Isabelle,

En deux mots, le voici dans sa naïveté :
C'est une assez laide beauté,
C'est une laideur assez belle.

DE LA MORT.

QU'A la mort un homme est à plaindre,
Qu'il va faire un dangereux pas,
Et que justement on doit craindre
Pour celui qui ne la craint pas !

L'YVROGNE.

EST-IL rien d'égal aux bouteilles ?
Est-il rien de si beau que nos trognes vermeilles ?
Toûjours, comme un Printemps, on nous voit boutonnez.
Que peut la Pauvreté nous faire entre les brindes ?
Ces rubis que Bacchus alloit querir aux Indes
Nous viennent jusques sur le nez.

DE L'ARGENT.

L'ARGENT chez les Mortels eſt le Souverain Bien,
C'eſt par lui qu'on arrive au but qu'on ſe propoſe ;
Avec un peu d'argent un homme eſt quelque choſe.
Un homme ſans argent eſt un peu moins que rien.

DE RAGONDE.

LA bonne femme Ragonde
Partiroit ſans nul ſouci
Pour aller en l'autre monde ;
Mais on boit en celui-ci.

AVIS.

S'IL eſt vrai qu'aujourd'hui l'infortune vous preſſe,
Après qu'aſſez long-temps le bonheur vous ſuivit ;
Pour faire deſormais que vôtre douleur ceſſe,
Oubliez ce qu'on vous ravit,
Et regardez ce qu'on vous laiſſe.

A UN ARRACHEUR DE DENTS.

MAÎTRE Arracheur de Dents, cherche ailleurs ta fortune,
Auprès de Licoris ton Art est ſans pouvoir;
Y fuſſes-tu dix ans, tu n'en aurois pas une:
Pour s'en faire tirer il faudroit en avoir.

MAL DE LA PRESOMPTION.

ETRE fort ignorant, ou fort préſomptueux,
Je ſai fort bien lequel des deux
Auroit chez moi la préferance.
Toûjours pour le premier j'eus moins d'averſion;
Je voi moins faillir l'Ignorance
Que faillir la Préſomption.

SUR LA MORT D'UN PUISSANT ECCLESIASTIQUE.

JE ſai bien qu'un homme d'Egliſe,
Qu'on redoutoit fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu;
Mais je ne ſai ſi Dieu l'a priſe.

A

A UNE DAME.

CE n'eſt point la peur d'un jaloux
Qui m'empêche d'aller chez vous;
Je ſai qu'on y rit, qu'on y baiſe:
Si je m'abſtiens de vous y voir,
C'eſt que je crains d'y recevoir
Quelque plaiſir qui me déplaiſe.

LA VRAYE FINESSE.

LE Trompeur ſe trompe à la fin;
On s'égare ſouvent, en cherchant des adreſſes;
Et j'eſtime que le plus fin
Eſt celui qui banit l'uſage des Fineſſes.

CONTRE BELISE.

Son Mari parle.

SANS nous dire jamais le lieu,
Tu nous dis, je vais ſervir Dieu,
Et ſeule tu t'en vas bien loin vers une Egliſe.
Prens ta fille avec toi, j'en ſerai fort ravi;

Quand deux le ſerviront aſſûre toi, Beliſe,
Qu'il n'en ſera que mieux ſervi.



VANITÉ.

DE PLUSIEURS RICHES.

Ce Comte eſt mon proche parent,
Et je ne fus point de ſa Noce.
Nous n'avons aucun different;
Mais quoi ! je n'ai pas le Caroſſe.

DE PAUL.

Paul, qui nous cite à tout moment
Quelque paſſage, ou quelque Hiſtoire,
Nous fait paroître ſa memoire,
Et nous cache ſon jugement.

LE GEOMETRE.

L'Homme à l'égard de ſoi n'eſt-il pas miſerable ?

Et

Et son sort n'est-il pas un sort à déplorer?
Il mesure le tour de la Terre habitable,
Et, tout petit qu'il est, ne peut se mesurer.

D'UN HYPOCRITE.

Que sur gages, & sur promesses,
Cosme secrettement prête à gros interêt,
De tous côtez le bruit en est:
Cependant tous les jours Cosme entend quatre Messes.

DES DENTS DE MACETTE.

Vous étonnez-vous que Macette
Ait si bien conservé ses Dents?
Elles sont, la plûpart du temps,
Dans un paquet en sa cassette.

A UNE LAIDE BELLE-VOIX.

Votre voix si juste, & si belle,
Me vient dire; aimez Isabelle;

Tout le reste en vous sans appas
Me vient dire : Ne l'aimez pas.



D'UN AVOCAT.

NE vous fiez nullement
En cet Avocat célébre;
Je vous assûre qu'il ment
Plus serré qu'un Compliment :
Et qu'une Oraison funebre.

D'ISABEAU.

ON dit que la beauté de la jeune Isabeau
N'est qu'une éternelle imposture,
Et qu'une illusion qui vient de la peinture ;
Mais qu'importe à nos sens si ce qu'ils trouvent beau
Vient de l'Art, ou de la Nature.

SUR CE QU'ONDIT A L'AUTEUR
Que ſa penſée étoit tirée d'un autre.

DE la pointe d'un Madrigal
Qu'on trouvoit n'être point trop mal,
Un Savant me vint dire, elle eſt dans Athenée;
J'en ſuis, ajoûta-t-il, un fidelle témoin:
Bon Dieu! repris-je alors, à peine eſt-elle née,
A-t-elle été déja ſi loin?

SUR UN PAREIL SUJET.

DIS-JE quelque choſe aſſez belle,
L'Antiquité, toute en cervelle,
Me dit, je l'ai dite avant toi.
C'eſt une plaiſante Donzelle;
Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la choſe avant elle?

LE VERRIER.

EST-il rien de ſi beau, que l'Art dont je me mêle?

Ses

Ses Ouvrages charment les yeux;
Mais ce qui dans ce monde est le plus precieux
Est d'ordinaire le plus frêle.

SECRETTE DECLARATION D'AMOUR.

SANS connoître mon mal, adorable Climene,
Je contois à Lucelle, & le trouble, & la peine,
Que vos yeux à mon cœur depuis peu font sentir.
Vous êtes dans ses fers, vous l'aimez, me dit-elle.
Climene, voilà tout; vous connoissez Lucelle,
On ne peut la tromper, elle ne peut mentir.

D'UNE MEMOIRE FECONDE, Et d'un Esprit sterile.

LUC, par mille beaux traits, dont sa memoire est riche,
Voudroit seul, en tous lieux, fournir à l'entretien:
Il peut bien n'en être pas chiche,
Tout cela ne lui coûte rien.

SUR

SUR UN LIVRE NOUVEAU DE RAPSODIES.

A Cent particuliers ce qu'Erafte ofa prendre,
Au Public il vient de le rendre.

A DAMON.

POur cent écus d'emprunt vous m'offrez un tableau,
Qui, felon vôtre dire, eft extrémement beau,
Et le chef-d'œuvre d'un grand Maître:
Damon, fur le rapport que m'en ont fait mes yeux,
Qui doivent en tableaux affez bien fe connaître,
Il eft bon, mais l'argent vaut mieux.

D'UNE DAME DE BISCAYE.

LA Femme d'un vieux Comte Bafque,
Pour cacher à nos yeux fon teint roux, & brûlé,
A toûjours fur le front un vieux mafque colé;

Il

Il lui faudroit encore un masque
Pour cacher son masque pelé.

SUR LA MORT D'UN VIEUX POETE.

NE dis plus que la faim fasse mourir les gens,
Un Poëte a vécu plus de quatre-vints ans.

SUR UN LIVRE DE RAPSODIES.

DEs Ouvrages d'autrui quand on fait un Ouvrage,
Et qu'aux yeux du Public on vient à l'étaler,
A proprement parler,
Cette façon d'agir n'est pas un brigandage;
Aux Auteurs prendre ainsi ce n'est point les voler,
C'est les renouveler.

D'UN

D'UN JEUNE SUFFISANT.

POUR la vapeur qui lui monte au cerveau,
Au lait de vache on a mis Colombeau;
Il en a honte, & le badin s'en cache:
Mais il a tort, & je veux bien qu'il ſache
Qu'il n'eſt rien tel pour la ſanté d'un veau.

A UN RICHE IMPERTINENT.

PARCE qu'un fort grand bien s'eſt venu joindre au vôtre,
A peine à nos diſcours répondez-vous un mot.
Quand on eſt plus riche qu'un autre
A-t-on droit d'en être plus ſot?

DE DAPHNIS.

DAPHNIS a du merite, & de la qualité;
Mais ſon revenu bien compté
Ne compoſeroit pas une fort grande ſomme.
Avec ce qu'il poſſede il ſubſiſte pourtant;
Mais, pour tenir rang d'honnête homme,
Il faudroit que Daphnis en eût encore autant.

CONTRE ALCIDAMAS.

AVEC un grand plaisir j'apprêtai ma Satire,
Et contre Alcidamas je tirai plus d'un trait:
S'il se fût avisé d'être sage, & discret,
Il m'eût bien empêché; je n'aurois sû qu'en dire.

A DAMON.

IL est vrai, Damon, qu'elle est morte
Vôtre sœur que vous aimiez tant;
Mais faut-il pour cela vous fâcher de la sorte?
L'argent qui vous en vient vous l'aimez bien autant.

SERVICES INTERESSEZ.

LA presse est à servir Etienne,
Lui que chacun dernierement
Haïssoit furieusement:
D'où croyez-vous que cela vienne?
Etienne fait son Testament.

REMARQUE.

CEux qui souvent hors de saison
Parlent de leur bonne maison,
Pour l'ordinaire
Ce sont des gens qui par raison
Devroient s'en taire.

A DES DEVOTS INJUSTES.

VOtre regle est étroite, & dans la Charité;
Vous avez cependant la conscience large;
Quand je demande un bien que vous m'avez ôté,
Chacun de vous à part me dit pour sa décharge:
Mon Frere, c'est un fait de la Communauté.

DE LYCANDRE.

LOrs qu'on me rapporta que, sur les fleurs de lys,
Lycandre avoit paru pompeusement assis
Au banc des Conseillers, comme un grand personnage;
Des gens qui l'assûroient je me mis à railler,

Ayant crû bonnement qu'il faloit être ſage,
Ou le paroître au moins, pour être Conſeiller.

A DES ASTROLOGUES.

PLus que vous, ô vains Interpretes
Des influences des Planetes,
Je ſuis ſavant à deviner,
Malgré vos pratiques ſecretes,
Je devine aſſez que vous êtes
Des gens qui cherchez à dîner.

SUR L'ETYMOLOGIE DU MOT ITALIEN *Alfana*,

Que quelques Savans font venir du mot *Equus* Latin.

OUi, je vai contre vous parier mille écus,
Que je vous prouverai qu'*Alfana* vient d'*Equus*,
Quoi qu'il ait bien changé le nom de ſa famille.
Ainſi vient un Louïs d'un Lys mis au Billon;
C'eſt ainſi qu'un papillon
Eſt venu d'une chenille.

CON-

CONTRE UN MAUVAIS JUGE.

UN jour que je dînois au Faux-bourg Saint Germain,
Certain Juge me dît, en me tirant la main,
Lavez donc, qu'eſt-ce que vous faites?
Et je lui répondis ſoudain;
Lavez, Monſieur, j'ai les mains nettes.

CONTRE CALISTE.

POUR peu qu'à vos raiſons aujourd'hui l'on réſiſte,
Vous mordez bien ſerré les gens;
Où Diable, outrageuſe Caliſte,
Depuis deux, ou trois jours avez-vous pris des dents?

DE MARTIN.

DE Martin l'autre jour Macette me parla,
Et me dît que cet homme étoit un bon Poëte;
Cela ſe peut, dis-je à Macette;
Il eſt aſſez fou pour cela.

A L'AUTEUR D'UN ME'CHANT LIVRE.

VOs Imprimeurs en sont à la derniere page,
Et pour goûter, dit-on, les fruits de vôtre Ouvrage,
Vous souhaiteriez vivre aussi long-temps que lui;
Oui, vous aurez cet avantage;
Cependant, si vous êtes sage,
Confessez-vous dès-aujourd'hui.

DE PHILIS.

PHILIS, de nos climats le plus bel ornement,
Alloit voir les beautez d'un parterre charmant,
A la faveur d'un doux zephyre;
Des Roses, & des Lys, qui sont mon amitié,
Alors j'eus beaucoup de pitié;
Et j'allai promptement leur dire:
Eclipsez-vous, Roses, & Lys,
Ou vous serez vaincus par le teint de Philis.

CHACUN SE RIT DE SON COMPAGNON.

UN des plus grands plaisirs qui soient en ce bas monde,
C'est de voir qu'en son sens chaque personne abonde;
Chacun, de son côté, croit qu'un autre est un sot;
Gillot se rit de Pierre, & Pierre de Gillot.

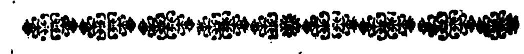
DE SYLVANDRE, ET DE DAPHNIS.

SYLVANDRE, avec sa fiere mine,
Nous debite ce qu'il aprit;
Daphnis, dont la plume est plus fine,
Ne debite que ce qu'il fit:
Sylvandre a bien de la doctrine,
Et Daphnis a bien de l'esprit.

SUR LES MOEURS DU TEMPS.

QUAND j'observe tout mûrement
Je croi ne voir qu'aveuglement,

Ou violence, ou ſtratagême.
Ma foi, c'eſt pitié que de nous;
Ou je ſuis un grand fou moi-même,
Ou les autres ſont de grands fous.



A UNE DAME FORT HABILE Aux Ouvrages des mains, & de l'eſprit.

JE cherche de tous les côtez,
Et voi peu qu'en rares beautez
Aujourd'hui l'Univers abonde;
Mariez-vous donc, Iſabeau,
Merveille à nulle autre ſeconde,
Vous ne faites rien que de beau.

DECLARATION D'AMOUR.

LORS qu'auprès de vous je ſoûpire;
Vous me demandez le ſujet
Qui de mon Amour eſt l'objet,
Et me preſſez de vous le dire.
Charmante Beauté, le voici;
Cet Objet n'eſt pas loin d'ici;

Mais

Mais devant vous j'ai tout à craindre,
Cet Objet qui ſut m'enflammer. ...
Ah! que mon Amour eſt à plaindre,
Il veut, & n'oſe vous nommer.

AMOUR PEU CERTAINE.

VOTRE Amour, charmante Iſabelle,
Doit être une Amour éternelle,
Vous me l'avez bien proteſté.
Mais, obligez-moi, que j'aprene
A quel jour de cette ſemaine
Finira cette éternité.

POUR MADEMOISELLE DU PREY.

AVANT que de venir ici,
Je ſai qu'Amynte que voici
Eſt bien faite, eſt ſavante, eſt bonne;
Et qu'elle oblige librement
De tout ce que le Ciel lui donne,
Un ami, qui n'eſt pas Amant.

D'UN ENVIEUX.

S'Il voit des gens aujourd'hui
Plus considerez que lui
Aux chagrins il s'abandonne:
Il faut lui faire savoir
Que, s'il se fâche d'en voir,
Il ne doit plus voir personne.

PEU DE FRUIT DES PREDICATIONS.

EN prêchant ici le Carême
Le Pere Claude a fait grand bruit,
Je ne dis pas que pour le fruit
Le Pere Claude ait fait de même.
Pour le bien dire il faudroit voir
Ce que sa quête a pû valoir.

SUR LE PORTRAIT D'ALIX.

QUAND la perfide Alix, pour qui j'ai l'ame en feu,
Me fit voir son Portrait, que j'aurois pris pour elle;
Après

Après un long soûpir, je dis à la cruelle :
O que le Portrait est fidelle,
Et que l'Original l'est peu !

A L'AUTEUR D'UN ME'CHANT LIVRE.

L'Univers t'a fâché, sans doute, en quelque chose,
Puisque tu lui donnes ta Prose ;
Mais quel mal t'a fait l'Univers,
Pour t'obliger encore à lui donner tes Vers ?

CONTRE MARTIN.

Martin nous a donné son Ouvrage Latin,
Et nous donnons au Diable, & l'Ouvrage, & Martin.

DECLARATION D'AMOUR.

Vous me dites vint fois le jour,
Timandre, nommez-moi l'Objet de vôtre Amour ;
Est-ce une telle ? Est-ce une telle ?

Je

Je ne vous dis point oui, je ne vous dis point non;
Mais, si vous ignorez le nom de cette Belle,
Vous ne savez pas vôtre nom.

LE VALET D'UN POETE.

J'Ai servi des Maîtres divers,
Et le dernier de tous fut un Faiseur de Vers,
Qui n'a pas à mon gré la cervelle bien faite.
Vous demandez pourquoi je le quitte aujourd'hui
Si j'eusse été long-temps avecque ce Poëte,
Il m'eut rendu fou comme lui.

DE LA JUSTICE.

Constamment la Justice a toûjours la balance,
Et c'est la même qu'autrefois;
Mais, prenez-y bien garde, & vous verrez qu'en France
Elle n'a pas le même poids.

Con-

Contre ceux qui ne s'appliquent qu'aux choses du vieux temps.

C'EST un plaisir sans second
De voir comme des gens le caprice est extrême;
Tel sait tout de Pharamond,
Et ne sait rien du tout de Louïs quatorziéme.

D'UN RAPSODISTE.

L'AUTRE jour, que sur le Parnasse
Les Vers étoient en grand credit,
Le Poëte Claude vendit
De certains vieux lambeaux d'Horace,
Et s'en fit faire un bon habit.

D'UN CERTAIN ABBE'.

IL n'est de moi que trop connu
Ce jeune Abbé court, & menu;
De-là vient que je le méprise;
N'étoit son ample revenu
Il ne seroit qu'un rat d'Eglise.

CON-

DISGRACE DES NECESSITEUX

SI Philis ne te fait un accueil obligeant,
Si ton entretien l'importune,
N'en blâme point Philis, blâmes-en la fortune;
Que Diable n'as-tu de l'argent?

DE L'ARGENT.

L'ON court à l'argent aujourd'hui;
Conſtamment pour l'amour de lui
Il n'eſt rien que l'on n'abandonne:
Tout le monde en eſt à ce point;
Ceux même qui n'en touchent point
Sont ravis quand on leur en donne.

D'AMARANTE.

SUR le prochain ſi quelqu'un touche,
Vous diriez qu'Amarante, avec ſa froide humeur,
N'en rit pas comme une autre, & qu'elle eſt une ſouche:
Pour épargner ſa grande bouche
Elle en rit en ſon petit cœur.

Sur

Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.

JE n'ai pas fait une Epigrame
Què l'Antiquité la reclame,
Et me dit d'une fiere voix;
Mon ami, c'est la vieille game,
Pour celle-là tu me la dois.
Elle a menti la bonne femme;
Ce n'est pas la premiere fois.

A M. D. P.

APRE'S avoir bien consulté
Ce qu'il faut pour vôtre santé,
Où vôtre petit fonds s'épargne;
J'aimerois mieux en verité
Une Ordonnance de l'Epargne.
Que douze de la Faculté.

DE FRERE NICAISE.

S'IL craint la mort Frere Nicaise,
Ce n'est pas que dans ces bas lieux

Il ſoit grandement à ſon aiſe ;
C'eſt qu'il craint de n'être pas mieux.

A UNE DAME,

Soupçonnée d'avoir les deux Sexes.

SI je vous redoute, Beliſe,
C'eſt qu'un ſeul contre deux ſeroit bien empêché,
Et qu'il eſt un grand bruit que ſous vôtre chemiſe
Avec vous un homme eſt caché.

DE LA POSTERITE'.

JE ne dois pas avoir pour la Poſterité
Beaucoup de bonne volonté,
A bon droit contre elle je gronde;
Je ſuis pleinement averti
Qu'elle prétend venir au monde,
Et n'y jamais entrer que je n'en ſois ſorti.

CON-

CONTRE UN PRESOMPTUEUX.

DAns la présomption, dont l'excès vous devore,
Hydaspe, jour, & nuit, vous mettez vôtre soin
Afin d'être connu du Couchant à l'Aurore:
De long-temps vous n'irez si loin;
On ne vous connoît pas encore
Chez l'Epicier de vôtre coin.

DE MONSIEUR VERJUS.

VErjus triste nous dît qu'un pan de mur entier,
En certaine maison qu'il a dans ce quartier,
Tomboit à l'heure même, avec deux cheminées;
Ta tristesse, lui dis-je, a de foibles raisons;
Je voudrois que des vents les fureurs mutinées
En eussent fait tomber à cent de tes maisons.

Sur le même sujet.

VErjus, que vous êtes heureux!
Il vous en est tombé, deux, ou trois, une, ou deux:

Quoi que c'en soit, Verjus, loüez vos destinées,
Il vous tombe des cheminées.

D'IRIS
ET DE SON PORTRAIT.

Le visage d'Iris ne vous semble pas beau;
Vous n'avez donc pas bien regardé son tableau.

D'UN AVOCAT.

Un savant Avocat; son nom je le veux taire,
Quand je lui parle d'une affaire
Me dit toûjours que j'ai mal fait.
Si j'ai mal fait, ou non, ce n'est point là le fait;
Je demande ce qu'il faut faire.

LE BAISER
DE RENCONTRE.

L'Autre jour j'eus le bien de saluer Selvage:
D'abord je la baisai d'un côté du visage,

Et, dans ce doux moment, je me ſentis heureux.
Je la baiſai de l'autre, & me ſentis de même.
Yvre de ces douceurs, j'en cherchois un troiſiéme:
Ah! que j'eus de dépit de n'en trouver que deux.

D'UN PROCUREUR.

GRIFART le Procureur, a ſi bien fait ſon conte,
Qu'il loge en un Palais qui lui fut adjugé;
Mais il devroit avoir honte
De ſe voir ſi bien logé.

MALHEUR DES INCOMMODEZ.

N'As-tu beſoin d'aucune choſe?
D'aucun de tes amis la bourſe ne t'eſt cloſe.
Sait-on que tu veux emprunter?
Pas un de tes amis n'a moyen de prêter.

FACILITE' DE VERS.

DES Madrigaux, sans que j'y pense,
Il m'en vient en grande abondance ;
Des Sonnets il m'en vient aussi.
Juste Ciel ! que ma destinée
Seroit plaisante, & fortunée,
Si l'argent me venoit ainsi.

PARALLELE DE L'ETRE ET DE L'ARGENT.

VOUS dites que des biens l'Etre est le plus grand bien ;
Si c'est là vôtre avis, ce n'est point là le nôtre.
L'Etre fait qu'un homme est, l'Argent fait qu'il est bien ;
Et je suis fort trompé si l'un ne vaut bien l'autre.

IL AIME LA PAIX.

N'ALLEZ pas dire à ces fâcheux
Que j'écris quelquefois contre eux,
Avec bons, & méchants, je veux vivre en Apôtre,
Et je prétends toûjours, autant qu'il m'est permis,
Ne

Ne me faire point d'ennemis,
Ni dans ce monde, ni dans l'autre.

DE PHORBAS.

LORS qu'on entend dire à Phorbas,
Tous les jours pour rien je me bats,
Vous figurez-vous qu'on en tremble?
Qu'il se batte, si bon lui semble,
Pourvû qu'il ne nous batte pas.

A UNE LAIDE BELLE-VOIX.

DORISE, vous avez des charmes
Qui pourront me forcer à vous rendre les armes;
Voulez-vous que mes Sens par vous soient enchantez?
Tournez-moi le dos, & chantez.



D'UNE MUSICIENNE EXCELLENTE, ET PEU BELLE.

Cette petite Demoiselle
Qui chante mieux que Philomele,
Et qui devroit chanter à la Table des Rois,
Voudroit que, lors qu'on parle d'elle,
On dît tout court, c'est une Belle,
Sans dire, comme on fait, c'est une Belle-voix.

A UN ASTROLOGUE ITALIEN.

Astrologue d'Italie
Vous me dites qu'en ma vie
J'aurai d'étranges succès.
Et, sans nulle Astrologie,
Je vous dis que vous mourrez
A l'Hôpital, ou bien près.

CONTRE IRIS.

Iris se plaignoit du tourment
Qu'elle avoit enduré dans son accouchement,

Et contre l'Hymen disoit rage.
L'Hymen n'avoit pas tort pourtant;
Cette Belle savoit qu'avant son Mariage
Elle avoit bien souffert autant.

A UN AVARE.

JEAN, de l'air que tu vis, chaque jour desormais
Tu peux vivre pour une maille;
Et la cuisine que tu fais
Tu peux la faire aux lieux où l'on serre la paille.

D'UN FOU DE QUALITE'.

QUE Lycidas fût mis aux petites maisons
On n'a point voulu le permettre:
On a dit, pour réponse à toutes nos raisons;
C'est un trop grand fou pour l'y mettre.

SUR L'ETYMOLOGIE DU MOT ITALIEN *Alfana*,

Qu'un ſavant homme diſoit venir du mot Latin *Equus*.

QU'ON m'aſſûre qu'*Alfana* vienne
D'*Equus*, d'*Equa*, de chien, de chienne,
Je ne m'en étonnerai pas.
Ainſi, dans les Metamorphoſes,
D'Euphorbus vient Pythagoras
Par d'étranges metempſychoſes.

A IRIS.

M'AIMEZ-vous bien aſſûrement,
Me dît aſſez naïvement
Iris, de mille attraits pourvûë;
Je lui répondis ſeulement,
Charmante Iris, je vous ai vûë.

AUX PECHEURS.

POURQUOI remettre tous les jours
A quitter vos folles amours?

LA

La mesure peut être pleine.
Et c'est trop vous entretenir
Dans une esperance incertaine
D'un temps qui peut ne pas venir.

FAVEURS HORS DE SAISON.

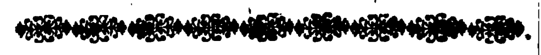
LES Dames librement me disent, je vous aime;
Vous ne sauriez penser le déplaisir extrême
Qu'au fond de l'ame j'en ressens.
On ne me disoit pas de même
Lorsque je n'avois que trente ans.

A DENIS.

QUAND tu lis tes vers devant nous,
Pour montrer qu'ils sont forts, & doux,
Tu cherches des tons emphatiques.
Fai toûjours de même, Denis,
Par ces ruses que tu prâtiques
Tes vers sont bons, quand tu les lis.

LE RIEN AVANTAGEUX.

PUISQUE des gens d'honneur la liberté s'engage
Envers ceux qui leur font du bien,
Je puis dire à mon avantage
Qu'on me donne beaucoup en ne me donnant rien.



A UNE PERSONNE SANS MERITE.

QUAND je n'ai rien dit de toi
Tu t'en fâches contre moi,
Et ſur cela je t'admire:
Si tu veux j'en parlerai;
Dis-moi ce que j'en dois dire,
Auſſi-tôt je le dirai.

LE GRAND ZELE.

ON dit que le Turc vient; & Meſſire Honoré
Pour armer contre lui vend Cure, & Prieuré;
Son zéle pour l'Egliſe eſt un zele incroyable.
Il n'y garde point de milieu,
Tout d'un coup il ſe donne au Diable.
Dans le deſſein de ſervir Dieu.

CON-

CONTRARIETÉ DE SENTIMENS.

D'UN Madrigal
L'un dit du bien, l'autre du mal;
Nous ne ſavons où nous en ſommes.
Sur ce point ce que nous ferons;
Qu'on mette d'accord tous les hommes,
Nous les croirons.

D'UN COMTE.

DE ce Comte, qui toûjours rit
A chaque parole qu'on dit,
Avec raiſon nous pouvons dire
Que c'eſt un Comte fait pour rire.

D'UN GRAND PARLEUR.

SANS doute Dame Ragonde
En parle fort juſtement,
Quand elle dit que Clement

Fait un grand bruit dans le monde;
Il y parle inceſſamment.



LA FEMME FARDE'E.

MARTIN, quand on lui dit que ſa Femme Iſabeau
Tient de l'Art ce qu'elle a de beau,
S'étonne peu de cette game.
En cela, répond-il, l'Art m'oblige d'autant;
Il me fait une belle Femme,
La Nature n'en fit pas tant.

Sur la troiſiéme Reformation de l'Ordre de Saint Michel.

POUR M. COLBERT.

BIEN-tôt, nous allons voir des Chevaliers caſſez,
Et chacun ſollicite en cette grande affaire;
Les parents, les amis y ſont embarraſſez;
Les prieres des miens pourroient ne pas déplaire;
Mais, pourquoi voir un Commiſſaire?
Colbert eſt juſte, & c'eſt aſſez.

D'UN

D'UN GENEALOGISTE.

VOus desirez savoir par mes instructions
Si ce grand éplucheur de générations
Fait voir de la noblesse au sang qui l'a fait naître.
Comme à beaucoup de gens il en donne aujourd'hui,
Il seroit un pauvre Prêtre
S'il n'en retenoit pour lui.

D'UN CURE' AFFLIGE' DE LA PIERRE.

L'Eveque, Paulin visitoit
Un Curé que par fois la Pierre tourmentoit:
Des choses, dît Paulin, que je vous ai tant dites
En mes précedentes visites,
Quel grand soin en avez-vous eû?
Et, depuis qu'on ne vous a vû,
Qu'avez-vous fait, Messire Pierre?
Le Curé, sans être interdit,
A son Evêque répondit,
Monseigneur, j'ai fait une Pierre.

D'UN ABBE' IGNORANT.

CET Abbé, qui d'ailleurs fait tout habilement,
Dit son Breviaire lentement,
Quand il s'avise de le dire;
Mais, si ce bon Abbé vouloit apprendre à lire,
Il l'auroit dit en un moment.

D'UN HOMME AVARE.

DORYLAS, quand la nuit nous rend l'obscurité,
En paroît toûjours attristé;
Mais ce n'est pas à cause d'elle:
C'est parce que le jour épargnoit sa chandelle.

A UN ESPRIT
Toûjours inquiet de l'avenir.

PAR la grace du Ciel ils ne sont pas venus
Ces maux, dont vous craigniez les rigueurs inhumaines;
Mais qu'ils vous ont donné de peines
Ces maux, que vous n'avez point eus!

L'O

L'ORGUEILLEUX.

CET homme vain qui s'éleve,
Et prend le haut du pavé,
A tant d'orgueil qu'il en creve:
En fût-il déja crevé.

L'ENVIEUX.

L'ENVIEUX eſt un animal,
En qui je n'entens preſque rien,
Le bien d'autrui lui fait du mal,
Le mal d'autrui lui fait du bien.

LE PARESSEUX.

QUE ce Pareſſeux a grand faim!
Que l'odeur de ce roſt le touche!
Mais, s'il mange, il faut que ſa main
Aille du plat juſqu'à ſa bouche,
Et c'eſt bien faire du chemin.

ADIEU A UNE DAME.

IRis, quoi qu'à mes yeux vous soyez toûjours belle,
Je viens ici vous dire un éternel Adieu;
Mais je ne vous suis infidelle
Que pour être fidelle à Dieu.

LES GREFFIERS VOLEZ.

CEs gens sont-ils voleurs, qui sur les grands chemins,
Par force à des Greffiers ont arraché des mains
L'argent dont ils avoient leurs bourses bien garnies?
Sur ce point, pour un temps, suspendez vos esprits:
Peut-être qu'ils ne l'ont pris
Que pour le rendre aux Parties.

A UN HOMME,

Qui se vantoit d'avoir beaucoup de memoire, & qui n'avoit point de jugement.

SAns aucune raison, sans aucun fondement,
Vous nous dites incessamment

Que

Que vous avez bonne memoire.
Voulez-vous nous le faire croire ?
Dites-nous bien précisément
Ce que vous avez fait de vôtre jugement.

DE LUI.

AVEC les vieux Auteurs je n'ai point eu d'affaires,
Je ne les connois point, je les laisse en repos ;
Si j'en voi quelques-uns, c'est chez quelques Libraires ;
Et quand je les y voi, ce n'est que par le dos.

SUR LE BRUIT

De la seconde diminution des Monnoyes en 1666.

LE prix de nos deniers décroît incessamment,
Nous allons être gueux tous presque également,
Si dans leurs châtimens les Cieux ne se retiennent :
Déja sont gueux ceux qui n'ont rien ;
Et ceux qui possedent du bien,
Insensiblement le deviennent.

CONTRE UN OFFICIER INSOLENT.

Vous tranchez de la Majesté;
Il faut, quand vous passez, que de chaque côté
Chacun vous laisse un chemin large.
Vous m'avez sottement heurté;
Officier insolent, est-ce que vôtre Charge
Vous donne droit d'orgueil, & d'incivilité?

AUX POETES EN 1665.

Sur le reculement de leurs pensions assignées sur le même fonds que les bâtimens du Louvre.

Tant pour vous, que pour ses Maçons,
Le Louvre n'a qu'un même fonds;
Mais ils ont le pas aux recetes.
N'en soyez point tant effrayez,
On satisfera les Poëtes
Quand les Maçons seront payez.

AUX

AUX MEMES,

Sur le même reculement.

VOs pensions, comme je vois,
Vont donc de quinze en quinze mois;
Ce sont vos temps climacteriques.
O! que mes vœux seroient contens,
Si le Ciel vouloit de mes ans
Faire ainsi des ans Poëtiques.

A UN JUGE CORROMPU.

J'ALLEGUOIS contre ma partie
Une raison sans repartie,
Sans qu'il dît de sa part rien en comparaison:
Mais je voi bien, puisqu'il l'emporte,
Qu'avec des Juges de ta sorte
Un bon levraut vaut mieux qu'une bonne raison.

D'UNE POETESSE.

SUR du papier doré Lise écrivit des vers,
Qu'elle avoit composez sur des sujets divers,
Et voulut que j'en fisse un jugement sincere;

A quoi je répondis, d'un visage assûré;
O la mauvaise ménagere
Qui gâte du papier doré!

LA VIEILLE
Qui a mal aux Dents.

LEs Dents me font bien mal; mais la douleur se cache;
Elle attaque une, ou deux, ou trois Dents à la fois:
La bonne femme veut qu'on sache
Que pour le moins elle en a trois.

DE LA JUSTICE.

LA Justice a les yeux bandez,
Nous en sommes persuadez,
Elle ne regarde personne;
Mais, pour voir s'il est bon, & beau,
L'argent que son Greffier lui donne,
Elle leve un coin du bandeau.

A

A AIME'E.

VOus reveniez des champs au declin de l'Eté,
Et, par droit de civilité,
Je vous baisai la bouche, incomparable Aimée:
La mienne en fut si fort charmée,
Que, si le Ciel m'eût écouté,
Vous en auriez eu cent, comme la Renommée.

A LA FLANDRE,

Après la prise de plusieurs de ses Villes.

LAsse de succomber, de moment en moment,
Voulez-vous desormais empêcher hautement
Que de nôtre grand Roi la valeur ne vous prene?
Flandre, vous le pouvez sans peine;
Rendez-vous à lui promtement.

AUX AUTEURS

Des grands Ouvrages.

DOnnez à d'autres Nations
Vos immenses Productions,

Aujourd'hui pour la nôtre elles sont superfluës.
Grands Auteurs, ce discours doit-il vous attrister?
De nôtre Nation vos Oeuvres seront luës,
Quand elle cessera de s'impatienter.



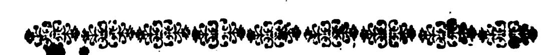
DES GREFFIERS.

C'ETOIT aux Greffiers de ce tems
Qu'il faloit des cent mains, & non pas aux Titans.



SUR UN PORTRAIT.

CE Portrait est fait à merveille,
La Peinture en mille ans n'auroit pû faire mieux,
Il parle; mais en vain nous lui prêtons l'oreille;
Ecoutons-le avecque les yeux.



D'UNE RICHE LAIDE.

TOUT le monde le sait que Philis n'est point belle,
Cependant pour l'avoir Damon fait bien des pas;
Et

Et lors qu'en se raillant quelqu'un lui parle d'elle,
Il lui répond, sur l'air d'une chanson nouvelle :
Si Philis manque d'appas
Sa bourse n'en manque pas.

En tenant un verre de Vin exquis.

NOBLE Liqueur que je tiens,
Vin meilleur que l'Hypocras,
Je ne sai pas d'où tu viens :
Mais je sai bien où tu vas.

Sur quelques gens qu'il va reconduire.

S'IL vient chez moi quelqu'un, bâti de telle sorte
Que de son entretien je sois aussi-tôt las,
Sans manquer, quand il sort, je le suis jusqu'en bas,
Et ce n'est pourtant point respect que je lui porte :
Je veux être assûré d'avoir fermé la porte ;
Tant je crains qu'un fâcheux remonte sur ses pas.

LE BON MAGISTRAT PEU LABORIEUX.

JE ſuis aſſez d'humeur à ne pas beaucoup faire ;
Mais je n'aimerois pas ne faire jamais rien :
Une choſe aujourd'hui ſeroit bien mon affaire,
C'eſt de faire au Palais ce qui s'y fait de bien.

DES YEUX D'HYLAS.

TOûJOURS comme une horloge agit nôtre cervelle ;
Nos Yeux ſont de ſa regle une preuve fidelle ;
Ces balanciers au vrai marquent ſes mouvemens :
Auſſi des Yeux d'Hylas l'ardeur précipitée
Montre par ſes dereglemens,
Que ſa cervelle eſt démontée.

LE POLTRON.

NOs ennemis, j'irois les battre,
J'irois tirer ſur eux juſqu'à brûle-pourpoint,
Et j'irois moi ſeul contre quatre ;
Si j'étois aſſûré qu'ils ne tiraſſent point.

D'UN SATYRIQUE NECESSITEUX.

QUAND Roc, ſur qui la faim domine,
Comme un chien mord par-tout, juſqu'aux plus gens de bien,
Je dis qu'il a raiſon de mordre comme un chien,
Puiſqu'il ſouffre une faim canine.

DEVISE

Pour Mademoiſelle DE LA VIGNE malade depuis long-temps.

Un Soleil couvert de nuages, dont il perce l'obſcurité par ſes rayons, avec ce mot Italien,

E pur ci abbaglia.

DE cet Aſtre brillant, que l'Univers adore,
Ces nuages vouloient, par leur obſcurité,
Nous ravir toute la beauté;
Mais, pour nous éblouïr encore,
Il lui reſte aſſez de clarté.

A UN BEL ESPRIT,

Qui nioit qu'il eût fait une Piece qui se trouvoit écrite de sa main.

D'UNE Piece de grand merite,
Que vous avez vous-même écrite,
Vous nous cachez l'Auteur en vain.
Tirsis, le Monde n'est plus bête;
Cet Ouvrage de vôtre main
Fut l'Ouvrage de vôtre tête.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Sur ce que M. Colbert, Ministre d'Etat, y fut appellé après la mort de M. Silhon.

COLBERT fut appellé dans vôtre illustre Corps,
Dès que Silhon parmi les Morts
Eut bû sa part de l'onde noire.
Vôtre Apollon fit prudemment,
Et, dans ce digne choix, vos Filles de Memoire
Montrerent bien du jugement.

A M. COLBERT,

Seigneur de Seignelai,

Après avoir très-dignement soutenu en Philosophie le 29. Juillet 1667.

EN cet Acte fameux, où vous fites paroître
Tant de force au discours, aux termes tant de choix ;
A vôtre bonne mine, à vôtre ton de voix,
COLBERT, je crûs vous bien connoître ;
Mais j'en doutai plus d'une fois,
Quand je vis l'Ecolier aussi fort que le Maître.

AU MEME.

Sur le même sujet.

COLBERT, je le dis tout de bon,
Je ne sai maintenant pour qui je vous dois prendre :
Dans cet Acte célébre (où nous vîmes se rendre
Un Heros du sang de Bourbon)
A vous voir, je vous crûs en un âge fort tendre,
Et, quand je vins à vous entendre,
Je vous pris pour un vieux Barbon.

Sur

Sur le même ſujet.

En ſoûtenant avecque gloire,
Colbert, en cent façons, plût à ſon auditoire.
Vous dirai-je ce qui m'en plût?
Colbert parla toûjours, & ſon Maître ſe tût.

D'AGNE'S ET D'EUSTACHE.

Agne's eſt toute reformée,
Euſtache l'eſt pareillement;
Elle l'aime, elle en eſt aimée:
Et lors qu'avec Euſtache Agnès eſt renfermée,
Quoi qu'ils faſſent tous deux, je croi pieuſement
Qu'ils le font bien devotement.

Qu'il ne prend rien aux Anciens.

Si je fais par rencontre une aſſez bonne Piece,
L'Antiquité me dit; d'un ton appeſanti,
Que je vais la piller juſqu'au Païs de Grece,
Sans le reſpect de ſa Vieilleſſe
Je dirois qu'elle en a menti.

CAPRI-

CAPRICE D'AMOUR.

CE Caprice me semble extrême:
Iris, sans doute, a des appas:
Je l'aime, dans les temps qu'elle ne m'aime pas,
Et je ne l'aime pas, dans les temps qu'elle m'aime.

DE SA BOURSE.

L'AUTRE jour que j'allai chez Damon pour le voir,
J'y laissai choir ma Bourse, en tirant mon mouchoir,
Et je ne doute point que Damon ne l'ait vûë;
Mais, de peur de faillir en un tel embaras,
Je ne jurerai point que ma Bourse est perduë,
Mais je jurerois bien que je ne l'aurai pas.

LE CRIEUR DE GAZETTES.

JE m'entens à crier Nouvelles, & Gazette;
A moi chacun accourt, de moi chacun achette,
Quand le bruit de ma voix s'épand de tous côtez.
Je tire un bon denier de quelques flatteries,
De quelques veritez,
De quelques menteries.

SUR

SUR LE CODE LOUIS.

JUsqu'ici parmi nous la Justice, sans doute,
N'a pris que trop souvent une mauvaise route :
Qu'après mille détours rien ne pouvoit finir ;
Mais on voit qu'aujourd'hui nôtre Monarque Auguste
Lui prescrit, par ce Code, une route plus juste,
Et lui marque un chemin, qu'il lui fera tenir.

A BIEN DES GENS.

OBjets de ma Satyre, apprenez aujourd'hui
Que j'ai forgé des noms pour épargner les vôtres ;
Et que tel a pensé rire aux dépens d'autrui,
Qui, sans le reconnoître, a défrayé les autres.

DU ROI.

DAns la splendeur qui l'environne
Voyez son Auguste Personne :
Que cette Majesté me plaît !
Il ne lui faut point de Couronne
Pour nous apprendre ce qu'il est.

Fin des Poësies du Chevalier d'Aceilly.

RELATION
DES
CAMPAGNES
DE ROCROI,
ET DE FRIBOURG,
EN L'ANNE'E 1643. & 1644.

Imprimée à Paris en 1673.

S



RELATION
DE CE QUI S'EST PASSÉ DANS LES CAMPAGNES DE ROCROI, ET DE FRIBOURG,
En l'Année 1643. & 1644.

J'AI dessein d'écrire ce qui s'est passé dans les Campagnes de *Rocroi*, & de *Fribourg*, entre l'Armée de *France* & celles d'*Espagne* & de *Baviere*. Peut-être que mon travail ne sera pas inutile, ni desagreable au Public. Du moins n'ai-je rien oublié pour dire toûjours la Verité. Je n'écris point par envie de m'ériger en Auteur, & je ne prétends ni flatter, ni offenser personne. Enfin, je ne me propose d'autre but dans

mon Ouvrage que ſa durée; trop heureux s'il plaît aux honnêtes gens dans un ſie[cle] auſſi délicat que celui-ci, & s'il peut a[p]prendre aux ſiecles ſuivans, les deux p[lus] fameux évenemens de la derniere Gue[rre] d'entre les Couronnes.

Vers la fin du regne de *Loüis XIII.* l'A[r]mée *Eſpagnole* étoit maîtreſſe de la camp[a]gne. D. *F. de Melos* Gouverneur d[es] Païs-bas, avoit repris *Aire* & *la Baſſée*, [&] gagné la bataille d'*Honnecourt.* Il form[oit] des deſſeins fort vaſtes, & ſon ambition [ne] ſe bornoit pas à reprendre ſeulement [les] Places que l'*Eſpagne* avoit perdues. Il p[re]voioit que la mort du Roi apporteroit [du] trouble dans la *France.* Les Medecins [a]voient jugé ſon mal incurable. Déja, ch[a]cun ſongeoit aux avantages qu'il pourr[oit] tirer de la Minorité prochaine. Les *F[ran]çois* mêmes qui ont accoûtumé de p[erdre] par leurs diſſenſions, tous les avan[tages] qu'ils ont remportez dans les guerres é[tran]geres, alloient fournir à *Melos* une o[cca]ſion favorable pour faire de plus gra[ndes] conquêtes.

Dans cette penſée, il change le proje[t du] ſiege d'*Arras* dont les préparatifs l'av[oient] occupé tout l'hiver, & il ſe reſout d'a[tta]quer *Rocroi*; voulant ſe ſervir de ce p[...]

ui donne une entrée dans la *Champagne* our en faire une Place d'armes propre à outes ses entreprises. La mort de *Louis XIII.* arriva peu de temps après, & divisa oute la Cour, ainsi que *Melos* l'avoit prévû. Les Cabales qui se formoient de tous ôtez pour la Regence, menaçoient la *rance* d'une revolution générale. Tous es Etats du Roiaume ne vouloient plus retomber sous un Ministere pareil à celui du Cardinal de *Richelieu.* Les grands Seigneurs ont peine à fléchir devant un Ministre qui occupe une place dont chacun d'eux se juge plus digne que lui. Les Magistrats ne veulent dépendre que du Roi dans la fonction de leurs Charges, & ne se peuvent résoudre à recevoir la loi d'un particulier. Les Peuples ne manquent jamais d'imputer aux conseils du Ministere toutes les impositions dont ils sont surchargez, & généralement tous les hommes sont portez à envier la fortune, & haïr la personne des Favoris.

Ainsi, le souvenir du passé étoit odieux, l'avenir donnoit de la crainte, le présent étoit plein de trouble, il falloit mettre quelque ordre à l'Etat dans un si grand changement. Tout le monde souhaittoit un Gouvernement plus doux & plus libre,

mais personne ne convenoit des moyens
l'établir.

Neanmoins, le Roi avant que de mou-
rir, avoit nommé ceux qui devoient com-
pôser le Conseil de la Regence. Il av
donné en même temps le commandem
de ses Armées au Duc d'*Enguien*: mais
de moderer les premiers feux d'une jeu
se que le desir de la Gloire auroit pû
porter, il lui avoit donné le Maréchal
l'*Hospital* pour Lieutenant Général & po
conseil. Malgré cette disposition, & to
tes les intrigues de la Cour, la Reine
declarée seule Regente avec un pouv
absolu.

Il sembla d'abord qu'elle voulut appe
l'Evêque de *Beauvais* au Ministere, elle
même quelque pensée de lui faire don
le Chapeau de Cardinal à la premiere P
motion; mais ce Prélat au lieu de se mé
ger dans ce commencement de faveur,
treprit de ruïner tous ceux que le Card
Richelieu avoit élevez, & s'attira par
moyen un grand nombre d'ennemis. Pe
dant qu'il s'attache à contre-temps à re
verser ce que ce Ministre avoit fait, le C
dinal *Mazarin* profite de tout, & fait
liaisons avec les personnes qui ont le p
de credit auprès de la Reine. Ceux q
l'

l'Evêque veut perdre, ont recours à la protection du Cardinal. La Reine craint qu'on ne lui fasse trop d'affaires, & se dégoûte des services de l'Evêque. Elle trouve enfin le Cardinal plus propre à remplir la place de premier Ministre. Ceux en qui elle se fie la portent à ce choix, & la font résoudre à renvoyer l'Evêque dans son Diocése, & à déclarer ouvertement son intention pour le Cardinal.

D'abord, elle y rencontre de grands obstacles, le nom seul de Cardinal épouvante les esprits, rappelle la memoire des maux passez, & en fait craindre de pires à l'avenir: La division se met parmi les créatures de la Reine, chacun prend parti, & les affaires se brouillent plus qu'auparavant. Néanmoins, l'adresse & la bonne fortune du Cardinal, les services qu'il avoit rendus à la *France*, la fermeté de la Reine, & le respect que tout le monde avoit pour elle, appaiserent les mécontens. L'entreprise formée contre ce Ministre par la D* & le D* ne servit qu'à mieux affermir son autorité: Ainsi, *Melos* fut trompé dans ses pronostics, comme le sont tous les Etrangers qui fondent de grandes esperances sur la division des *François*; parce qu'encore que leur legereté naturelle les porte quel-

quefois à la revolte, le fond de respect & d'affection qu'ils ont pour leur Roi, les ramene toûjours dans l'obéïssance; En effet, les Grands, le Parlement, & le Peuple, se rendirent au choix de la Reine, & tout flêchit en même-temps sous le Ministere du Cardinal *Mazarin*; bien qu'il fut Etranger, & que ses ennemis publiassent qu'il étoit Sujet originaire du Roi d'*Espagne*, d'une Nation peu amie des *François*; & enfin, quoi qu'on l'eut vû quelque temps auparavant dans une fortune très-éloignée d'une si grande élevation.

Le D* se conduisit imprudemment dans l'entreprise qu'il avoit formée contre le Cardinal, la D* se croyant plus habile & mieux auprès de la Reine que ce Ministre, méprisa ses soûmissions. Dans le temps que D* & elle déliberent sur les moyens de le perdre, le D* est arrêté, la D* est disgraciée, le reste de la Cabale se dissipe; & la *France* devient plus tranquile que jamais.

Pendant que la Cour étoit ocupée à toutes ces intrigues, le Duc d'*Enguien* se préparoit pour la campagne prochaine. *Amiens* étoit le rendez-vous de l'Armée, ce Prince y arriva vers la fin d'Avril 1643. & y trouva *Gassion* avec une partie des trou-

pes.

pes. *Espenan* en assembloit d'autres autour de *Laon*. Le Maréchal de *Grammont* s'étoit jetté dans *Arras* dès le commencement de l'hiver, & avoit un corps considerable dans cette place. Le Duc d'*Enguien* demeura trois semaines dans *Amiens* pour attendre les troupes qui s'y rendoient, & pour pénétrer les desseins des *Espagnols*. Il avoit même envoié *Gassion* à *Dourlens* pour les observer de plus près. Enfin, il aprit que *Melos* avoit mis toutes ses forces ensemble auprès de *Douai*, & qu'il marchoit vers *Landrecies* avec un grand équipage d'artillerie.

Le Duc d'*Enguien* assembla aussi-tôt ce qu'il avoit de troupes auprès d'*Amiens*, & envoia ordre à celles qui étoient éloignées, de le venir joindre dans sa marche. Il vint loger le second jour auprès de *Peronne*; *la Ferté-Seneterre* Maréchal de Camp lui mena quelque Infanterie, & celle qui avoit hiverné dans *Arras* le vint trouver au même lieu.

Ce Prince commenca dès-lors à témoigner une impatience extrême de donner bataille, aimant mieux la hazarder, que de se charger (disoit-il) de la honte de voir prendre une Place dans les premiers jours de son Commandement; mais parce

que le Maréchal de l'*Hospital* avoit beaucoup de repugnance à ce dessein, le Duc d'*Enguien* crût qu'il devoit faire par adresse ce qu'il ne vouloit pas encore emporter d'autorité absoluë.

C'est pourquoi il ne s'en ouvrit qu'à *Gassion* seul. Comme c'étoit un homme qui trouvoit aisées les actions même les plus perilleuses, il eût bien-tôt conduit l'afaire aux termes que le Prince desiroit. Car sous prétexte de jetter du monde dans les Places, il fit qu'insensiblement le Maréchal de *l'Hospital* se trouva si près des *Espagnols*, qu'il ne fût plus en son pouvoir d'empêcher qu'on n'en vint à une Bataille.

L'Armée continua de marcher vers *Guise*; c'étoit la Place la plus exposée de toute la Frontiere, & celle dont les *Espagnols* pouvoient le plus aisément entreprendre le siege. Mais l'Avantgarde *Françoise* fut à peine logée dans *Fonsomme*, que le Duc d'*Enguien* aprit que les *Espagnols* avoient passé devant *Landrecies* & *la Capelle* sans s'y arrêter, & qu'ils marchoient à grandes journées vers la *Meuse*.

Ce Prince crût alors qu'ils avoient quelque dessein sur les Places de *Champagne*, & craignit avec raison de ne pouvoir joindre *Melos* qu'après que les retranchemens de ses

ses quartiers seroient achevez, & peut-être même après la prise d'une de ces Places, qu'il savoit être mal garnies d'hommes & de munitions. Cette prévoiance l'obligea de faire avancer *Gassion* avec un corps de deux mille chevaux, afin d'observer les desseins des *Espagnols*, & de jetter ses Dragons & ses Fuziliers dans les Lieux qui en auroient le plus de besoin.

Cependant, le Duc d'*Enguien* ne laissa pas de continuer sa marche avec une extrême diligence. Les troupes que commandoit *Espenan* le rencontrerent à *Joigni*; il reçût en ce lieu un avis certain que *Melos* s'étoit arrêté à *Rocroi*, & que la même nuit il avoit commencé l'ouverture de la tranchée.

Le Prince ne songeoit plus qu'à secourir promptement cette Place, lors qu'on lui manda que le Roi *Loüis XIII.* étoit mort. Peut-être qu'en cette occasion, un autre que le Duc d'*Enguien* n'auroit pas eu la pensée de secourir *Rocroi*. Son rang, ses affaires, les interêts de sa maison, & le conseil de ses amis le rappelloient à la Cour. Néanmoins il préfera en cette occasion, le bien général à ses avantages particuliers, & l'ardeur qu'il avoit pour la Gloire ne lui permit pas de balancer un moment. Il tint secrete la nouvelle de la mort du

du Roi, & marcha le lendemain vèrs *Rocroi*; persuadant au Maréchal de *l'Hospital* qu'il ne s'avançoit près de cette Place, que pour y pouvoir jetter un secours d'hommes & de munitions par les bois qui l'environnent.

Gassion le rejoignit dans sa marche à *Romigni*, & l'instruisit pleinement de ce que faisoient les *Espagnols*, lui dépeignit leurs postes; & lui montra le chemin qu'il faloit prendre pour aller à eux: *Gassion* avoit marché si diligemment, qu'étant arrivé à l'entrée des bois de *Rocroi* fort peu de temps après que les *Espagnols* s'étoient postez devant la Place, il y avoit jetté cent cinquante hommes, & remarqué par la situation des lieux que tout le succès de l'entreprise consistoit à passer le défilé, & à mettre en présence des ennemis l'Armée en bataille entre les bois & la ville.

Rocroi est situé dans le milieu d'une plaine environnée de bois si épais & si pleins de marécages, que de quelque côté qu'on y arrive, il est impossible d'éviter des défilez très-longs & très-incommodes: Il est vrai que du côté de la *Champagne* il n'y a qu'un quart de lieuë de bois; & que dans le défilé même après avoir passé le commencement qui est fort serré, le chemin s'é-

s'élargit & on découvre insensiblement la plaine. Mais parce que le Païs est rempli d'une bruyere fort marécageuse, on n'y peut aller que par petites troupes, hormis assez près de *Rocroi*, où le terrain s'élevant peu-à-peu devient plus sec que dans les bois, fournit un champ spacieux & capable de contenir de grandes Armées.

Melos étoit arrivé le dixiéme de Mai dans cette plaine, avoit separé son Armée en six quartiers, fait ses retranchemens & jetté ses principales forces du côté qui regarde les défilez ; se contentant d'assurer le reste par la disposition générale de ses troupes, afin d'épargner le temps qu'on emploie d'ordinaire à faire une circonvallation. Outre ces précautions qu'il avoit observées dans ses postes, il avoit mis un grand corps-de-garde sur le chemin de *Champagne* ; ses sentinelles & ses bateurs d'estrade étoient si bien disposez, que rien ne pouvoit entrer dans la plaine sans qu'il en eût avis. Son Armée étoit composée de huit mille chevaux conduits par le Duc d'*Albuquerque*, & de dix-huit mille hommes de pied commandez par le Comte de *Fontaines*, entre lesquels étoit l'élite de l'Infanterie *Espagnole*.

Le Duc d'*Enguien* étant informé de ces cho-

choses, fit assembler les Officiers de sa Armée à *Rumigni*, & après leur avoir exposé ce que *Gassion* venoit de lui dire, il déclara que sa resolution étoit de tout entreprendre pour secourir *Rocroi*; c'est pourquoi il vouloit s'avancer au plûtôt dans le défilé. Que si les *Espagnols* s'engageoient à le défendre, ils seroient obligez en dégarnissant leurs quartiers, de laisser un chemin ouvert au secours qu'on voudroit jetter dans la Place; ou bien s'ils laissoient passer le défilé sans combattre, on en tireroit d'autres avantages, & que l'Armée s'étant une fois élargie dans la plaine, on pourroit engager les *Espagnols* à une bataille; ou du moins prendre des postes & s'y fortifier, en attendant qu'on eût pourvû aux besoins des assiegez.

Enfin, le Prince leur dit que le Roi étoit mort, & que dans une si fâcheuse conjoncture, il falloit tout hazarder plûtôt que de laisser perdre la réputation des Armes de *France*. Qu'à son égard, il n'y avoit point de resolution qu'il ne prît pour empêcher la prise de *Rocroi*. Tout le monde conclut à la bataille, & le Maréchal de *l'Hospital* même fit semblant d'y consentir.

Mais il s'imagina peut-être que les *Espagnols*

pagnols disputeroient le défilé, & qu'ainsi l'entreprise se termineroit par une grande escarmouche dans le bois, durant laquelle on jetteroit du secours dans la Place, & que l'Armée n'étant point engagée au delà du défilé, on pourroit se retirer facilement, sans s'exposer à un combat général.

La resolution fut donc prise de marcher le lendemain droit à *Rocroi*. Le Duc d'*Enguien* s'avança le même jour jusqu'à *Bossu*, & disposa l'ordre de sa bataille, afin que chacun se préparât à cette action dont le succès étoit si important à sa gloire & au salut de la *France*.

Son Armée étoit composée de quinze mille hommes de pied, & de sept mille chevaux, & elle devoit combattre sur deux lignes apuiées d'un Corps de reserve, le commandement de ce Corps fut donné à *Sirot*. Le Maréchal de *l'Hospital* avoit soin de l'aîle gauche, & *la Ferté-Senneterre* y servoit de Maréchal de Camp sous lui. *Espenan* commandoit toute l'Infanterie, *Gassion* étoit sous le Duc d'*Enguien* à l'aîle droite; & parce qu'il falloit combattre dans des lieux difficiles, on mit entre chaque intervale des Escadrons, un peloton de cinquante Mousquetaires. Les Carabins, les Gardes du Maréchal de *l'Hospital* &

ceux

ceux du Prince, tout ce qui restoit de Dragons & de Fuziliers, furent mis à droit & à gauche sur les aîles. Ces ordres étant donnez, le Duc d'*Enguien* envoia le bagage à *Aubenton* avec tout ce qui étoit inutile pour un jour de combat, & marcha en bataille jusqu'à l'entrée du bois.

Melos pressoit si vigoureusement *Rocroi*, que sans le secours que *Gassion* y avoit jetté on n'auroit pas eû le temps de faire lever le siege. La garnison en étoit si foible & si mal pourvûë, que les *Espagnols* n'entreprenoient rien qui ne leur réüssit. Ils étoient informez du mauvais état de la Place, & le Duc d'*Enguien* en étoit si éloigné, qu'ils ne croioient pas qu'elle pût attendre l'arrivée d'aucun secours.

Mais l'Armée de *France* s'étoit augmentée peu-à-peu par des Corps qui la venoient joindre dans sa marche, & par ce moien elle avoit ôté aux *Espagnols* la connoissance de ses forces; les nouvelles leur en venoient difficilement à cause que tout le Païs étoit *François*. Ainsi, *Melos* ne sût le veritable état de l'Armée du Duc d'*Enguien*, que le jour même qu'elle entra dans le defilé. Les derniers avis qu'il en avoit eûs ne la faisoient que de douze mille hommes; & il apprit mais trop tard, qu'elle étoit de près
de

de vingt-trois mille combatans, & même qu'elle commençoit à marcher dans le bois.

Melos fut contraint de déliberer promptement s'il défendroit le défilé, ou s'il attendroit dans la plaine qu'on le vint attaquer. Rien ne lui étoit plus facile que de disputer le passage en jettant son Infanterie dans le bois, & en l'apuyant d'un grand Corps de Cavalerie. Il pouvoit même en ménageant bien l'avantage des bois & des marécages, occuper l'Armée de *France* avec une partie de ses troupes, & achever avec l'autre partie de réduire la Place qui ne pouvoit plus tenir que deux jours. Ce parti paroissoit le plus sûr, & il n'y avoit personne qui ne crût que *Melos* le prendroit. Mais son ambition ne se bornoit pas à la prise de *Rocroi*, il s'imaginoit que le gain d'une bataille lui ouvriroit le chemin jusques dans le cœur de la *France*, & *Hennecourt* lui faisoit esperer un pareil bonheur devant *Rocroi*. D'ailleurs en hazardant un combat, il croyoit ne hazarder tout au plus que la moindre partie de son Armée, & quelques Places de la Frontiere. Au lieu que par la défaite du Duc d'*Enguien*, il se proposoit des avantages infinis dans le commencement d'une Regence encore mal affermie.

Sur ce raisonnement, *Melos* qui selon le genie *Espagnol*, laissoit quelquefois échaper le présent, pour trop penser à l'avenir, se resolut à un combat général: Et afin d'y engager plus aisément le Duc d'*Enguien*, il l'attendit dans la plaine, & ne fit pas le moindre effort pour disputer le passage du défilé. Ce n'est pas que *Melos* n'eût peut-être été obligé de faire par force ce qu'il fit de son mouvement; car dans le temps qu'il déliberoit là-dessus, il n'étoit presque plus temps de déliberer. Les premieres troupes du Duc d'*Enguien* paroissoient déja, & l'Armée *Françoise* auroit achevé de passer avant qu'il eût pû assembler ses quartiers. Néanmoins s'il eût voulu faire de bonne heure tout ce qui dépendoit de lui pour s'opposer à ce passage, le Duc d'*Enguien* auroit eû peine à le forcer; parce qu'il n'y a rien de si difficile dans la guerre, que de sortir d'un long défilé de bois & de marécages, à la vûe d'un puissante Armée postée dans une plaine? Quoi qu'il en soit, on voit bien que *Melos* s'étoit preparé à un combat general, puis qu'il avoit pris soin de ramasser toutes ses forces, & mandé à *Beck* qui étoit vers *Palaizeux*, de le venir joindre en toute diligence.

Le Duc d'*Enguien* marchoit en bataille sur deux colonnes depuis *Bossu* jusqu'à l'entrée du défilé. *Gassion* alloit devant avec quelque Cavalerie pour reconnoître les ennemis ; & n'ayant trouvé le passage défendu que d'une garde de cinquante chevaux, il les poussa, & vint rapporter au Duc d'*Enguien* la facilité qu'il y avoit à s'emparer du défilé.

Ce fut en ce lieu que le Prince crût devoir parler plus ouvertement au Maréchal de *l'Hospital*, parce que le Maréchal voyoit bien qu'en poussant plus avant dans la plaine il seroit impossible d'éviter de donner bataille. *Gassion* faisoit tout son possible pour l'engager, & le Maréchal s'opposoit toûjours à ses avis ; mais le Duc d'*Enguien* finit leur dispute & dit d'un ton de maître, qu'il se chargeoit de l'évenement.

Le Maréchal ne contesta plus, & se mit à la tête des troupes qu'il devoit commander. Le Duc d'*Enguien* fit défiler l'aîle droite, logeant de l'Infanterie aux endroits les plus difficiles, pour assurer le passage du reste de l'Armée. En même temps il s'avança avec une partie de la Cavalerie jusques sur une petite éminence à demi-portée du canon des *Espagnols*. Si

Melos eût chargé d'abord le Duc d'*Enguien*, il l'eut défait infailliblement ; mais ce Prince couvrit ſi bien le haut de cette éminence avec ce qu'il avoit d'Eſcadrons, que les *Eſpagnols* ne purent voir ce qui ſe faiſoit derriere lui.

Melos ne pût s'imaginer qu'un ſi grand Corps de Cavalerie ſe fut avancé ſans être ſoûtenu par l'Infanterie. C'eſt pourquoi il ſe contenta d'eſſaier par des eſcarmouches, s'il pourroit voir le derriere de ces Eſcadrons ; mais n'ayant pû ſe faire jour au travers, il ne ſongea plus qu'à ranger ſes troupes en bataille.

Ainſi, les deux Généraux concouroient à un même deſſein, le Prince s'appliquoit uniquement à achever de paſſer le défilé, & *Melos* ne travailloit qu'à raſſembler ſes quartiers. Le lieu où le Duc d'*Enguien* avoit pris ſon champ de bataille, étoit aſſez ſpacieux pour y ranger toute ſon Armée dans l'ordre qu'il avoit projetté. Le terrain y étoit plus élevé qu'aux environs, & s'étendoit inſenſiblement dans toute la plaine. Il y avoit un grand marais ſur la gauche, & les bois n'étant pas épais en cet endroit, n'empêchoient point les Eſcadrons de ſe former. Vis-à-vis de cette éminence qu'occupoit

le

le Duc d'*Enguien*, il y avoit une autre hauteur presque semblable, où les *Espagnols* se posterent & firent le même front que les *François*, & entre les deux batailles on voyoit un enfoncement en forme de valon.

Il est aisé de juger par cette situation, qu'aucun des deux partis ne pouvoit aller attaquer l'autre qu'en montant. Néanmoins les *Espagnols* avoient cet avantage, que sur le panchant de leur hauteur, & au devant de leur aîle gauche, il y avoit un bois taillis qui descendoit assez avant dans le valon ; & il leur étoit aisé d'y loger des Mousquetaires pour incommoder le Duc d'*Enguien* quand il marcheroit à eux.

Les deux Généraux travailloient avec une diligence incroiable à mettre leurs Troupes en ordre à mesure qu'elles arrivoient ; & au lieu d'escarmoucher comme l'on fait d'ordinaire à l'approche de deux Armées, ils se donnerent tout le temps necessaire pour se mettre en bataille.

Cependant, le canon des *Espagnols* incommodoit beaucoup plus les *François* que celui des *François* n'incommodoit les *Espagnols*, parce qu'ils en avoient un plus grand nombre, & qu'il étoit mieux posté & mieux servi. A mesure que le Duc

d'*Enguien* étendoit les aîles de son Armée, les Ennemis faisoient de si furieuses décharges d'artillerie, que sans une constance extraordinaire, les Troupes *Françoises* n'auroient pas pû conserver le terrain qu'elles avoient occupé. Il y eût ce jour-là plus de trois cens hommes de tuez ou de blessez de coups de canon, entre lesquels le Marquis de *Persan* Mestre-de-Camp d'un Regiment d'Infanterie eût un coup dans la cuisse.

A six heures du soir l'Armée de *France* avoit passé le défilé. Déja le Corps de reserve sortoit du bois, & venoit prendre sa Place dans la plaine. Le Duc d'*Enguien* ne voulant pas donner aux *Espagnols* le temps d'assurer davantage leurs postes, se préparoit à commencer le combat. L'ordre de marcher étoit donné par toute son Armée ; quand un accident imprévû pensa la jetter dans un désordre extrême, & donner la victoire à *Melos*.

La Ferté-Sennetèrre commandoit seul l'aîle gauche en l'absence du Maréchal de l'*Hospital* qui étoit auprès du Duc d'*Enguien*. Ce côté de l'Armée étoit bordé d'un marais, & les *Espagnols* ne pouvoient l'attaquer ; ainsi, *la Ferté* n'avoit rien à faire qu'à se tenir ferme dans son poste

en

en attendant le combat. Le Duc d'*Enguien* n'avoit point quité l'aîle droite, & pendant que les Troupes se mettoient en bataille, il s'étoit attaché principalement à reconnoître la contenance des *Espagnols* & les endroits les plus propres pour aller à eux. Alors *la Ferté*, peut-être par quelque ordre secret du Maréchal, peut-être aussi pour se signaler à l'envi de *Gassion* par quelque exploit extraordinaire, voulut essayer de jetter un grand secours dans la Place, & fit passer le marais à toute sa Cavalerie & à cinq Bataillons de Gens de pied; par ce détachement l'aîle gauche demeura dénuée de Cavalerie, & affoiblie d'un grand Corps d'Infanterie.

Aussi-tôt qu'on en eût donné avis au Duc d'*Enguien*, il fit faire alte, & courut promptement où un si grand desordre l'appelloit. L'Armée *Espagnole* marcha en même-temps, ses trompetes sonnant la charge comme si *Melos* eût voulu se prévaloir de ce mouvement. Mais le Prince ayant rempli le vuide de la premiere ligne avec quelques Troupes de la seconde; les *Espagnols* s'arrêterent, & firent voir qu'ils n'avoient eû d'autre dessein, que de gagner du terrain pour ranger leur seconde ligne. Il y a des momens precieux dans la Guer-

re qui passent comme des éclairs, si le Général n'a pas l'œil assez fin pour les remarquer, & assez de présence d'esprit pour saisir l'occasion, la fortune ne les renvoye plus, & se tourne bien souvent contre ceux qui les ont manquez. Le Duc d'*Enguien* envoya dire à *la Ferté* de revenir sur ses pas; les Troupes qu'il avoit détachées repasserent le marais en diligence, & avant la nuit l'Armée se trouva remise dans son premier poste; ainsi cet accident ne fit que retarder la bataille, & ne causa d'autre inconvenient, que de donner aux *Espagnols* le temps de se mettre plus au large & en meilleur ordre qu'ils n'auroient fait.

La nuit étoit fort obscure, mais la forêt étant voisine, les soldats allumerent un si grand nombre de feux, que toute la plaine en étoit éclairée. Les Armées étoient enfermées dans cette enceinte de bois, comme si elles avoient eû à combattre en champ-clos. Leurs Corps-de-garde étoient si proches les uns des autres, qu'on ne pouvoit distinguer les feux des *François* de ceux des *Espagnols*. Les deux Camps sembloient n'en former qu'un seul. On n'entendoit aucune allarme, & à la veille d'une très-sanglante ba-

taille,

taille, il sembloit qu'il y eut entre-eux une espece de paix.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'*Enguien* fit donner le signal pour marcher. Il chargea d'abord à la tête de sa Cavalerie mille Mousquetaires que le Comte de *Fontaines* avoit logez dans le bois; & bien qu'ils combattissent dans un lieu retranché naturellement & avantageux pour de l'Infanterie, l'attaque fut si vigoureuse qu'ils y demeurerent tous sur la place. Mais de peur que les Escadrons ne se rompissent en traversant le reste du bois où cette Infanterie venoit d'être défaite, le Duc d'*Enguien* avec la seconde ligne de Cavalerie tourna sur la gauche, & commanda à *Gassion* de mener la premiere ligne autour du bois sur la droite. *Gassion* étendit ses Escadrons en marchant à couvert du bois, & prit la Cavalerie *Espagnole* en flanc, pendant que le Duc d'*Enguien* l'attaquoit en tête.

Le Duc d'*Albuquerque* qui commandoit l'aîle gauche des *Espagnols*, ne savoit encore rien de cette premiere action & n'avoit pas prevû qu'il pouvoit être attaqué des deux côtez en même temps. Il se reposoit sur les Mousquetaires logez dans le bois qui couvroit sa premiere ligne; de sorte qu'il se trouva ébranlé de cette attaque, & vou-

lut oppoſer quelques Eſcadrons à *Gaſſion* qui venoit l'enveloper. Mais rien n'eſt ſi perilleux que de faire de grands mouvemens devant un ennemi puiſſant ſur le point d'en venir aux mains. Ces Eſcadrons déja ébranlez furent rompus à la premiere charge, & toutes les Troupes d'*Albuquerque* ſe renverſerent les unes ſur les autres. Le Duc d'*Enguien* leur voyant prendre la fuite commanda à *Gaſſion* de les pourſuivre, & tourna tout court contre l'Infanterie.

Le Maréchal de l'*Hoſpital* ne combattoit pas avec le même ſuccès, car ayant mené ſa Cavalerie au galop contre les ennemis, elle ſe mit hors d'haleine avant que de les joindre. Les *Eſpagnols* l'attendirent de pied ferme, & la rompirent au premier choc. Le Maréchal après avoir combattu avec une valeur extrême, eût le bras caſſé d'un coup de piſtolet & vit en un inſtant toute ſon aîle s'enfuïr à vauderoute. Les *Eſpagnols* la pouſſerent vigoureuſement, taillerent en pieces quelques Bataillons d'Infanterie, gagnerent le canon, & ne s'arrêterent qu'à la vûe du Corps-de-reſerve qui s'oppoſa à leur victoire.

Tandis que les deux aîles combattoient avec un ſort ſi inégal, l'Infanterie *Françoiſe* mar-

marchoit contre l'*Espagnole*. Déja quelques Bataillons s'étoient choquez ; mais *Espenan* qui la commandoit, ayant appris le malheur qui venoit d'arriver à l'aîle gauche, & voyant que toute l'Infanterie *Espagnole* l'attendoit en bon ordre avec une fierté extraordinaire, se contenta d'entretenir le combat par de legeres escarmouches, afin de voir pour laquelle des deux Cavaleries la victoire se déclareroit.

Cependant, le Duc d'*Enguien* avoit passé sur le ventre à toute l'Infanterie *Valone* & *Allemande*, & l'Infanterie *Italienne* avoit pris la fuite, quand il s'apperçût de la déroute du Maréchal de l'*Hospital*. Alors, ce Prince vit bien que le gain de la bataille dépendoit entierement des troupes qu'il avoit auprès de lui ; à l'instant, il cesse de poursuivre cette Infanterie & marche par derriere les Bataillons *Espagnols* contre leur Cavalerie qui donnoit la chasse à l'aîle gauche de l'Armée *Françoise*, & trouvant leurs Escadrons débandez, il acheve facilement de les rompre.

La Ferté-Senneterre qui avoit été pris dans la déroute de l'aîle gauche, où il avoit combattu avec beaucoup de valeur, fut trouvé blessé de plusieurs coups, & dégagé par une charge que fit le Duc d'*Enguien*. Ainsi

l'aîle

l'aîle droite des *Espagnols* qui s'étoit débandée en pourſuivant la *Françoiſe*, ne joüit pas long-temps de ſa victoire. Ceux qui pourſuivoient ſe mirent à fuïr eux-mêmes, & *Gaſſion* les rencontrant dans leur fuite, les tailla généralement en pièces.

De toute l'Armée de *Melos*, il ne reſtoit plus que l'Infanterie *Eſpagnole*. Elle étoit reſſerrée en un ſeul Corps auprès du canon. Le bon ordre où elle étoit, & ſa contenance fiere, montroient aſſez qu'elle ſe vouloit défendre juſqu'à l'extrémité. Le Comte de *Fontaines* la commandoit; c'étoit un des premiers Capitaines de ſon temps, & quoi qu'il fut obligé de ſe faire porter en chaiſe à cauſe de ſes incommoditez, il ne laiſſoit pas de donner ſes ordres par tout.

Le Duc d'*Enguien* ayant appris que *Beck* marchoit avec ſix mille hommes à l'entrée du bois, ne balança pas à attaquer cette Infanterie, quoi qu'il n'eut qu'un petit nombre de Cavalerie auprès de lui. Le Comte de *Fontaines* l'attendit avec une grande fermeté, & ne laiſſa point tirer que les *François* ne fuſſent à cinquante pas. Son Bataillon s'ouvrit en un inſtant, & il ſortit d'entre les rangs une décharge de dix-huit canons chargez de cartouches, qui fut ſuivie d'une grêle de mouſquetades. Le feu

fut

fut si grand, que les *François* ne le purent soûtenir, & si les *Espagnols* avoient eu de la Cavalerie pour les pousser, jamais l'Infanterie *Françoise* n'auroit pû se remettre en ordre.

Le Duc d'*Enguien* la rallia promptement, & recommença une seconde attaque. Elle eut le même succès que la premiere; enfin il les chargea par trois fois sans les pouvoir rompre. Le Corps de reserve arriva, & plusieurs des Escadrons qui avoient poussé la Cavalerie *Espagnole*, se rejoignirent au gros que le Prince faisoit combattre. Alors l'Infanterie *Espagnole* fut enveloppée de tous côtez, & contrainte de ceder au plus grand nombre. Les Officiers ne penserent plus qu'à leur sûreté, & les plus avancez firent signe du chapeau pour montrer qu'ils demandoient quartier.

Le Duc d'*Enguien* s'étant avancé pour recevoir leur parole, & pour leur donner la sienne, les Fantassins *Espagnols* crûrent que le Prince vouloit recommencer une autre attaque. Dans cette erreur ils firent une décharge sur lui, & ce peril fut le plus grand qu'il eût essuyé de la journée. Ses troupes irritées de ce qui venoit d'arriver à leur Général, l'attribuant à la mauvaise foi des *Espagnols*, les chargerent de tous cô-

tez

tez sans attendre l'ordre, & vangerent par un carnage épouventable, le danger qu'il avoit couru.

Les *François* entrent l'épée à la main jusques dans le milieu du Bataillon *Espagnol*, & quelque effort que fasse le Duc d'*Enguien* pour arrêter leur fureur, les Soldats ne donnent aucun quartier, mais particulierement les *Suisses* qui s'acharnent d'ordinaire au meurtre plus que les *François*. Le Prince va par tout criant que l'on donne quartier. Les Officiers *Espagnols*, & même les simples soldats se refugient autour de lui. D. *George de Castelui* Mestre de Camp est pris de sa main. Enfin, tout ce qui peut échaper de la fureur du soldat, accourt en foule pour lui demander la vie & le regarde avec admiration.

Aussi-tôt que le Prince eût donné les ordres pour la garde des prisonniers, il travailla au ralliement des troupes, & se mit en état de combattre le Général *Beck* s'il poussoit *Gassion*, & s'il osoit s'engager dans la plaine. Mais *Gassion* revint de la poursuite des fuïards, & dit au Duc d'*Enguien* que *Beck* n'étoit point sorti du bois, se contentant de recueillir dans le défilé quelques débris de la défaite. Que même il l'avoit fait avec un si grand desordre, & si peu de con-

connoissance de l'avantage qu'il pouvoit prendre des défilez de la forêt, qu'on voyoit bien que la terreur des soldats de *Melos* s'étoit communiquée aux siens. En effet, après avoir sauvé quelques restes de l'Armée *Espagnole*, il se retira avec une précipitation incroyable, & abandonna même deux pieces de canon.

Le Duc d'*Enguien* voyant sa victoire entierement assûrée, se met à genoux au milieu du Champ de bataille & commande à tous les siens de faire la même chose, pour remercier Dieu d'un succès si avantageux. Certes, la *France* lui devoit en cette rencontre de grandes actions de graces ; car on peut dire que depuis plusieurs siecles les *François* n'avoient point gagné de bataille ni plus glorieuse ni plus importante.

Il s'y fit de belles actions de part & d'autre. La valeur de l'Infanterie *Espagnole* ne se peut assez loüer ; car il est presque inoüy qu'après la déroute d'une Armée un Corps de gens de pied dénué de Cavalerie, ait eu la fermeté d'attendre en rase campagne non pas une attaque seule, mais trois de suite sans s'ébranler ; & il est vrai de dire, que sans le gros-de-reserve qui vint joindre le Duc d'*Enguien*, ce Prince tout victorieux qu'il étoit du reste de l'Armée *Espagnole*,

gnole, n'eût jamais pû rompre cette brave Infanterie.

On y remarqua une action extraordinaire du Regiment de *Velandia*. Dans la premiere attaque que fit le Duc d'*Enguien*, les Mousquetaires de ce Regiment ayant été taillez en pieces, & son Corps de piquiers étant enveloppé de tous côtez par la Cavalerie *Françoise*, il soûtint toutes les charges qu'on lui fit, & se retira en Corps au petit pas jusqu'au gros de l'Infanterie *Espagnole*.

Lors que l'aîle gauche des *François* fut rompuë, on vint dire à *Sirot* qu'il fauvât le Corps de reserve, qu'il n'y avoit plus de remede, & que la bataille étoit perduë; il répondit sans s'ébranler, *elle n'est pas perduë puisque* Sirot *& ses compagnons n'ont pas encore combattu*; en effet, sa fermeté servit beaucoup à la victoire. Mais au rapport même des *Espagnols*, rien n'y parut de si admirable, que cette présence d'esprit & ce sang froid que le Duc d'*Enguien* conserva dans la plus grande chaleur du combat, particulierement lors que l'aîle gauche des ennemis fut rompue; car au lieu de s'emporter à la poursuivre, il tourna sur leur Infanterie. Par cette retenuë, il empêcha ses troupes de se débander, & se trouva en état d'attaquer avec avantage la Cavalerie des

des *Espagnols* qui se croyoit victorieuse. *Gassion* y acquit beaucoup d'honneur, & le Duc d'*Enguien* lui donna de grandes marques de son estime; car dans le Champ de bataille même, il lui promit de demander pour lui le bâton de Maréchal de *France*, que le Roi lui accorda peu de temps après.

De dix-huit mille hommes de pied qui composoient l'Armée de *Melos*, il y en eût plus de huit mille de tuez sur la place & près de sept mille prisonniers. Le Comte de *Fontaines* Mestre de Camp général, fut trouvé mort auprès de sa chaise à la tête de ses troupes. Les *Espagnols* regretterent long-temps sa perte, les *François* louërent son courage, & le Prince même dit que s'il n'avoit pû vaincre, il auroit voulu mourir comme lui. *Valandia*, & *Vilalua* Mestres de Camp *Espagnols* eûrent un pareil sort. Tous les Officiers furent pris, ou tuez. Les *Espagnols* perdirent dix-huit pieces de campagne, & six pieces de batteries. Les *François* remporterent deux cens Drapeaux, & soixante Etendarts. Le pillage fut grand, & outre le butin du bagage, on trouva l'argent d'une montre entiere que l'Armée *Espagnole* devoit toucher après la prise de *Rocroi*. Du côté des *François* il y eût environ deux mille hommes de tuez, mais peu

V d'Of-

d'Officiers & de gens de qualité.

Le Duc d'*Enguien* logea ensuite son Armée dans le Camp des ennemis ; & après avoir donné ordre pour les blessez, il entra victorieux dans *Rocroi*. Il y apprit le lendemain que *Melos* s'étoit retiré du combat après la déroute de l'aîle droite de son Armée, & qu'il n'avoit pensé à rassembler les fuiards que sous le canon de *Philippeville*.

Sa Cavalerie le vint réjoindre en ce lieu; elle n'avoit pas reçû beaucoup de dommage, mais l'Infanterie fut entierement rüinée, & les Campagnes suivantes ont fait voir la grandeur de cette perte que l'*Espagne* n'a jamais pû reparer. Tant il est vrai, qu'une bonne Infanterie ne peut être conservée trop soigneusement, soit dans la guerre, soit dans la paix ; parce qu'il n'est pas au pouvoir des plus grands Rois, de rétablir qu'avec beaucoup de temps, un vieux Corps d'Officiers & de soldats accoûtumez à combattre ensemble, & à souffrir les fatigues de la guerre.

Le Duc d'*Enguien* après avoir demeuré deux jours à *Rocroi*, mena l'Armée à *Guise* par le même chemin qu'elle étoit venuë. Elle s'y reposa quelques jours, pendant lesquels le Prince prépara toutes choses pour entrer dans le païs ennemi. Comme les

maga-

magazins n'avoient été faits que pour la défensive, il fallut faire porter des vivres & les munitions dans les Places les plus avancées de la Frontiere.

La *Flandre* étoit ouverte de tous côtez. En quelque lieu que le Duc d'*Enguien* eut dessein de porter ses armes, rien ne s'opposoit à son passage. Il pouvoit attaquer ou les Villes de la Mer, ou les Places de l'*Escaut*, ou celles de la *Mozelle*.

Toutes ces entreprises pouvoient apporter beaucoup d'utilité. La conquête des Places de la Mer paroissoit la plus avantageuse, parce qu'on prêtoit la main aux *Hollandois*, & qu'on ôtoit en même-temps aux *Païs-bas* les plus prompts secours qu'ils reçoivent d'*Espagne*. Mais le Duc d'*Enguien* savoit que les *Hollandois* ne craignent rien tant que d'avoir les *François* pour voisins, & qu'ils feroient la paix & s'allieroient même avec les *Espagnols* quoique leurs ennemis naturels, plûtôt que de souffrir que la *France* étendit ses conquêtes sur les Places qui servent de barriere entre ses Frontieres & celles des *Provinces-Unies*. D'ailleurs, il étoit impossible de prendre ni *Graveline* ni *Dunkerque* sans une Armée navale. Les flottes du Roi n'étoient pas en état de tenir la mer ; il falloit beaucoup de

temps, d'argent, & de negociations, pour vaincre la défiance des Etats Généraux, & pour les obliger d'y envoyer des Navires; ainsi le Duc d'*Enguien* ne pensa plus à ce dessein.

Il en restoit deux autres; celui de l'*Escaut* & celui de la *Mozelle*. Le premier étoit très-difficile, tant parce que le débris de l'Armée des ennemis s'y étoit retiré, qu'à cause que l'on n'avoit aucuns magazins de ce côté-là. Le dernier dessein étoit très-important pour la conquête de la *Flandre*, parce que *Thionville* & les autres Places de la *Mozelle* donnent l'entrée aux Armées d'*Allemagne* dans les *Païs-bas*. Le Duc d'*Enguien* n'étant pas en état de prendre des Places du côté de la mer, ne pouvoit mienx faire que d'attaquer *Thionville*, afin de couper ce lieu de communication entre l'*Allemagne* & la *Flandre*, & de disposer par cette conquête les affaires de la prochaine Campagne à de plus grandes entreprises.

Il étoit facile de faire subsister l'Armée du côté de la *Champagne*. Tous les préparatifs necessaires pour un grand siege, avoient été faits dès l'hiver. Le feu Roi y avoit fait mener des munitions & des vivres, à dessein de faire la guerre dans la

Fran-

Franche-Comté. Le Maréchal de *la Meilleraye* devoit executer cette entreprise. Mais la mort du Roi ayant renversé tous ces projets, & l'Armée d'*Italie* étant trop foible pour tenir la Campagne, les troupes du Maréchal de *la Meilleraye* furent separées en deux Corps. Une partie passa les *Alpes* sous le Vicomte de *Turenne*, l'autre commandée par le Marquis de *Gesvres* servit sous le Duc d'*Enguien*. Néanmoins il falloit du temps pour faire venir de *Bourgogne* & de *Champagne*, toutes les munitions & l'attirail de l'Artillerie. C'est pourquoi le Duc d'*Enguien* ne voulut pas encore marcher vers *Thionville*, de crainte que le Général *Beck* n'y jettât des troupes. Ce Prince fit une marche dans le milieu de la *Flandre*, pour donner l'allarme aux principales Villes, & pour obliger les ennemis d'en fortifier les garnisons; son dessein étoit de revenir sur ses pas à grandes journées, & de tomber sur *Thionville*.

Pour cet effet, il dépêcha *Saint-Martin* Lieutenant de l'Artillerie avec ordre de conduire les munitions sur la Frontiere de *Champagne*, & il écrivit à l'Intendant de cette Province qu'il y fit un grand amas de bleds pour la subsistance de l'Armée. Après avoir donné ces ordres, il prit sa mar-

che vers le *Hainant* par *Landrecies*. *Emeri* & *Barlemont* se rendirent après quelques volées de canon, & *Maubeuge* ouvrit ses portes sans resistance. Il poussa jusqu'à *Binch* où les ennemis avoient jetté quelque Infanterie; & pour continuer sa feinte, il fit attaquer cette petite Place qui se rendit le même jour à discretion. Le Prince y demeura quinze jours sans rien entreprendre, afin de laisser achever les préparatifs du siege de *Thionville*. Les *Espagnols* ne manquerent pas de faire ce qu'il avoit prévû. Leur Cavalerie se retira sous les Places, & le reste de leur Infanterie fut dispersé dans les Villes voisines de l'Armée *Françoise*; ainsi, il lui fut aisé de les prévenir en tournant tout d'un coup vers *Thionville*.

Il envoyoit de grands partis de *Binch* jusqu'aux portes de *Bruxelles*, & il portoit la terreur jusques dans les Villes les plus éloignées. Enfin on lui vint dire que tout étoit disposé en *Champagne* pour le siege, & que le Marquis de *Gesvres* y étoit arrivé avec le Corps qu'il commandoit. Le Duc d'*Enguien* partit de *Binch*, & retourna sur ses pas par le chemin de *Maubeuge* & de *Beaumont*; rentrant dans la plaine de *Rocroi* par le même défilé que les *Espagnols* avoient pris pour se retirer après la perte de la bataille.

En

En partant, il détacha d'*Aumont* avec douze cens chevaux pour aller joindre le Marquis de *Gesvres*, & pour investir ensemble *Thionville*. *Sirot* fut chargé de conduire la grosse Artillerie par le chemin de *Toul* & de *Mets*, pendant que l'Infanterie avec quelques pieces de campagne marcheroit vers *Thionville*.

Ces choses furent executées selon les ordres que le Duc d'*Enguien* avoit donnez. Néanmoins d'*Aumont* & le Marquis de *Gesvres* n'arriverent devant *Thionville* que deux jours avant le Prince. Car malgré l'incommodité des pluyes, & les fatigues que l'Infanterie souffrit dans cette marche, il ne fut que sept jours depuis *Binch* jusqu'à *Thionville*. Il fit une partie du chemin par le païs de *France* pour couvrir davantage son dessein, & passant la *Meuse* à *Sedan*, il traversa le *Luxembourg* & se rendit le septiéme jour devant *Thionville*.

Cette Place est assise sur le bord de la *Mozelle* du côté du *Luxembourg*. Elle n'est qu'à quatre lieuës au-dessous de *Mets*. La plaine où elle est située est très-fertile. Des côteaux couverts de bois bordent cette plaine des deux côtez. L'avantage de ce poste & la beauté du lieu, sont cause qu'on l'a fortifiée avec beaucoup de dépense & de

de soin. Elle a toûjours été possedée par la Maison d'*Autriche*, excepté depuis que le Duc de *Guise* la prit sous le Regne de *Henri II.* jusqu'au premier traité de *Vervins*, par lequel on la rendit aux *Espagnols*. Le malheur de *Fenquieres* arrivé en 1639. l'avoit renduë célébre dans ces derniers guerres, & chacun la regardoit comme une conquête importante, mais difficile.

La *Mozelle* l'assure entierement d'un côté, elle n'a aussi de ce côté-là qu'un rampart revêtu en ligne droite. Le reste de son enceinte est fortifié de cinq grands bastions revêtus de pierre de taille, & de deux demi-bastions aux deux bouts qui se vont rejoindre à la Riviere. Son fossé est large, profond, & plein d'eau, sa contrescarpe est fort grande, ses courtines sont couvertes de cinq demi-lunes, & devant la porte du côté de *Cirq* il y a un grand ouvrage à corne. La Campagne y est si raze & si unie de toutes parts, qu'on ne peut aborder la Ville qu'à découvert. Les montagnes voisines commandent la plaine en beaucoup d'endroits, & en rendent la circonvallation très-difficile. Il y avoit huit cens hommes de pied, & assez de munitions & de vivres dans cette Place, quand le Duc d'*Enguien* y arriva.

Aussi-

Aussi-tôt que ses premieres troupes commencerent à entrer dans la plaine, il fit passer en diligence le Comte de *Grancei* avec de la Cavalerie au delà de la riviere pour empêcher qu'il n'entrât du secours avant que les quartiers fussent separez. *Grancei* avoit servi au premier siege en 1639. & étoit instruit de la situation des lieux & des passages par où les *Espagnols* pouvoient venir. Mais il arrive bien des choses à la guerre, que toute la prudence du Général & des principaux Officiers ne peut empêcher.

Pendant que *Grancei* passoit la riviere, le Prince étoit demeuré dans la plaine, & à mesure que ses troupes y arrivoient, il les faisoit poster aux lieux qui donnoient le plus de jalousie. Il remit au lendemain la separation des quartiers & l'établissement du Camp. L'Armée passa toute la nuit sous les armes, sans apprendre aucunes nouvelles des *Espagnols*. A la pointe du jour on vint dire au Duc d'*Enguien* qu'un secours de près de deux mille hommes étoit entré dans la Place par le quartier du Comte de *Grancei*.

Néanmoins, le Comte avoit dispofé ses Corps-de-garde avec tout le soin possible, parcourant lui-même tous les postes avec

une extrême vigilance. Pendant la nuit il n'avoit eu aucune allarme ; mais une heure devant le jour un de ses partis lui amena deux Païsans, qui dirent que quelques Troupes des *Espagnols* avoient passé la riviere à *Cirq*, & qu'elles marchoient le long du bord pour se jetter dans *Thionville*. Ces Païsans en dirent tant de particularitez & avec tant de vrai-semblance, que le Comte de *Grancei* les crût. En même-temps il changea l'ordre de ses Gardes, & portant toutes ses forces vers l'endroit que ces Païsans lui avoient marqué, il ne laissa du côté de *Mets* qu'un ou deux Regimens pour garder ce poste.

En effet, deux mille hommes des ennemis avoient passé la riviere à *Cirq*, mais ils avoient tenu un autre chemin que les Païsans ne disoient ; car au lieu de suivre la riviere, ils avoient pris autour des bois pour entrer dans la plaine du côté de *Mets*. Les *Espagnols* executerent leur entreprise avec beaucoup de diligence & de courage ; on les vit marcher à la petite pointe du jour droit à une demie-lune. La Garde *Françoise* étonnée de cette allarme qu'elle n'attendoit point, chargea ce secours trop tard & avec desordre. Soit que l'effort des *Espagnols* fut trop grand, ou que la

Garde

Garde ne fit pas son devoir, ces Troupes entrerent sans aucune perte dans *Thionville*.

Le Duc d'*Enguien* aprit cette nouvelle avec beaucoup de déplaisir. Il voyoit la prise de la Place fort reculée, & par conséquent toutes les conquêtes dépendantes de celle-ci fort éloignées & peut-être manquées pour cette Campagne. Une Place comme *Thionville*, bien munie, & defenduë par une forte garnison, ne pouvoit être emportée sans beaucoup de temps & sans une grande perte d'hommes. Au lieu qu'elle n'auroit duré que très-peu de jours en l'état où le Prince l'avoit investie. Néanmoins cet inconvenient ne l'empêcha pas de continuer le siege; au contraire, il s'y appliqua avec d'autant plus de soin, qu'il y avoit plus de peril & plus de difficultez à surmonter. Il passa la riviere à guai pour disposer lui-méme les quartiers de ce côté-là, & il fit faire deux ponts de bateaux au dessus & au dessous de la Place. Après qu'il eût logé ses troupes dans deux petits villages du côté de la *Lorraine*, il ordonna les gardes, & marqua les endroits par où il vouloit conduire la ligne de circonvalation; & ensuite il repassa la riviere pour aller donner les mêmes ordres du côté du *Luxembourg*.

D'a-

D'abord, il fit ſeparer ſon Armée en cinq quartiers ; le plus grand Corps de ſa Cavalerie ſe campa dans une prairie le long de la riviere du côté de *Mets*. *Gaſſion* y demeura pour la commander. Le quartier général fut établi auprès de celui de *Gaſſion*, dans un petit village preſqu'au milieu de la plaine, ſur le bord d'un ruiſſeau qui la traverſe & qui ſe va jetter dans la *Mozelle* au pied de la contreſcarpe de *Thionville*.

Le Duc d'*Enguien* s'y logea avec le principal Corps de l'*Infanterie*, & il étendit ſon Camp dans la plaine juſqu'au pied des montagnes. Les Regiments de *Rambure* & les *Suiſſes* de *Môlondin*, ſe poſterent ſur les hauteurs proche des bois dont ces montagnes ſont couvertes.

Il y en a une beaucoup plus haute que les autres qui domine non ſeulement ſur toute la plaine de *Thionville*, mais encore ſur tous les coſteaux d'alentour. L'importance de ce poſte obligea le Duc d'*Enguien* d'y établir un puiſſant quartier. Le Camp en fut marqué au milieu de la hauteur, & d'*Aumont* en eût le commandement. *Dandelot* commanda l'autre quartier. Le Marquis de *Geſvres* ſe chargea de garder avec ſa petite Armée le côté de

Cirq

Cirq depuis la riviere jusqu'aux hauteurs. *Palluau* & *Sirot* eûrent le soin de tout ce qui étoit au delà de la riviere, parce que *Grancei* étoit tombé malade, & s'étoit retiré du Camp.

Aussi-tôt que les quartiers furent disposez, le Duc d'*Enguien* fit travailler à la circonvallation, & tracer de grands forts sur les hauteurs qui commandoient le plus dans la plaine. Il assura en même temps sa ligne par de bonnes redoutes, garnissant les endroits foibles avec des Fraizes * & des Palissades **.

Cependant, les convois des vivres & des munitioms arrivoient de toutes parts, & pendant vingt jours que dura le travail de la circonvalation; le Duc d'*Enguien* fit amener de *Mets* trente pieces de batterie, & fit faire un grand amas de planches, de Madriers ***, de sacs-à-terre, & de fascines pour l'avancement de la tranchée & pour le service de l'artillerie. Les Assiegez préparoient de leur côté tout ce qui étoit necessaire pour leur défense; & pendant que leur Infanterie étoit employée à faire de nouveaux travaux, & à rétablir les

* Fraize *est un rang de pieux panchez qui présentent la pointe ou les armes aux fortifications de terre à la place qu'est le Cordon de pierre à celles qui sont revêtuës.*

** Palissade *est un rang de pieux plantez tout droit, près-à-près.*

*** Madriers *sont de grosses planches de chêne.*

les vieux, leur Cavalerie faisoit à toute heure des sorties pour incommoder les assiegeans.

Celle qu'ils firent deux jours après la separation des quartiers fut si vigoureuse, qu'ils vinrent jusques dans le Camp du Duc d'*Enguien*. Le Comte de *Tavannes* eût le bras cassé d'un coup de pistolet dans cette rencontre. La plaine étoit toûjours remplie d'escarmoucheurs, & il s'y faisoit quelquefois des combats si opiniâtres, qu'on y perdoit autant de gens qu'en des occasions plus éclatantes. Mais la derniere fut la plus vigoureuse de toutes; car dans le temps que le Duc d'*Enguien* faisoit un grand amas de Gabions * & de fassines auprès d'une chapelle dans le milieu de la plaine, les assiegez voulant reconnoître ce que c'étoit, firent sortir la meilleure partie de leur Cavalerie, afin de voir de plus près ces preparatifs qu'ils ne pouvoient bien discerner de loin.

L'après-dînée s'étoit presque passée en escarmouches, quand le Duc d'*Enguien* ennuyé de voir si long-temps les ennemis dans la plaine, commanda à *Dandelot* de les faire pousser. *Dandelot* executa cet ac-

* Gabions *sont comme de grands paniers ronds défoncez faits de branches entrelassées, on les emplit de terre pour se couvrir.*

ordre avec beaucoup de valeur, mais avec trop de précipitation; car il ne put être suivi que d'un petit nombre de volontaires; neanmoins les escarmoucheurs plierent à la premiere charge qu'il leur fit jusques sur la contrescarpe de la Ville, mais les Escadrons qui les soûtenoient ayant avancé, *Dandelot* se trouva envelopé de tous côtez, & il auroit été pris sans une petite Garde de trente maîtres conduite par *la Moussaye* qui le dégagea du milieu des ennemis.

Ces Escadrons pousserent *Dandelot* & *la Moussaye* avec tant de vigueur, qu'ils n'auroient jamais pû faire leur retraite, si le Duc d'*Enguien* n'eut couru à la grand-garde, & ne l'eut menée lui-même en diligence pour les soûtenir. *Gerzé* & *Dandelot* y furent blessez, & les *Espagnols* se retirerent après un combat fort opiniâtre.

On ne laissoit pas d'achever la circonvalation, & de munir le Camp de toutes les choses necessaires, le Duc d'*Enguien* étoit présent à tout, & reconnoissoit soigneusement les lieux les plus propres pour faire ses attaques. Il resolut d'en faire deux; chacune devoit s'attacher à la face d'un des deux bastions qui regardent le milieu de la plaine, afin qu'étant proches l'une de l'autre, elles se pussent soûtenir avec plus de facilité. On

On laissa un grand espace entre les deux ouvertures des tranchées, & cet espace diminuoit à mesure qu'elles s'avançoient vers la Place. Une des tranchées se couvroit sur la droite, l'autre se couvroit sur la gauche. Les Regiments de *Picardie* & de *Navarre* y firent la premiere garde. Pendant la nuit ils éleverent deux grands épaulemens de gabions qui couvroient deux Places-d'armes assez spacieuses pour contenir chacune cent chevaux; parce que l'on avoit besoin de Cavalerie à la queuë de la tranchée pour l'appuyer contre les grandes sorties des assiegez. Cette même nuit, le Duc d'*Enguien* fit tirer une ligne assez longue, & commencer deux redoutes capables de loger cent hommes. Dans tous les retours des lignes, il fit faire de grandes Places d'armes, & pousser le travail de la tranchée avec tant de diligence, que malgré le feu continuel des assiegez, elle fut avancée la quatriéme nuit jusqu'à deux cens pas de la contrescarpe.

En cet endroit, le Duc d'*Enguien* voulut donnner une communication à ses deux attaques qui s'étoient déja fort approchées; & au lieu de les communiquer par une ligne ordinaire, il les joignit par une grande batterie de vingt-quatre pieces de canon. La di-

diligence des Officiers fut ſi grande, que le ſixiéme jour de l'ouverture de la tranchée, le canon commença à battre la Place. En ce même lieu de communication, les deux attaques prirent chacune un chemin different, & s'éloignerent l'une de l'autre, pour ſe tourner vers la face des deux baſtions qui leur étoient oppoſez.

A la droite de la tranchée du Duc d'*Enguien*, il y avoit un moulin ſur ce petit ruiſſeau dont on a déja parlé. Il étoit fortifié avec une bonne paliſſade & les aſſiegez y avoient jetté quelques Mouſquetaires. Ces gens incommodoient fort le travail de la tranchée, parce qu'ils la voyoient à revers. Le Duc d'*Enguien* reſolut de les chaſſer de ce poſte, & la nuit même qui fut la ſeptiéme de tranchée ouverte, ils furent emportez l'épée à la main, malgré la reſiſtance opiniâtre des aſſiegez & le feu continuel du rempart & de la contreſcarpe. Avant le jour, ce logement fut joint à la tranchée par une ligne, & ce moulin ſervit aux aſſiegeans comme d'une redoute contre les ſorties de la porte de Mets.

A l'autre attaque, la ligne ſe pouſſoit également. Mais le huitiéme jour les aſſiegez firent une furieuſe ſortie ſur *Dan-*

délot qui étoit de garde avec le Regiment d'*Harcourt*. Pendant que toute la Cavalerie des assiegez combattoit contre celle qui soûtenoit la tranchée, leur Infanterie fondit sur la tête du travail, & fit reculer la garde avancée jusqu'auprès de la batterie. *Dandelot* qui se trouvoit dans l'autre attaque auprès du Prince, marcha le long de la contrescarpe au secours de la tranchée. Les assiegez se voyant coupez se retirerent en diligence. La Garde-à-cheval fortifiée de quelque Cavalerie du Camp, poussa celle de la Place jusques dans la barriere de la porte, & l'Infanterie fut renversée par *Dandelot* jusques dans la contrescarpe.

Plus le Duc d'*Engnien* s'appliquoit à faire avancer les travaux, plus les assiegez redoubloient leurs efforts. Avant qu'on fut à leur contrescarpe, ils eûrent coupé au pied du glacis un second chemin couvert bien palissadé, qui étoit plus difficile à prendre que celui de la contrescarpe; parce que la défense qu'il tiroit de la Place étoit plus proche & plus razante. Néanmoins, la neuviéme nuit ce nouveau chemin couvert fut emporté des deux côtez. Oy y perdit beaucoup de gens, & il étoit impossible de n'en pas perdre beaucoup,

quand

quand il faut se loger au pied du glacis d'une contrescarpe vûë de tous côtez par les défenses des bastions. *Perseval* qui avoit la conduite de l'attaque du Duc d'*Enguien* fut blessé à mort dans cette occasion.

Après avoir fait un logement si important, on travailla à celui de la contrescarpe ; & la dixiéme nuit, on logea des Mousquetaires à droite & à gauche pour appuyer cette entreprise, qui fut executée le onziéme jour. Ceux qui savent la guerre conviennent qu'il n'y a rien de plus difficile dans les Sieges que les logemens des Contrescarpes, quand on veut les emporter d'emblée, au lieu de s'y loger peu-à-peu par des sapes & des fourneaux. Celle de *Thionville* étoit forte par sa largeur, & par les traverses que les assiegez y avoient faites. Il étoit même très-malaisé de choisir un lieu propre pour faire ce logement ; car soit qu'on le fit vis-à-vis de la face de la demi-lune ou du bastion, l'un des deux Ouvrages voyoit le travail à revers.

Malgré toutes ces difficultez, il fut resolu que l'on forceroit le chemin-couvert aux endroits qui regardoient la face du bastion. Le Duc d'*Enguien* crut que les deux tranchées faisant leurs attaques tout

à la fois, ceux qui défendoient la contrescarpe lâcheroient le pied, de crainte d'être envelopez entre les deux attaques, & qu'ainsi le logement s'y pourroit faire par des épaulemens fort élevez, pour se couvrir contre les défenses des bastions & de la demi-lune.

La nuit que cette attaque fut ordonnée de la sorte, *Espenan* commandoit la droite & *Gesvres* la gauche. D'abord que le signal fut donné, leurs hommes marcherent en même temps droit à la palissade. Les jetteurs de grenades qui étoient à la tête firent un si grand feu, que les assiegez n'y pûrent resister ; mais ayant trouvé en se retirant, que ceux qui s'opposoient au Marquis de *Gesvres* avoient fait une plus grande défense, ils se joignirent à eux, & il s'attacha en cet endroit un combat si opiniâtre, que le Marquis de *Gesvres* perdit beaucoup de gens avant que de pouvoir chasser les assiegez du chemin couvert.

Cependant, *Espenan* qui ne trouvoit point de défense que celle de la demi-lune & des bastions, commença son logement ; mais *la Plante* Capitaine de *Picardie* qui servoit d'Ingenieur en cette action, fut blessé pendant qu'il traçoit l'Ouvrage. Cet ac-

accident mit le desordre parmi ceux qui portoient les materiaux, la ligne n'étoit marquée qu'à demi; on jettoit les fassines en confusion, & personne ne savoit par où s'y prendre pour travailler au logement. Un bon Ingenieur est, pour ainsi dire, l'ame d'une attaque, & on ne peut trop considerer ceux qui ont assez de valeur & d'intelligence pour se bien aquiter de cet emploi.

Le Duc d'*Enguien* accourut en cet endroit, & fit employer toute la queuë de la tranchée à porter des barriques, des fassines, & des sacs-à-terre, tandis que quelques Officiers traçoient le travail le mieux qu'il leur étoit possible. Dans ce logement, tel que le desordre permit de le faire, cinquante hommes se mirent à couvert avant la pointe du jour, & se cacherent après avec des Blindes *, & des Chandeliers ** aux lieux qu'ils voyoient enfilez. Ainsi le Duc d'*Enguien* se rendit maître du chemin-couvert, & les assiegez ne purent défendre plus long-temps leurs traverses entre les deux attaques.

* Blinde *est une espece de brancart fait de quatre pieces de bois, deux longues & deux courtes, qui sert à couvrir les tranchées découvertes en mettant des fassines dessus, ou des paniers remplis de terre.*

** Chandeliers *sont deux pieces de bois de cinq ou six pieds de haut plantez debout sur une traverse, à cinq ou six pieds l'un de l'autre, on remplit l'entre-deux de fassines pour se couvrir dans les lieux enfilez.*

Les nuits suivantes, on ne fit rien qu'étendre ces logemens, afin d'embrasser la pointe de la demi-lune & des bastions. Aussitôt qu'on fut logé devant la face de la demi-lune, le Prince donna ordre de commencer une descente dans le fossé. Il fit jetter quantité de fassines pour le combler, & en même temps le mineur y descendit. Mais les assiegez avoient fait un petit logement avec des barriques le long de la Berme * de la demi-lune, qui empêchoit le mineur de se loger, tantôt avec des bombes, & tantôt à coups de main. Le Duc d'*Enguien* voyant qu'à moins que de rompre ce logement de la Berme à coups de canon., il étoit impossible de mettre le mineur en sûreté; fit faire une batterie de quatre pieces contre cette face de la demi-lune, & le canon ruina cette défense en peu de temps.

Les travaux de l'autre attaque s'avançoient beaucoup, & les logemens s'étoient élargis de telle sorte à droite & à gauche, que les batteries destinées pour ruiner les flancs furent dressées presque en même jour. Les logemens se joignirent à la tête de la demi-lune, & en moins de huit jours toute

* Berme ou Relais *est un chemin de trois pieds de large, au pied du rampart, entre le rampart & le fossé.*

toute la contrescarpe fut assurée. Alors on commença les descentes dans le fossé vis-à-vis des faces des bastions, & le Prince fit preparer les materiaux pour la construction des galleries.

C'est un travail long & difficile, quand le fossé est large & profond comme celui de *Thionville*. D'ailleurs, l'impatience des *François* ne leur permit pas d'y apporter toutes les précautions que l'Art militaire demande pour ménager la vie des hommes. Jusqu'au siege de *Hesdin* on se contentoit de combler le fossé avec des fassines jettées au hazard, sans se couvrir ni par dessus ni par les flancs. Le Maréchal de *la Meilleraye* qui commandoit à ce Siege, étant assisté de toutes les choses necessaires pour y réüssir, & ayant tenté vainement les voyes accoutumées pour passer le fossé, se servit d'un moyen inconnu jusqu'alors en *France*. *Courteilles* trouva l'invention d'une gallerie de fassines si ingenieusement faite, qu'elle avoit sa couverture & ses parapets comme une gallerie de terre.

Ce fut avec de semblables galleries que le Duc d'*Enguien* fit passer le fossé de *Thionville*. Il avoit fait amasser quantité de fassines à la queuë de la tranchée, &

 sans

ſans ceſſe il y avoit des hommes ordonnez pour les porter à la tête du travail. Auſſi-tôt que les deſcentes furent un peu avancées, *Courteilles* commença ſon Ouvrage en cette maniere.

Il fit jetter des faſſines dans le foſſé, juſqu'à ce qu'il y en eût cinq ou ſix pieds de haut au deſſus de l'eau. Quand le monceau de faſſines fut fait, on acheva de percer la ſape pour entrer dans le foſſé. Six hommes y paſſerent & ſe mirent à couvert contre la face du baſtion derriere cet amas de faſſines; & dès qu'ils furent couverts, ils commencerent à les ranger à droite & à gauche pour former les parapets, les entrelaçant tantôt en long, tantôt en travers, tantôt en pointe, pour rendre l'Ouvrage plus ſolide. A meſure que les travailleurs les plus avancez diſpoſoient les faſſines, d'autres leur en pouſſoient avec des fourches; & les hommes ordonnez pour les porter de la queuë à la tête de la tranchée, les jettoient ſans ceſſe dans le foſſé. Enſuite, on poſoit le long de la gallerie de ſix pas en ſix pas des Blindes & des Chevalets, afin que les travailleurs ne fuſſent pas vûs de la hauteur du rempart. Ils pouſſoient ainſi leur ouvrage peu-à-peu vers la muraille, & le

les aſſiegez étoient ſurpris de voir un amas de faſſines traverſer inſenſiblement la largeur de leur foſſé, ſans pouvoir découvrir les perſonnes qui le faiſoient avancer. Pendant qu'on achevoit ces galleries à chacune des attaques, on dreſſoit les batteries contre les flancs des baſtions. Le canon y fut ſi bien ſervi, que celui de la Place n'incommoda plus les travaux, & même les aſſiegez furent contraints de retirer la plûpart de leurs pieces ſur un Cavalier, d'où ils ne pouvoient tirer que dans la plaine & ſur la queuë de la tranchée.

La batterie que l'on avoit faite pour rompre leur logement ſur la Berme de la demi-lune, en avoit ſi fort ébranlé le rempart, qu'il étoit aiſé de s'y loger ſans faire jouër la mine. C'eſt pourquoi les aſſiegez deſeſperant de pouvoir défendre plus longtemps la demi-lune, y avoient fait un fourneau à l'endroit où ils prévoyoient que l'on ſe logeroit; & quand ils virent qu'on ſe préparoit à commencer l'attaque, ils mirent le feu à ce fourneau; mais il joüa avant que les gens commandez fuſſent montez ſur la demi-lune. L'effet en fut ſi heureux pour les aſſiegeans, qu'il ouvrit un eſpace très-commode pour placer leur logement, & fit en un inſtant ce que le travail

de plusieurs hommes n'auroit pû faire en un jour.

Dès que ce poste fut assuré, le Duc d'*Enguien* fit continuer d'autres logemens dans la gorge de la demi-lune. Ensuite, l'on dressa une batterie contre la courtine & les flancs; & pendant que le canon achevoit de ruiner toutes ces défenses, le Prince ordonna de faire un pont semblable aux autres droit au milieu de la courtine.

Dans le même temps qu'on se mit à construire les ponts, le Duc d'*Enguien* fit faire à coups de canon des trous pour attacher les Mineurs dans le milieu des faces des bastions, par des pieces qu'il fit placer au fond du chemin-couvert. Ces trous étant d'une grandeur à loger deux hommes, il fit passer les Mineurs dans des nacelles, afin que les mines fussent prêtes en même temps que les ponts seroient achevez.

Les assiegez n'oublioient rien de leur côté pour retarder ces travaux; car outre le grand feu du mousquet qu'ils faisoient des bastions, ils jettoient sans cesse des bombes, des grenades, & d'autres feux d'artifice; & de temps en temps ils faisoient des sorties si opiniâtres, que sans la vigilance & l'application continuelle du Duc d'*Enguien*, les soldats se seroient rebutez.

Dans

Dans une de ces ſorties ſur l'attaque de la droite, les aſſiegez chaſſerent la garde de la batterie qui étoit ſur la Contreſcarpe ; ſe rendirent maîtres du canon, l'enclouërent, & ſe retirerent ſans perte. Cet accident obligea le Duc d'*Enguien* à faire élever deux bonnes redoutes pour aſſurer ſes batteries. Les aſſiegez ne ſe rebuterent point, & tenterent une des plus extraordinaires actions qui ſe ſoient vûes dans un ſiege. Pendant qu'ils occupoient la garde de la tranchée, par une grande ſortie, quelques Fantaſſins paſſerent le foſſé ſur des batteaux, ſe jetterent dans la contreſcarpe, & entrerent juſques dans la batterie par les embrazures, tuerent ou chaſſerent ceux qui la gardoient, enclouërent le canon, & ſe retirerent heureuſement dans la Place.

Des actions ſi perilleuſes ne ſe faiſoient pas ſans qu'il en coûtât la vie à beaucoup de Soldats, & d'Officiers. Le Marquis de *Lenoncourt* Gouverneur de *Lorraine* étant venu de *Nanci* pour voir le Duc d'*Enguien*, eut la curioſité d'aller viſiter les travaux ; mais à peine fut-il arrivé à la premiere batterie, qu'il fut tué par une embrazure. En même-temps un coup de canon donna contre un ſac-de-terre ſur lequel *Dandelot* étoit appuyé, & lui jetta toute la terre

dans

dans le viſage ſans lui faire aucun mal, qu'un peu d'enflure & de douleur aux yeux.

Auſſi-tôt que ces galleries furent achevées, & que les mines eûrent joué ; le Duc d'*Enguien* fit aller à l'aſſaut, pour eſſayer de faire un logement ſur le haut du baſtion. Le combat y fut fort âpre des deux côtez, & les aſſiégeans furent contraints de ſe retirer avec beaucoup de perte. Le Duc d'*Enguien* voyant que la mine n'avoit preſque abbattu que le revêtiſſement de la muraille, & que cet effet ne ſuffiſoit pas pour entreprendre de ſe loger ſur le baſtion, ſe contenta de faire faire un petit logement au pied de l'effet de la mine.

En ce même lieu, il fit commencer un fourneau pour abbattre la terre des baſtions ; mais il étoit difficile d'y conduire de nouvelles mines, le terrain étant ſi ébranlé, qu'on n'y pouvoit faire de galerie qu'avec des chandeliers & des madriers, en étaiant peu à peu, & quand on ſoûtenoit la terre d'un côté, elle tomboit de l'autre.

Le Mineur ne laiſſa pas d'achever deux petits fourneaux à chacune des deux attaques, & l'on ſe prépara pour faire un effort conſiderable. Après un combat très-opiniâtre à l'attaque de la droite, malgré les bom-

ombes, les grenades & les coups de pier-
e, les assiegeans se rendirent maîtres du
aut de la brêche, mais ils furent contraints
le l'abandonner un quart-d'heure après,
e pouvant soûtenir le feu d'un retranche-
nent que les assiegez avoient fait à la gor-
ge du bastion.

Gassion qui commandoit la garde de la
ranchée y fut dangereusement blessé à la
ête, *Lescot* Lieutenant des Gardes du Duc
l'*Enguien* y fut tué. Le Chevalier de *Cha-
ot* & plusieurs Officiers des Gardes du
Roi y furent blessez. L'assaut qu'on avoit
lonné à l'autre attaque n'avoit pas été plus
eureux; car les deux fourneaux n'ayant
as joüé en même temps; le Marquis de
Gesvres s'avança au bruit de la premiere
nine, & comme il étoit sur le point de
narcher à l'assaut avec plusieurs Officiers,
l fut accablé par l'effet du second four-
eau. La perte d'un si brave homme ra-
entit fort ceux qu'il commandoit; ainsi
'attaque de la gauche se fit avec peu d'or-
lre & de vigueur, & le Duc d'*Enguien* vit
ien qu'il devoit aller avec plus de précau-
ion contre des gens qui se défendoient avec
ant d'opiniâtreté.

Il fallut donc percer jusques dessous le
etranchement, & bouleverser ces bastions
qu'on

qu'on ne pouvoit emporter par assaut. La *Pomme* Capitaine des Mineurs entreprit cet Ouvrage, malgré les pluyes continuelles & les difficultez qui se rencontroient dans le terrain. La Riviere étoit si débordée, que les deux ponts qui communiquoient les quartiers avoient été emportez par la force de l'eau. Ainsi, les quartiers de *Palluau* & de *Sirot* étoient en grand peril, & si le Général *Beck* qui étoit à *Luxembourg* avec son Armée, fut venu les attaquer avant que les ponts fussent raccommodez, le Duc d'*Enguien* n'y auroit pû apporter aucun secours.

Cependant, le Mineur que le Duc d'*Enguien* avoit fait attacher au milieu de la courtine, ne trouva derriere qu'autant de terre qu'il lui en falloit pour s'y loger. Cela fit voir qu'on auroit plûtôt fait de la ruiner par une batterie. En effet, quatre canons y firent en trois jours une brêche très considerable, & en moins de six jours les mines qu'on faisoit sous les bastions se trouverent achevées.

Le Duc d'*Enguien* fit avertir les ennemis, de l'état où ils étoient; afin qu'ils évitassent par une prompte capitulation, la ruine de leurs troupes, le renversement des fortifications, & les malheurs qui suivent d'ordinaire le sac des Villes prises par assaut.

faut. Les Assiegez visiterent les mines, & se voyant attaquez de tous côtez sans esperance d'aucun secours, demanderent à capituler. Le Duc d'*Enguien* leur accorda des conditions très-honorables ; ainsi, après une longue resistance, la garnison sortit le vingt-deuxiéme du mois d'Août, & le trentiéme de l'ouverture de la tranchée.

De deux mille huit cens hommes qui composoient la garnison au commencement du siege, elle étoit reduite à douze cens. Le Gouverneur avoit été tué, & la plus grande partie de ce qui restoit d'Officiers étoient blessez ou malades. Le Duc d'*Enguien* les fit conduire à *Luxembourg*, où *Beck* avoit toûjours demeuré pendant le siege avec le Corps qu'il commandoit. La saison étoit avancée, l'Infanterie *Françoise* étoit fort diminuée, & les mines avoient tellement ruiné la Place, qu'il falloit beaucoup de temps pour la rétablir. Ainsi l'Armée ne fit autre chose pendant trois semaines que remettre les fortifications en état, & combler la circonvallation. Le Duc d'*Enguien* renvoya le gros canon à *Mets*, pourvût la Place de vivres & de munitions, & en donna le Gouvernement à *Marolles*.

Mais afin d'assurer davantage cette conquête, & de se rendre entierement Maître de

de la *Mozelle*; le Prince passa le reste de la Campagne à prendre *Circk* & quelques Châteaux entre *Tréves* & *Thionville*. *Circk* est une petite Ville dans la *Lorraine* située sur le bord de la *Mozelle*, en un endroit où les côteaux resserrent extrémement son lit. Elle n'a aucune fortification, & toute sa sûreté dépend d'un Château qui commande sur la Ville. Il est flanqué par de grosses tours fort épaisses, & il passe pour le meilleur Château qu'il y ait dans toute cette contrée. Le Duc de *Lorraine* y tenoit une garnison de cent hommes. Le soir même que le Duc d'*Enguien* y arriva, il fit emporter la Ville, & dresser une batterie devant le Château. En même-temps il fit attacher un Mineur à la muraille. Le Gouverneur étonné de cette attaque, se voyant sans esperance de secours, ne voulut pas se mettre au hazard de perdre les hommes qu'il commandoit; de sorte qu'aprés s'être défendu vingt-quatre heures, il capitula, & sortit avec une composition honorable.

Le Duc d'*Enguien* envoya prendre d'autres Châteaux le long de la Riviere qui ne firent point de resistance; & aprés cette expedition, il ramena ses troupes en *France* dans des quartiers de rafraîchissement. *Espenan* & *Dandelot* demeurerent à l'Armée;

&

& le Prince leur ordonna de marcher vers [illegible], pendant qu'il feroit une courſe avec deux mille chevaux dans le fonds du *Luxembourg*. Il alla même juſqu'aux portes de la Ville Capitale, & la Cavalerie de *Beck* fut obligée de ſe renfermer dans la Place. Il marcha enſuite à l'entour d'*Arlon* ſans trouver d'ennemis, & ſes troupes ayant fait un butin conſiderable, il vint rejoindre ſon Armée à *Villers-la-Montagne*.

Alors, il remit le commandement général au Duc d'*Angouleſme* qui avoit été pendant la Campagne avec un petit Corps d'Armée ſur les Frontieres de *Champagne* & de *Picardie*. Après avoir donné ces ordres, il revint à la Cour dans la penſée d'y pouvoir demeurer quelque temps en repos ; mais il n'y fut pas plûtôt arrivé, que les affaires d'*Allemagne* l'obligerent de retourner à l'Armée.

Merci avoit pouſſé le Maréchal de *Guébriant* juſqu'au deçà du *Rhin*. Son Armée étoit ſi foible, que ſans un prompt & puiſſant ſecours elle ne pouvoit tenir la Campagne plus long-temps. Il falloit même une perſonne de la qualité du Duc d'*Enguien* pour mener ce renfort, & pour empêcher les troupes de ſe débander ; parce qu'elles craignoient de paſſer en *Allemagne*.

Le Comte de *Ranzau* fut choisi pour conduire cette Armée qui devoit joindre le Maréchal de *Guébriant*. Le Duc d'*Enguien* ne demeura que quinze jours à *Paris*, & s'en alla en poste rejoindre *Ranzau* en *Lorraine*. Il le trouva à la côte de *Delme* où étoit le rendez-vous général, & marchant par *Sarebourg*, il joignit enfin le Maréchal de *Guébriant* à *Dachstein* auprès de *Strasbourg* avec cinq mille hommes effectifs.

Après avoir vû toute l'Armée ensemble, & l'avoir assurée qu'il y reviendroit aussitôt qu'il feroit bon mettre en Campagne, il alla visiter les Places du *Rhin*; & se rendit par le chemin de *Sainte Marie aux Mines* à *Neuf-châtel*, où il distribua les quartiers d'hiver. Enfin, il retourna à la Cour ayant gagné dans une seule Campagne une grande bataille, forcé une Place très-importante, & mené un puissant secours en *Allemagne*.



RELATION DE LA CAMPAGNE DE FRIBOURG

EN L'ANNE'E 1644.

LA bataille de *Rocroi*, & la prise de *Thionville*, avoient rétabli la réputation des Armes de *France* dans les *Païs-bas*. L'Infanterie *Espagnole* étoit ruïnée. La terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies. La plûpart des Villes de la *Flandre* n'étoient pas en état de se défendre long-temps. Enfin, un Général y pouvoit tout entreprendre avec succès; le Duc d'*Orleans* prit ce commandement.

L'Emploi d'*Allemagne* n'étoit pas de même, car aprés que le Duc d'*Enguien* y eût mené du secours, le Maréchal de *Guébriant* fut tué devant *Rotwil*, & l'Armée demeura sans autres Chefs que *Ranzau* & *Ro-*

ze. *Ranzau* avoit beaucoup de cœur &
d'esprit, il avoit même une certaine é
quence naturelle qui persuadoit dans
Conseils de guerre, & qui entraînoit
autres dans son avis; mais sa conduite ne
pondoit pas toûjours à ses discours, car
vin lui faisoit faire de grandes fautes &
mettoit fort souvent hors d'état de com
mander; il avoit mis l'Infanterie en quart
à *Tutlinghen*, sans prendre aucune préca
tion pour l'empêcher d'être enlevée, &
s'étoit brouillé avec tous les Chefs *All*
mans. Les *Bavarois* & les *Lorrains* lui tom
berent sur les bras avant qu'il eût le mo
dre avis de leur marche; & *Jean de W*
l'ayant forcé de se rendre avec ses troup
tous les Officiers furent prisonniers de gu
re. La Cavalerie *Allemande* dispersée
divers endroits, se retira vers *Brisack*
la conduite de *Roze*, & prit ses quarti
d'hiver dans la *Lorraine* & dans l'*Alsace*.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut arriv
à la Cour, le Vicomte de *Turenne* eût or
dre d'aller recueillir le débris de cette A
mée & d'en prendre le commandement;
passa tout l'hiver à la rétablir, mais quel
que soin qu'il en prit elle ne fut pas en é
tat de s'opposer aux *Bavarois*, dont l'Ar
mée s'étoit grossie depuis la défaite de *Ran*

zau.

...*Merci* qui la commandoit se voyant ...aître de la Campagne, alla investir *Fri*...*bourg* qui n'étoit pas en état de soûtenir un ...ng siege.

Le Duc d'*Enguien* en apprit la nouvelle. ...*Amblemont* proche de *Mouzon*, & reçût ...rdre de la Cour d'aller joindre l'Armée ...*Allemagne* pour tâcher de secourir cette ...ace. Il marcha le vingtiéme de Juillet ... côté de *Mets*, où ses troupes passerent ... *Mozelle* & laisserent leur gros bagage. ... treize jours de marche il fit soixante-...uit lieuës, & il se rendit à *Brisack* avec six ...ille hommes de pied & quatre mille che-...vaux.

Le Prince sût par les chemins, que *Fri*...*bourg* s'étoit rendu aux *Bavarois*, que le ...icomte de *Turenne* étoit campé assez près ...eux, & que *Merci* ne faisoit paroître en-...core aucun dessein de changer de loge-...ment. Sur cet avis, il s'avança vers le Vi-...comte de *Turenne* avec le Maréchal de ...*Grammont*, & en même temps il donna or-...dre à *Marsin* de passer le *Rhin* à *Brisack* a-...vec l'Armée le troisiéme d'Août.

Le Duc d'*Enguien* ne demeura au Camp ...u Vicomte de *Turenne* qu'autant qu'il fal-...lut pour reconnoître le poste des *Bavarois*, ...pour resoudre de quelle façon il les at-

 taque-

taqueroit. Il retourna à son Armée le m
me jour qu'elle passa le *Rhin*, & le len
main il marcha pour exécuter l'entrep
qu'il avoit formée avec le Vicomte de T
renne.

Fribourg est situé au pied des Montag
de la Forêt noire. Elles s'élargissent
cet endroit en forme de Croissant, &
milieu de cet espace on découvre au p
de *Fribourg* une petite plaine bornée sur
droite par des Montagnes fort hautes,
entourée sur la gauche par un bois mar
geux. Cette plaine est arrosée d'un p
ruisseau qui coule le long du bois, &
tombe après sur la gauche de *Fribourg* d
l'enfoncement d'une Vallée étroite & o
pée de marécages & de bois. Ceux
viennent de *Brisack* ne peuvent entrer d
cette plaine que par des défilez au p
d'une montagne presque inaccessible q
commande de tous côtez; & par les au
chemins l'entrée en est encore plus d
cile.

Merci s'étoit posté dans un lieu si av
tageux; & comme c'étoit un des p
grands Capitaines de son temps, il n'a
rien oublié pour se prévaloir de cette si
tion. Son Armée étoit composée de
mille hommes de pied & de sept mille
va

vaux. Il avoit étendu son Camp le long du ruisseau ; mais outre cette défense, & l'avantage qu'il tiroit du bois & des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pouvoit aller à lui que par le chemin de *Brisack* à *Fribourg*, & par conséquent il falloit passer au pied de cette montagne qui défendoit la meilleure partie de ses troupes. C'est pourquoi ce Général employa toute son industrie à mettre cet endroit de son Camp en état de n'être pas forcé.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un Fort palissadé où il mit six cens hommes avec de l'artillerie. Par ce moyen, il s'assura du lieu le plus accessible de cette montagne. De-là, il poussa une ligne le long d'un bois de sapins en montant vers le sommet, jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défenduë par des redoutes de deux cens pas en deux cens pas, & pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout du long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi-coupées & entrelassées les unes dans les autres, & faisoient le même effet que les pieux qu'on appelle Chevaux de Frize.*

 Entre

* Chevaux de Frize *sont des poutres lardées de pieux en tout sens qui présentent leurs pointes comme un herisson.*

Entre cette montagne que l'Armée *Fran-çoise* trouvoit sur la droite, & une autre qui étoit plus proche de *Fribourg*, il y avoit un enfoncement par lequel on pouvoit entrer dans le Camp des *Bavarois*; mais pour y arriver il falloit faire un grand tour, & passer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large & profonde, & *Merci* s'étoit contenté d'y faire faire un abbattis de bois couchez en travers de la ravine. Enfin, jamais Camp n'a été dans une assiete plus forte, ni mieux retranché que celui-là.

Cependant, le Duc d'*Enguien* resolut d'en chasser *Merci*, & disposa son attaque de cette sorte. Il devoit marcher avec toute son Armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de sapins, laissant le Fort sur la gauche, & s'appliquant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient; afin qu'ayant gagné la hauteur qui commandoit sur tout le reste, il pût se rendre maître du Fort, & descendre en bataille dans le Camp des *Bavarois*.

Le Vicomte de *Turenne* devoit attaquer l'abbatis d'arbres qui défendoit le valon, & pourvû que les deux attaques se fissent en même temps, il y avoit lieu d'esperer

qu'

que l'ennemi étant ſeparé en deux endroits, ſeroit embaraſſé à ſe défendre ; & que s'il arrivoit qu'il fut forcé du côté de la ravine, le Duc d'*Enguien* venant par les hauteurs, & le Vicomte de *Turenne* entrant en même-temps dans la plaine, *Merci* ne pourroit leur réſiſter.

Dès que les troupes furent arrivées, le Duc d'*Enguien* donna ordre qu'on ſe preparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le Vicomte de *Turenne* ayant un grand tour à faire, partit avant le point du jour ; mais les difficultez qu'il rencontra dans ſa marche, retarderent les attaques que les deux Armées devoient faire en même-temps.

Le Duc d'*Enguien* diſpoſa la ſienne de cette ſorte. Son Infanterie étoit compoſée de ſix bataillons de huit cens hommes chacun. *Eſpenan* Maréchal de Camp fut commandé avec deux bataillons des Regimens de *Perſan* & d'*Enguien* pour donner le premier. Le Comte de *Tournon* Maréchal de Camp ſe mit à la tête des Regimens de *Conti* & de *Mazarin*, pour ſoûtenir *Perſan*. Le Duc d'*Enguien* reſerva deux Regimens pour les employer où l'occaſion le demanderoit, & le Maréchal de *Grammont*, *Marſin*, *Léchelle* & *Mau-*

villi, demeurerent auprès de sa personne. *Pallnau* Maréchal de camp soûtenoit toute l'attaque avec le Regiment de Cavalerie d'*Enguien*, & les Gensdarmes furent postez à l'entrée de la plaine dans un lieu fort serré, pour empêcher que les *Bavarois* ne prissent l'Infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée au travers d'une vigne, dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pieds de haut, qui soûtenoient les terres & qui servoient comme d'autant de retranchemens aux *Bavarois*. Les troupes commandées ne laisserent pas de monter dans cette vigne, & de pousser jusqu'au retranchement de bois de sapin, derriere lequel les *Bavarois* faisoient un feu extraordinaire. L'Infanterie *Françoise* ne pût forcer ces arbres entrelassez sans perdre beaucoup d'hommes, & même sans se rompre.

Le Duc d'*Enguien* qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que la premiere ligne de ses gens se ralentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de sapins & le camp des ennemis, & en partie dehors, ne fuiant ni n'avançant. Ils commençoient même à couler sur la droite le long du Camp

des

des *Bavarois*, pour les aller prendre par le haut de la montagne ; mais le Prince ayant reconnû auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le ſuccès de ſon entrepriſe ne dépendoit plus que d'emporter la ligne des ennemis par le milieu.

C'eſt pourquoi il reſolut de recommencer une nouvelle attâque avec ce qui reſtoit des premiers Regiments, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui que cet exemple avoit preſque découragez. D'abord il ſembloit que ce fut une eſpece de temerité, d'entreprendre avec deux mille hommes rebutez du combat, d'en forcer trois mille bien retranchez & enorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter. Mais il étoit impoſſible de dégager aurement ceux qui avoient paſſé le premier retranchement de ſapins ; car en les abandonnant, le Duc d'*Enguien* ſe retiroit avec le déplaiſir d'avoir manqué ſon entrepriſe, & ſacrifié inutilement la meilleure partie de ſon Infanterie ; outre que toute l'Armée *Bavaroiſe* auroit été tomber ſur les bras du Vicomte de *Turenne*, n'ayant plus à ſe défendre que contre lui.

Le Prince fait toutes ces reflexions en un inſtant, deſcend de cheval, ſe met à

la tête du Regiment de *Conti*, & marche aux ennemis. Le Comte de *Tournon* suivi de *Castelnau-Mauvissiere* en fait de même avec le Regiment de *Mazarin*; le Maréchal de *Grammont*, *Marsin*, *Léchele*, *Mauvilli*, *la Moussaye*, *Jerzé*, les Chevaliers de *Chabot* & de *Grammont*, *Isigni*, *Meilles*, *la Baulme*, *Tourville*, *Barbantane*, *Desbrotteaux*, *Aspremont*, *Viange*, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Volontaires, mettent pied-à-terre. Cette action redonne cœur aux soldats, le Duc d'*Enguien* passe le premier l'abbatis de sapins; chacun à son exemple se jette en foule par dessus ce retranchement, & tous ceux qui défendoient la ligne s'enfüient dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce premier avantage, le Duc d'*Enguien* monte dans une redoute qu'il trouve abandonnée; mais l'état où il se voit n'est gueres moins perilleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de son Infanterie avoit été tuée; l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuiards du côté du bois. Les ennemis tenoient encore le Fort où ils avoient placé de l'artillerie, & *Merci* pouvoit venir charger les troupes du Prince dans le désordre où elles étoient; mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter. Pen-

Pendant qu'il reſtoit encore un peu de jour, le Duc d'*Enguien* raſſembla ſon Infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter, & malgré les difficultez du chemin, il fit monter ſa Cavalerie juſques ſur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ſes troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de Trompettes & de Timbales, pour apprendre au Vicomte de *Turenne* que ſon Armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, & il diſpoſa toutes choſes pour recommencer le combat le lendemain.

Le Vicomte de *Turenne* de ſon côté, avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abbatis d'arbres qui étoit dans le valon, entre la montagne que le Duc d'*Enguien* avoit emportée, & celle qui étoit proche de *Fribourg*. Mais *Merci* n'ayant pû s'imaginer que l'on forceroit ſon camp par la montagne du côté de *Briſack* en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ſes principales forces du côté du valon ; & c'eſt ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes, ce qu'on avoit crû le plus fort eſt emporté le premier. Le lieu étoit aſſez ſpacieux derriere ſon retranchement pour mettre ſes troupes en bataille ; & quand l'Armée du Vicomte de *Turenne* auroit pouſſé l'Infanterie

terie qui en défendoit l'entrée, toute la Cavalerie *Bavaroise* pouvoit la soûtenir sans rompre ses Escadrons. Le Vicomte de *Turenne* ayant trouvé une résistance si vigoureuse, ne pût jamais forcer les *Bavarois*. Tantôt il gagnoit quelques postes, tantôt il les perdoit; ainsi son attaque se passa en escarmouches, sans pouvoir entrer dans leurs retranchemens; bien qu'il montrât en cette occasion tout ce que la valeur & la conduite d'un grand Capitaine peuvent faire pour surmonter le desavantage du nombre & du lieu.

Le Duc d'*Enguien* entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque, & se préparoit pour le combat du lendemain. Son dessein étoit de marcher par les hauteurs contre le Camp des *Bavarois*, & de les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces, pour faciliter au Vicomte de *Turenne* l'entrée de la plaine. Chacun se disposoit à cette entreprise comme à une victoire assurée; étant presque impossible que *Merci* soûtint deux attaques en même-temps, dont l'une viendroit d'en haut & en queuë fondre sur son Armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Néanmoins, *Merci* sortit d'un pas si dangereux avec une diligence extraordinaire.

naire. Il retira ses troupes sur la montagne proche de *Fribourg*, & avant le jour il fit sortir son canon de ce Fort qui étoit au dessous de l'Armée du Duc d'*Enguien*, sans que les Généraux *François* en eussent aucune connoissance. De sorte qu'ils furent surpris le lendemain, de voir les *Bavarois* se retrancher sur cette montagne voisine de *Fribourg*, & de trouver leur camp desert, & leur Fort abandonné.

Le Duc d'*Enguien* voyant les troupes du Vicomte de *Turenne* répanduës dans la plaine, y descend aussi-tôt; l'Armée le suit, & à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près, que les coups de canon tirez du nouveau Camp des *Bavarois* lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voisine de *Fribourg*. A ce bruit, le Duc d'*Enguien* fâché d'avoir manqué son entreprise, fait mettre son Armée en bataille, malgré la pluie qui n'avoit point cessé pendant la nuit; mais voyant combien ses troupes étoient fatiguées des combats passez & du mauvais temps, il remet au lendemain à chasser les ennemis de leurs nouveaux retranchemens. Ainsi, l'Armée eût le reste du jour & toute la nuit pour prendre un peu de repos, & pour se préparer à la plus perilleuse action qui

qul se soit vûë dans les dernieres guerres.

A main droite de *Fribourg* en venant de *Brisack*, il y a une montagne qui n'est pas extrémement roide jusqu'au tiers de sa hauteur, mais dont le reste est fort escarpé. En approchant du sommet, on trouve un espace de terrain assez uni, & capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine, il reste encore quelques ruines d'une Tour, au pied de laquelle la plus haute montagne de la Forêt noire commence à s'élever insensiblement. Mais comme elle se recule fort loin à mesure qu'elle s'éleve, sa hauteur ne commande que bien peu sur cette plaine.

Merci avoit posté le plus grand Corps de son Infanterie aux environs de cette Tour, le reste étoit campé derriere un bois sur la droite en approchant de *Fribourg*, sa Cavalerie étoit placée depuis le bois jusqnu'aux murailles de la ville ; enfin ce Général avoit aussi bien ménagé les avantages du lieu dans ce poste que dans le précedent. Il y avoit encore ajoûté pour le défendre, toutes les inventions que l'Art de la guerre & la commodité des bois lui pouvoient fournir en si peu de temps. Les lignes qu'il avoit faites durant le siege, lui ser-

ſervirent en partie pour fermer ce noûveau camp, & il n'eut à fortifier que le côte qui regardoit le valon ; il fit mettre en cet endroit pluſieurs rangs d'arbres abbatus avec leurs branches entrelacées ; ſa meilleure Infanterie étoit derriere ce retranchement ſoûtenuë de ſa Cavalerie, dont les Eſcadrons occupoient tout le reſte du terrain entre ces rangs d'arbres & la ville.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'*Enguien* s'approcha du pied de la montagne où *Merci* s'étoit retranché, & prit en chemin quelques redoutes que les Dragons des ennemis gardoient encore dans le valon. L'armée de *Turenne* avoit l'avantgarde ce jour-là, & devoit faire le plus grand effort. *D'Aumont* Lieutenant Général commandoit l'Infanterie. *Léchelle* Maréchal de bataille marchoit à la tète de tout avec mille Mouſquetaires détachez des deux Armées ; il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvroit le plus grand Corps d'Infanterie des *Bavarois* auprès de cette Tour ruïnée. C'étoit le lieu le plus acceſſible par où l'on pouvoit aller à eux ; c'eſt pourquoi le Vicomte de *Turenne* fit marcher de ce côté-là tout le canon des *Weymariens*.

Le Corps d'Infanterie du Duc d'*Enguien*,

 ſous

ſous la conduite d'*Eſpenan*, étoit commandé pour forcer l'abbatis d'arbres. Entre ces deux attaques on en devoit faire une fauſſe avec peu de gens, & ſeulement pour favoriſer les deux veritables attaques. *Rose* ſoûtenoit l'Infanterie avec la Cavalerie *Weymarienne*. Le Maréchal de *Grammont* avoit ordre de ſe tenir en bataille dans la plaine avec la Cavalerie *Françoiſe*, pour prendre le parti que l'évenement conſeilleroit.

Le Camp des *Bavarois* leur donnoit de grands avantages, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour attaquer. Leur Infanterie étoit couverte de tous côtez. Une de leurs aîles étoit appuyée du canon & de la mouſqueterie de la ville. L'autre aîle étoit placée ſur une montagne, dont la hauteur ſeule ſuffiſoit pour la ſûreté des troupes qui l'occupoient. Mais ils avoient une ſi grande étenduë de retranchemens à défendre, que leur Infanterie affoiblie par les fatigues du ſiege & des combats précedens, ne ſuffiſoit pas pour garder leur camp.

Léchelle faiſoit déja tirer l'artillerie de ſon attaque, & n'attendoit plus que l'arrivée de l'arriere-garde & le ſignal pour commencer le combat. Le Duc d'*Enguien* avoit commandé que toutes les attaques ſe fiſſent

fiſſent en même temps. *Léchelle* avoit ordre de ne point marcher aux ennemis, juſqu'à ce que le bruit des mouſquetades eût commencé vers l'abatis d'arbres, & vers la fauſſe attaque du milieu. Mais un accident imprevû (comme il arrive très-ſouvent dans les plus ſages entrepriſes de la guerre) renverſa tous les ordres du Duc d'*Enguien*, & ſauva les *Bavarois* d'une défaite générale.

Pendant qu'on attendoit l'arrieregarde qui n'avoit pû joindre à cauſe des mauvais chemins, le Duc d'*Enguien* ſuivi du Vicomte de *Turenne* & du Maréchal de *Grammont* étoit monté ſur la plus haute montagne, pour découvrir le derriere de l'Armée des ennemis, & voir leur ordre de bataille. En ſon abſence, *Eſpenan* détacha quelques hommes à deſſein de faire une fauſſe attaque contre une petite redoute qui étoit ſur ſon chemin pour aller aux *Bavarois*. Quoi qu'il n'y eût envoyé d'abord que très-peu de gens, le combat s'engagea inſenſiblement de part & d'autre; les ennemis ſoûtinrent ceux qui défendoient leur redoute, *Eſpenan* renforça ceux qui l'attaquoient. Enfin il ſe fit en cet endroit une eſcarmouche ſi chaude, qu'à ce bruit *Léchelle* crût qu'il étoit

temps de commencer le combat, & ſon erreur renverſa tous les deſſeins de cette journée.

Le Duc d'*Enguien* voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennemis en feu, jugea qu'*Eſpenan* & *Léchelle* avoient fait un contretemps, & que ſes ordres n'avoient pas été bien executez. Il court au plus fort de la mêlée, il trouve *Léchelle* mort & ſes troupes qui n'oſent ni combattre, ni ſe retirer. Pour reparer ce déſordre, il commande au Comte de *Tournon* de ſe mettre à la tête de ces troupes étonnées, & de les aſſurer qu'il va lui-même les ſoûtenir avec un puiſſant ſecours.

La préſence du Prince donna cœur aux ſoldats, l'Infanterie *Bavaroiſe* commença à s'ébranler, deux bataillons de celle qui ſoûtenoit le retranchement avoient déja fait tourner leurs drapeaux, & donnoient toutes les marques de gens qui ne ſongent plus qu'à fuir. Mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu ſi furieux, que l'Infanterie *Françoiſe* perdit courage, les plus éloignez commencerent à ſe retirer, les autres prirent l'épouvante, & pluſieurs Officiers même lâcherent le pied.

En vain les Généraux les avertiſſent de

de-

desordre qu'on voyoit dans le Camp des *Bavarois*, les pressent, les menacent, les entraînent au combat. Quand la peur a une fois saisi le soldat, il ne voit & n'entend plus ni l'exemple ni les ordres du Général. Le Duc d'*Enguien* fut contraint de faire cesser l'attaque, & de retirer ses troupes. Cette action fut extrémement perilleuse pour le Prince, & pour tous ceux qui l'accompagnoient. Car il fut toûjours à cheval à trente pas des retranchemens des ennemis. Aussi de vingt personnes qui étoient auprès de lui, il n'y en eût pas un seul qui ne rapportât des marques du danger où il s'étoit exposé.

Le Duc d'*Enguien* même eût le pommeau de la selle de son cheval emporté d'un coup de canon, & le fourreau de son épée fut rompu d'un coup de mousquet. Le Maréchal de *Grammont* eût son cheval tué sous lui, , & tous les autres y furent blessez. Néanmoins cet évenement ne rebuta point le Prince, il ne fit que changer le dessein de son attaque, & au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne comme il l'avoit resolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'abres abbatus. *D'Aumont* fut commandé pour occuper

les *Bavarois* avec les troupes qui venoient de combattre, en faiſant une diverſion au même lieu où la premiere attaque n'avoit pas réüſſi. Le Duc d'*Enguien* & le Vicomte de *Turenne* avec tout le Corps de l'Infanterie conduite par *Ma·villi* Maréchal de bataille, ſoûtenuë par les Gensdarmes, & par la Cavalerie de *Roze*, marcherent droit à l'abbatis d'arbres.

A peine les premiers hommes de cette nouvelle attaque furent entréz dans le bois, que les *Bavarois* firent un feu extraordinaire; Néanmoins les *François* marcherent contre eux en fort bon ordre pour eſſayer de forcer ce retranchement d'arbres. Après avoir chaſſé pluſieurs fois les ennemis, & en avoir été repouſſez pluſieurs fois; enfin, *Gaſpard de Merci* Général-Major de leur Cavalerie fut contraint de faire mettre tous ſes Cavaliers pied à terre pour ſoutenir ſon Infanterie qui commençoit à ſe relâcher. Alors l'eſcarmouche s'opiniâtra plus qu'auparavant, les deux partis tirerent avec tant de furie, que le bruit & la fumée confondant toutes choſes, ils ne ſe reconnoiſſoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie & du mouſquet. Tous les bois d'alentour retentiſſoient avec un mugiſſement effroiable,

ble, & augmentoient encore l'horreur du combat. Les soldats étoient tellement acharnez les uns à forcer, les autres à défendre le retranchement, que si la nuit ne fut survenuë, il s'y seroit fait de part & d'autre, le plus grand carnage qui se soit vû de nos jours.

La Gendarmerie *Françoise* y fit une très-belle action; *la Boulaye* la commandoit, il mena ses Escadrons jusques sur le bord de ce retranchement d'arbres, & malgré le feu des ennemis il escarmoucha très-long-temps à coups de pistolet. Jamais il ne s'est fait de combat où sans en venir aux coups de main, il soit tombé tant de morts de part & d'autre. Les *François* y perdirent *Mauvilli*, & les *Bavarois Gaspard de Merci* frere de leur Général.

Le Duc d'*Enguien* ayant ramené son Armée dans le camp, ne songea plus qu'à couper les vivres aux *Bavarois*, pour les obliger à se retirer d'un poste si avantageux. Les troupes eurent quatre jours pour se rafraîchir, & les blessez qui étoient en grand nombre furent portez à *Brisack*, afin qu'il ne restât rien dans le camp qui pût apporter du retardement au dessein que le Duc d'*Enguien* avoit formé.

Les montagnes de la Forêt noire pren-

nent leur origine dans les montagnes de *Suiſſe*, & ſuivent le cours du *Rhin*, juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient jointes avec les côteaux qui ſont ſur les bords du *Nekre*. Ces montagnes ſont fort longues & plus ou moins larges, ſelon le Païs où elles s'étendent; leur plus grande largeur eſt de dix ou douze lieuës depuis *Fribourg* juſqu'à *Filinghen*. Ces Villes n'ont de communication que par une valée fort étroite & incommode pour la marche d'une Armée. Néanmoins, c'étoit l'endroit par où *Merci* devoit apparemment faire ſa retraite. Il n'avoit oſé l'entreprendre en préſence de l'Armée *Françoiſe*; ainſi le Duc d'*Enguien* crût qu'en lui coupant ce chemin de *Fribourg* à *Filinghen*, il lui ôteroit les vivres & les fourages, & le contraindroit de venir à un combat général, ou de ſe retirer en déſordre.

Le neuviéme d'Août, le Prince fit marcher ſon Armée vers *Langsdelinghen*. Le village qui porte ce nom eſt ſitué dans la plus acceſſible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit aſſez propre pour incommoder les *Bavarois*, ou pour les combattre dans leur retraite. Le Duc d'*Enguien* y pouvoit faire venir des vivres de *Briſack*, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les mon-

montagnes. Mais le chemin qu'il falloit tenir pour entrer dans cette Vallée étoit extrémement difficile, à cause des marécages dont les bois sont pleins. Outre que la tête de l'Armée étant une fois engagée dans ces bois, & ayant passé le ruisseau qui les borde, l'Arriere-garde demeuroit exposée aux *Bavarois*, sans qu'il fut possible au reste des troupes de la secourir.

Le Duc d'*Enguien* y apporta toutes les précautions que demandoient le desavantage du lieu & la présence d'un ennemi si vigilant. Les Cavaliers ne pouvant marcher qu'un à un, & très-souvent à pied menant leur cheval par la bride, ce Prince mit un grand Corps d'Infanterie à la queuë de l'Armée, pour soûtenir l'arriere-garde de sa Cavalerie. Il mit aussi des pelotons de Mousquetaires sur les aîles pour défendre les passages par lesquels les *Bavarois* pouvoient la venir charger.

Dès la pointe du jour, le Vicomte de *Turenne* fit marcher son Armée qui composoit l'Avantgarde ce jour-là. Le Duc d'*Enguien* prit le soin de faire la retraite, & se tint en présence de l'Armée de *Merci* jusqu'à ce que toutes ses troupes fussent passées; & après avoir traversé de la sorte ces marécages & ces bois, il rejoignit l'avant-

garde à *Langsdelinghen*, sans que les *Bavarois* eussent fait le moindre effort pour lui disputer ni le passage du ruisseau, ni l'entrée du bois.

Merci ayant observé la marche des *François*, en avoit conçû aussi-tôt les raisons. Comme c'étoit un des plus habiles Généraux d'Armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger que son salut consistoit à prévenir le Duc d'*Enguien*, & non pas à lui disputer le passage d'un défilé. Il n'avoit au juste que le temps de se retirer avant que les premieres troupes de l'Avant-garde *Françoise* le pussent joindre ; & ce fut apparemment ce qui l'empêcha d'attaquer l'arrieregarde. Aussi-tôt qu'il la vit marcher, il fit décamper son Armée, tenant le haut des montagnes, & faisant conduire son bagage par le Val de *Saint Peter* qui mene vers *Filinghen*.

Le Duc d'*Enguien* ayant appris la marche de *Merci*, fit ce qu'il pût pour hâter la sienne ; mais il y avoit des montagnes presque inaccessibles à traverser pour lui couper chemin, & ses troupes étoient extrémement fatiguées. C'est pourquoi, il fut contraint de détacher *Roze* en diligence avec huit cens chevaux seulement, pour amuser les *Bavarois* & les incommoder dans leur

leur retraite, pendant que le reste de l'Armée passeroit les défilez.

Roze executa cet ordre avec vigueur, & commença à escarmoucher contre les *Bavarois* auprès de l'Abbaye de *Saint Peter.* Aussi-tôt qu'il eût joint les ennemis, il manda au Duc d'*Enguien* qu'il étoit à leur queuë; l'Armée *Françoise* défiloit par un Valon fort serré, au bout duquel il falloit monter au sommet d'une montagne si escarpée & si couverte de bois, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le Duc d'*Enguien* ne laissa pas de vaincre toutes ses difficultez, & son Avantgarde ne fut pas si-tôt sur le haut de cette montagne, qu'elle découvrit les *Bavarois* en bataille, & *Roze* qui touchoit presque leur Arriere-garde.

Pour aller de cette montagne où la tête de l'Armée du Duc d'*Enguien* s'étoit arrêtée, jusqu'au lieu où les *Bavarois* s'étoient postez, il falloit passer deux défilez, au milieu desquels il y a un espace capable de contenir quatre Escadrons ensemble; mais avant que d'y arriver, on descend par un chemin creux fort étroit, & on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la Cavalerie de *Roze* escarmouchoit contre l'Arriere-garde des *Bavarois*.

Merci n'eût pas plûtôt découvert les pre-

premiers Bataillons de l'Avantgarde *Françoise* ſur le haut de la montagne, qu'il jugea bien que toute l'Armée étoit derriere; & comme *Roze* incommodoit extrémement la queuë de ſon Arriere-garde, il reſolut de ſe défaire de lui par un grand effort avant que le Duc d'*Enguien* fut plus près, & qu'il eut aſſez de troupes aſſemblées pour le ſoûtenir; & afin de l'accabler tout d'un coup, *Merci* fit faire demi-tour-à-droit à toute ſon Armée, & marcha contre la Cavalerie de *Roze*.

Ce Colonel au lieu de ſe retirer promptement dans le défilé, rallia ſes Eſcadrons, & avec ſept ou huit cens chevaux, il oſa bien aller affronter dans une plaine toute l'Armée *Bavaroiſe*. Il avoit l'Armée ennemie & la plaine devant lui; à droite, le grand chemin de *Filinghen* rempli du bagage des *Bavarois*; à gauche, un grand précipice; & derriere lui, le défilé par où il falloit rejoindre le Duc d'*Enguien*. *Roze* détacha d'abord un de ſes Eſcadrons pour dételer les chariots du bagage des ennemis, & avec ce qui lui reſtoit, il alla charger les plus avancez de l'Armée *Bavaroiſe*. Mais pour ſe conſerver libre l'entrée du défilé, il y laiſſa quatre Eſcadrons, derriere leſquels il ſe retira après avoir été trois fois

à

à la charge avec les autres. Ces quatre Escadrons soûtinrent le choc des *Bavarois* sans s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette Cavalerie fut entré pêle-mêle dans le défilé: Enfin, de quatre Escadrons, *Roze* n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage; lesquels après une resistance incroyable, voyant leurs gens hors du peril, se jetterent dans le précipice qu'ils avoient sur la gauche, par des lieux où jamais il n'avoit passé ni hommes, ni chevaux.

L'action de *Roze* fut vigoureuse, & conduite même avec tout l'art qu'il est possible de pratiquer dans un si grand peril; mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si *Merci* n'eût pas vû sur la montagne voisine les Corps de l'Armée *Françoise* qui se formoient peu-à-peu, & même que le Duc d'*Enguien* s'étoit avancé pour soûtenir la Cavalerie de *Roze*. Car comme il ne craignoit rien tant que de s'engager à un combat général, il aima mieux laisser échaper ces Escadrons, que de pousser plus avant dans le défilé.

En effet, le Duc d'*Enguien* ayant remarqué du haut de la montagne l'action de *Roze*, & le danger où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne pour aller le secourir. Il étoit déja

derniere action remarquable de la bataille de *Fribourg*, qu'on peut nommer une suite de plusieurs combats très-sanglans, plûtôt qu'une bataille ordinaire. D'un côté, on y voit une valeur qui ne se rebute ni de l'incommodité du temps, ni du desavantage des lieux, qui hazarde tout pour vaincre, & enfin qui remporte la victoire; de l'autre côté on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien, qui profite de tout pour sa défense, & qui ne laisse pas d'être accompagnée d'une extrême valeur. Il est difficile de juger lequel des deux merite le plus de gloire, ou d'attaquer une Armée retranchée dans des lieux presque inaccessibles & de l'obliger d'en sortir; ou bien de conserver un jugement ferme & intrepide dans une longue retraite, en présence d'un ennemi pressant & victorieux; & enfin de savoir choisir des postes dans lesquels on puisse n'être jamais forcé: Cependant, il est vrai de dire qu'un Général qui abandonne son artillerie & son bagage passe d'ordinaire pour battu, & l'honneur de sa retraite n'est point complet s'il ne sauve tout; on peut dire même, que la prudence de *Merci* n'auroit pû le garantir d'une déroute générale, sans les contre-temps que prirent *Espenan* & *Léchelle* dans l'execution des ordres

tres du Duc d'*Enguien*; enfin, il arrive presque toûjours qu'une Armée qui attaque des retranchemens avec vigueur, a de grands avantages sur celle qui les défend.

Après que le Duc d'*Enguien* eût fait partir le Comte de *Tournon*, il retourna vers *Landsdelinghen* où son bagage & son canon l'attendoient; alors, il ne songea plus qu'aux avantages que la retraite de *Merci* lui pouvoit donner. Le sentiment des principaux Officiers étoit de reprendre *Fribourg*; on n'étoit venu que pour secourir cette Place, & par conséquent, ce devoit être le premier fruit de la victoire. Les *Bavarois* n'avoient pû combler leurs lignes, ils étoient déja bien éloignez, la Garnison de cette Place étoit foible, mal pourvûe de toutes choses, & effrayée du succès des combats qu'elle avoit vûs de ses ramparts.

Néanmoins, le Duc d'*Enguien* fut d'avis d'entreprendre le siege de *Philisbourg*, l'autre dessein ne lui paroissant pas assez grand dans une fin de campagne qu'il faloit couronner par quelque chose d'éclatant. Outre qu'en se bornant à la prise de *Fribourg*, les armes de *France* n'en auroient pas été plus avancées dans le païs, & même qu'elles auroient été contraintes de re-

passer le *Rhin* pour prendre des quartiers d'hiver en *Alsace*.

Ce n'est pas que le siege de *Philisbourg* ne fut extrémement difficile ; il faloit faire une longue marche pour y aller: L'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignez ; mais le Duc d'*Enguien* méprisa toutes ces difficultez, & le siege de *Philisbourg* fut resolu. Il envoya à *Brisack Champlastreux* Intendant de son armée, pour préparer les munitions & pour faire charger dix pieces de baterie sur les batteaux dont on se devoit servir pour faire un pont sur le *Rhin*.

Champlastreux qui étoit actif & intelligent dans son emploi, eut bien-tôt fait ces préparatifs. Le Prince partit de *Langsdelinghen* le seiziéme d'Août avec son armée, & prit sa route le long du *Rhin*, aprés avoir détaché *Tubal* avec une partie de la Cavalerie *Weymarienne*, quelques Mousquetaires & quelques Dragons. *Rosé* suivit *Tubal* avec le reste des *Weymariens*. Le Duc d'*Enguien* se reserva la conduite de l'Infanterie des deux armées, & de toute la Cavalerie *Françoise*.

Il marcha en cet ordre vers un Château situé à cinq ou six lieuës de *Strasbourg*, fortifié de tours à l'antique & défendu d'un

d'un aſſez bon foſſé plein d'eau, qu'il prit en paſſant afin de s'aſſurer la communication de *Strasbourg*. Delà il vint à *Kupenheim*, que *Roze* avoit pris dans ſon paſſage avec pluſieurs autres lieux. *Tubal* s'étoit auſſi rendu maître de *Etlingen*, *Forſen*, *Bretten*, *Durlack*, *Baden*, *Prueſſel*, & *Wiſloch*, petites villes fermées de foſſez, à la pluſpart deſquelles il y a des châteaux. Le Vicomte de *Turenne* alla inveſtir *Philisbourg* avec trois mille chevaux & ſept cens hommes de pied, & le Duc d'*Enguien* arriva le vingt-cinquiéme d'Août devant cette Place en dix jours de marche depuis *Langsdelinghen*.

Philisbourg eſt ſitué auprès du *Rhin* ſur les confins de la Duché de *Wirtemberg* & du *Bas-Palatinat* à trois lieuës de *Spire*. Depuis *Briſack* juſqu'à *Hermeſtein*, il n'y a point de Place forte que *Philisbourg*. On l'apelloit autrefois *Udenhein*, c'étoit la maiſon des Evêques de *Spire*. Les troubles d'*Allemagne* engagerent inſenſiblement ces Evêques à la fortifier. Quand ils l'eurent miſe en état de ſe défendre, elle ne demeura guere entre leurs mains. Les Imperiaux, & enſuite les *Suedois*, s'en rendirent les maîtres. Les *François* la poſſederent quelque temps, & enfin elle étoit

revenuë ſous la domination de l'Empereur.

Cette Place a un Fort quarré qui commande ſur le *Rhin*, & qui ſe communique avec la ville par une chauſſée de ſix pas de large & de huit cens pas de long, élevée de cinq pieds au deſſus du marais. Vis-à-vis de *Philisbourg* la riviere forme un grand coude, & fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la Place. Sa fortification n'eſt que de terre, mais ſes remparts ſont fort épais; elle a des foſſez larges & profonds, l'approche ne s'en peut faire que par une tête, le corps de la Place eſt composé de ſept baſtions preſque reguliers, la Berme eſt ſi large qu'elle ſert de Fauſſebraye, cette Berme eſt défenduë d'une haye vive très-épaiſſe, le foſſé eſt plein d'eau, large de deux cens pieds & profond de quatre toiſes avec une contreſcarpe bien paliſſadée. Du côté de ce coude que le *Rhin* fait auprès de la Place, il n'y a qu'un marais couvert de bois en quelques endroits. De l'autre côté, le terrain y eſt un peu plus haut, & mêlé de bruyeres, de bois, & de terres labourées.

Lors que le Duc d'*Enguien* la fit inveſtir, *Bamberg* en étoit Gouverneur; ſa garniſon étoit composée de deux cens chevaux

vaux & de cinq cens hommes de pied, il avoit cent pieces de canon & des munitions pour soûtenir un long siege.

Après que le Duc d'*Enguien* eût reconnu les lieux les plus avantageux pour assurer sa circonvalation, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & il destina la nuit pour attaquer le fort du *Rhin*. L'armée *Françoise* prit ses quartiers depuis *Knaudeneim* jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine à moitié chemin de *Rheinhausen*, & l'armée *Allemande* fut postée depuis ce ruisseau jusques à *Rheinhausen*.

Aussi-tôt qu'il fut nuit, les troupes se disposerent à l'attaque du Fort. Le Duc d'*Enguien* y alla par les bois, & le Vicomte de *Turenne* s'en approcha par de petites digues qui sont au travers du marais. Le Duc d'*Enguien* n'y put arriver qu'à la pointe du jour, parce qu'il avoit pris un chemin plus long & plus difficile.

Bamberg n'ayant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans la Place tout ce qui étoit à la défense du Fort. Le Vicomte de *Turenne* le trouva abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit necessaire contre les attaques de la ville.

Le Duc d'*Enguien* ne songea plus qu'à bien assurer sa circonvalation. Il fit éle-

ver des forts & des redoutes aux endroits où le terrain y étoit propre, & abbattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte de *Turenne* ne trouva pas tant d'obstacles à fortifier son quartier, car il se servit d'une grande ravine qui regnoit presque d'un bout à l'autre de son camp, & elle fut en défense en y faisant un parapet; de sorte que les travaux de la circonvalation furent achevez en quatre jours, & le camp fermé de tous côtez depuis *Knaudeneim* jusqu'auprès de *Rhinhausen*.

Cependant, le pont de bateaux arriva chargé du canon, des munitions & des vivres. En vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de *Germesheim*, & de *Knaudeneim*. *Germesheim* est une petite ville du *Bas-Palatinat*, assise sur le bord du *Rhin*, fortifiée de bastions de terre, avec un fossé sec du côté de *Spire*, & plein d'eau du côté de *Philisbourg* & du marais. Sa prise étoit necessaire pour tenir le haut du *Rhin*, & comme on ne pouvoit faire de circonvalation au delà de la riviere, on ne pouvoit aussi en être assuré qu'en prenant les Places qui la commandoient.

Du moment que le pont fut achevé, le Duc d'*Enguien* fit passer *D'Aumont* avec six

cens

cens hommes de pied & trois cens chevaux pour attaquer *Germesheim.* *D'Aumont* s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, & ensuite il marcha vers *Spire.* Cette ville, bien que située sur le *Rhin*, n'est considerable que par la Chambre Imperiale dont elle est le siege, car elle n'est fermée que d'une muraille avec des tours à l'antique & un méchant fossé.

Pendant que *D'Aumont* s'assuroit de tous les postes necessaires sur le bord du *Rhin*, le Duc d'*Enguien* fit commencer les attaques de *Philisbourg.* On a déja observé que l'approche ne s'y peut faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrain sabloneux qui continuë presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de deux bastions de la ville.

Le Duc d'*Enguien* ordonna deux attaques par cet endroit. Le Maréchal de *Grammont* conduisit la gauche. Le Vicomte de *Turenne* prit soin de la droite. L'un & l'autre se servirent d'environ quinze cens pas du cours d'un petit ruisseau qui passe par cette plaine, dont ils détournerent l'eau pour faire leur approche vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de Sep-

tembre, & la nuit même on fit une place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé.

Espenan avec le Regiment de *Persan* fut de garde la premiere nuit dans la tranchée de *Grammont*; & après avoir poussé la ligne près de deux cens pas, il commença une grande redoute, où il établit un corps de garde de cent Gendarmes à la tête des Travailleurs; & ces Cavaliers avoient ordre de se retirer pendant le jour derriere une mazure proche de l'ouverture de la tranchée.

La nuit fut assez paisible, & les assiegez qui ne savoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des assiegeans. Mais dès que le jour parût, & qu'ils virent la terre qu'on avoit remuée, ils voulurent essayer de ruiner par une sortie, le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit. Ils détacherent deux cens hommes de pied & cent chevaux qui s'avancerent contre la ligne; & bien qu'elle fut encore pleine de Travailleurs, *Espenan* se prépara pour les recevoir, & commanda aux gendarmes de s'opposer à la Cavalerie des assiegez.

Cet Escadron marcha aux ennemis avec un

un tel désordre, qu'il fut entierement rompu au premier choc, & *la Boulaye* y fut tué sur la place. Neanmoins, *Espenan* mit la ligne en si bon ordre, que les assiegez n'oserent l'attaquer, ni pousser plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter. De sorte que les Gendarmes eûrent le temps de se ralier & de revenir à la charge. Ils s'en aquitterent si bien la seconde fois, que malgré le feu des bastions tout ce qui restoit de cette sortie fut chassé jusques dans la contrescarpe.

Ainsi, les assiégeans continuerent leur travail sans interruption; mais leur Infanterie étoit tellement diminuée, que celle de l'armée d'*Enguien* ne montoit qu'a trois mille hommes, & l'autre n'étoit pas de plus de deux mille. Avec si peu de gens, le Prince eût des peines incroyables à garder une si grande circonvalation, & à fournir les hommes qu'il faloit pour la garde de la tranchée, & pour tous les autres travaux.

Son Infanterie étoit composée de quatre bataillons. Celui qui sortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du camp. Les deux autres travailloient aux aproches, & le dernier amassoit des fassines pour remplir le fossé. *Palluau* avec le

Regiment d'*Enguien* releva la seconde nuit *Espenan* & *Persan*; il avança beaucoup la ligne & acheva la redoute. *Tournon* & *Marsin* les deux nuits suivantes pousserent les travaux fort avant, & firent une baterie de six canons.

Le Vicomte de *Turenne* n'avoit pas fait moins de diligence de son côté; la cinquiéme nuit les deux ataques firent leur logement sur la contrescarpe. *Bamberg* ne s'étoit oposé à tous ces travaux que par le feu du canon & du mousquet. Le Duc d'*Enguien* n'avoit eû aucune nouvelle de l'armée de *Baviere*; Il savoit seulement que *Jean-de-Wert* marchoit avec mille chevaux & autant de Mousquetaires pour essayer de jetter du secours dans *Philisbourg*, & cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes, & même de faire faire le bihoüac toutes les nuits.

Aussi-tôt que les deux attaques eûrent fait leurs logemens sur la contrescarpe, les Travailleurs commencerent à la percer & à faire des bateries pour ruïner les défenses de la Place. La descente du fossé ne fut pas fort difficile, mais on eût bien de la peine à l'assurer; car comme l'eau étoit presque de niveau à la contrescarpe, les assiegeans ne pouvoient pas y aller sous ter-

re,

re, & il eût falu trop de temps pour faire une galerie couverte de Madriers. Ainsi, le Duc d'*Enguien* se contenta de faire tirer une ligne droite qui aboutissoit au fossé, & qui étoit couverte avec des fassines sur des Blindes & des Chandeliers.

Espenan & *Pallnau* pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en état de pouvoir combler le fossé. Le Comte de *Tournon* y avoit déja fait jetter quantité de fassines; mais en passant par cette ligne enfilée qui conduisoit au travail, il fut tué d'un coup de mousquet.

La Pomme Ingenieur fort expert à faire des mines & à passer des fossez, avoit entrepris de faire des ponts de fassines; mais il y trouvoit beaucoup de difficultez à cause du canon de la Place, sur qui celui des assiegeans n'avoit pû prendre le dessus; parce que les assiegez en avoient un si grand nombre, qu'une de leurs pieces n'étoit pas plûtôt démontée qu'ils en poussoient une autre à la place; & outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang sur la face des bastions qui l'enfiloient & qui ruinoient tout le travail.

Il est vrai que leurs flancs étoient si petits qu'ils n'y pouvoient mettre que trois pie-

ces.

ces. C'eſt le défaut ordinaire des meilleures Places d'avoir les flancs trop ſerrez ou trop découverts ; mais le premier de ces défauts eſt le pire, parce qu'entre deux batteries opoſées le plus grand nombre de canons l'emporte toûjours. En effet, les aſſiegeans ayant dreſſé deux batteries de quatre pieces chacune, firent taire celles des flancs, mais les aſſiegez en placerent tant ſur la face des baſtions dont le rempart eſt fort bas, qu'ils ruinerent celles des aſſiegeans. C'eſt pourquoi le Duc d'*Enguien* fut obligé de faire élever des épaulemens pour enterrer ſes batteries, & ſe couvrir des faces des baſtions. Par ce moien ſon canon ſe rendit le maître, & les aſſiegeans travaillerent avec plus de ſeureté à leur pont.

Bamberg reconnût alors, qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir d'empêcher que le foſſé ne fut comblé, & comme ſa garniſon étoit foible, il ne crût pas devoir attendre que le mineur fut attaché ; eſperant de faire auparavant une capitulation plus avantageuſe. Il fit battre la chamade, les ôtages furent donnez & la garniſon ſortit le douziéme de Septembre au nombre de cinq cens hommes avec deux pieces de canon. Le Duc d'*Enguien* fit entrer le Regiment

de

de *Persan* dans la Place, & y mit *Espenan* pour Gouverneur.

Cette Conquête quoi-que plus facile que le Prince ne l'avoit prevû, donna une grande réputation aux armes de *France*. Plusieurs Villes envoyerent des Deputez. *Spire* n'avoit pas attendu que *D'Aumont* l'eut fait sommer, les Magistrats en avoient porté les clefs au Duc d'*Enguien*. Il les reçût honorablement ; & après avoir confirmé leurs privileges, il les renvoya pour faire sortir les Imperiaux & recevoir la garnison *Françoise* que *D'Aumont* eût ordre d'y faire entrer.

Mais le Duc d'*Enguien* ne pouvoit pas recueillir lui-même les fruits de la prise de *Philisbourg* ni s'en éloigner avant que de l'avoir remis en défense. Les ennemis s'aprochoient, ses troupes étoient afoiblies & fatiguées, le canon avoit fait de grandes ruines qu'il faloit reparer, ce Prince n'étoit pas en état de se présenter devant *Mercy* qui avoit rafraîchi & augmenté son armée depuis sa retraite de *Fribourg*. C'est pourquoi le Duc d'*Enguien* se contenta d'établir si bien ses quartiers dans les places le long du *Rhin*, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général.

Il

Il avoit la riviere d'un côté, la ville de l'autre, le fort du *Rhin* devant lui, le marais & les bois derriere. Son armée étant campée dans un poste si avantageux, il détacha le Vicomte de *Turenne* pour aller attaquer *Worms*. Cette ville ne cede ni en dignité, ni en nombre d'habitans à aucune des villes d'*Allemagne*; elle est placée sur le bord du *Rhin*, & fortifiée autant que sa grandeur & sa situation l'ont pû permetre. Le Duc *Charles de Lorraine* y tenoit garnison, & depuis la perte de ses Etats il n'avoit presque point d'autre retraite que celle-là.

Le Vicomte de *Turenne* fit descendre par la riviere l'Infanterie, le canon & toutes les choses necessaires pour son dessein. Il marcha ensuite par le *Palatinat* avec deux mille chevaux, & défit six cens hommes que le Général *Beck* envoyoit à *Frankendal*. Les habitans de *Worms* ouvrirent leurs portes & en firent sortir les *Lorrains*. Delà le Vicomte de *Turenne* poursuivit sa marche vers *Mayence*, & détacha *Roze* pour aller attaquer *Openheim*. C'est une petite ville située dans une plaine, mal fortifiée, mais défenduë par un très-bon château. *Roze* n'y trouva point de résistance. Le Vicomte de *Turenne* se presenta devant

Mayen-

Mayence & s'étant logé dans le faubourg, il envoya un Trompete à ceux qui commandoient dans la ville pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence est le siege de l'Archevêque Electeur, & une des principales villes d'*Allemagne*; outre qu'elle est grande, fort peuplée, & bien bâtie pour un païs où l'on n'a jamais eu le goût de la bonne Architecture, sa situation la rend considerable, étant placée vis-à-vis de l'emboûchure du *Mein* qui passe sous une partie de ses murailles; du côté de la terre elles sont défenduës par une citadelle de quatre bastions, mais comme il arrive d'ordinaire aux grandes villes, ses fortifications étoient negligées, & sa défense consistoit plus dans le nombre de ses habitans que dans la force de ses remparts.

Au bas de la ville sur le bord du *Rhin* est un château assez magnifique où logent les Electeurs; dans le temps que cette ville avoit été sous la puissance du Roi de *Suede*, il avoit fait bâtir à l'endroit où les deux rivieres se joignent, un Fort de six bastions qui portoit le nom de *Gustawbourg*; mais à la fin les Imperiaux ayant repris *Mayence*, le Fort fut abandonné par les *Suedois*, & les Electeurs l'ont laissé ruiner.

Quand

Quand le Vicomte de *Turenne* entra dans les fauxbourgs, il y avoit encore dans la ville une garnison Imperiale de huit cens hommes; neanmoins l'Electeur n'ayant pas crû y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à *Hermestein*; de sorte que le Chapitre qui a l'autorité du gouvernement en l'absence de l'Archevêque, fit assembler tous les Corps de la ville, & après plusieurs deliberations ils resolurent de députer vers le Duc d'*Enguien*, & de ne donner les clefs qu'à lui-même; afin de rendre en quelque sorte leur capitulation plus honorable par la qualité de celui qui les recevroit.

Le Vicomte de *Turenne* envoia cette réponse au Duc d'*Enguien* qui étoit toûjours avec son armée à la vûë de *Philisbourg*. Il en partit aussi-tôt avec une escorte de quatre cens chevaux, & se rendit en un jour & demi proche de *Mayence*. Pendant qu'on travailloit aux articles du Traité, *Merci* avec l'armée de *Baviere* s'étoit posté sur des hauteurs entre *Hailbron* & *Neckersulm*, & avoit laissé le *Neckre* devant lui.

Hailbron n'est qu'à quatorze lieuës de *Philisbourg*; *Merci* prétendoit arrêter de là tous les progrès du Duc d'*Enguien*. Il détacha *Wolfs* Colonel celebre parmi les

Ba-

Bavarois avec deux cens chevaux & cinq cens Dragons pour se jetter dans *Mayence*; mais *Wolfs* n'y pût arriver qu'un quart-d'heure avant le Duc d'*Enguien*. Le Trompette que ce Prince envoya aux habitans pour les avertir de sa venuë, trouva *Wolfs* qui les haranguoit pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du *Rhin*, & celui de toute l'Armée *Bavaroise* qui le suivroit en peu de temps.

Mais les habitans de *Mayence* sachant que le Duc d'*Enguien* étoit en personne dans leur faubourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au Vicomte de *Turenne*; & après avoir fait sortir *Wolfs* de la Ville, ils envoyerent leurs Députez au Duc d'*Enguien* pour achever le traité de leur Capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans *Binghen* petite Ville avec un bon Château sur le *Rhin*, & d'y recevoir des Troupes *Françoises*. Le Duc d'*Enguien* donna le gouvernement de *Mayence* au Comte de *Courval*, & y établit une forte garnison avec ce qui étoit necessaire pour reparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles.

Le Vicomte de *Turenne* prit en passant *Creutznak*, & *D'Aumont* alla investir *Lan-*

daw avec douze cens hommes de pied & quinze cens chevaux. C'eſt une Ville ſituée dans une plaine à quatre lieuës de *Philisbourg*, elle eſt aſſez peuplée, ſon rempart n'eſt flanqué que par des tours à l'antique avec un foſſé défendu par quelques demi-lunes & un chemin-couvert. Il y avoit dedans quatre cens hommes des troupes *Lorraines*, & c'étoit la ſeule Place que les *Imperiaux* euſſent conſervée dans le *Palatinat* au-deçà du *Rhin*, excepté *Frankendal* où les *Eſpagnols* tenoient une forte garniſon.

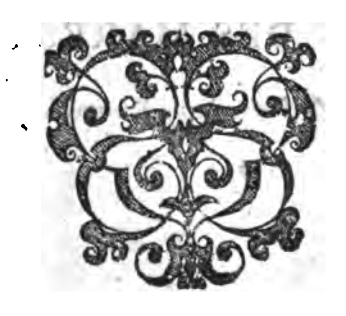
Pendant que *D'Aumont* prenoit ſes quartiers, & commençoit ſes travaux devant *Landaw*, le Duc d'*Enguien* vint rejoindre ſon Armée à *Philisbourg* pour être plus près du ſiege que *D'Aumont* alloit entreprendre; il apprit en arrivant que la tranchée étoit déja ouverte, mais que *D'Aumont* en allant viſiter le travail avoit été bleſſé dangereuſement *. Le Vicomte de *Turenne* alla continuer le ſiege, & pouſſa la tranchée ſi diligemment, que dans trois jours on fit une batterie & un logement ſur la contreſcarpe; le cinquiéme jour le Duc d'*Enguien* y étant venu pour viſiter les travaux, les *Lorrains* traiterent

* *Il mourut à* Spire *peu de jours après.*

terent avec le Vicomte de *Turenne* & ſortirent de la Place.

Après la priſe de *Landaw*, *Nieuſtad*, *Manheim*, & *Magdebourg* ne firent que fort peu de reſiſtance: Ainſi le Duc d'*Enguien* ſe vit en une ſeule campagne, trois fois victorieux de l'Armée *Bavaroiſe*, maître du *Palatinat* & du cours du *Rhin* depuis *Philisbourg* juſques à *Hermeſtein*, & de tout ce qui eſt entre le *Rhin* & la *Mozelle*.

FIN.



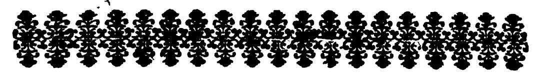
LES VISIONNAIRES, COMEDIE:

PAR

JEAN DES MARESTS,

De l'Academie Françoise.

AR-



ARGUMENT.

DANS *cette* Comedie *sont représentez plusieurs sortes d'Esprits Chimeriques ou* Visionnaires, *qui sont atteints chacun de quelque folie particuliere, mais c'est seulement de ces folies pour lesquelles on ne renferme personne; & tous les jours nous voyons parmi nous des Esprits semblables, qui pensent pour le moins d'aussi grandes extravagances, s'ils ne les disent.*

Le premier est un Capitan, *qui veut qu'on le croye fort vaillant: toutefois il est poltron à un tel point, qu'il est reduit à craindre la fureur d'un Poëte, laquelle il estime une chose bien redoutable; & est si ignorant, qu'il prend toutes ses façons de parler Poëtiques & étranges, pour des noms de Démons, & des paroles magiques.*

Le second est un Poëte *bizarre, Sectateur passionné des Poëtes* François *qui vivoient devant ce siecle, lesquels sembloient par leurs termes empoullez & obscurs, avoir dessein d'épouvanter le monde, étant si aveuglément amoureux de l'Antiquité, qu'ils ne consideroient pas que ce qui étoit bon à dire parmi les* Grecs

& les Romains , *imbus des diverses appellations de leurs Dieux, & des particularitez de leur Religion, dont les Fables étoient le fondement, n'est pas si facilement entendu par ceux de ce temps, & qu'il faut bien adoucir ces termes quand on en a besoin, soit aux allegations des Fables, ou en d'autres rencontres. Celui-ci par la lecture de ces Poëtes, s'est formé un stile Poëtique si extravagant, qu'il croit que plus il se releve en mots composez & en Hyperboles, plus il atteint la perfection de la Poësie ; dont il fait même des Regles à sa mode, principalement pour les Pieces de Theatre, en quoi il pense être fort habile : témoin un sujet qu'il compose sur le champ, dont l'immensité & la confusion font voir le défaut de son jugement. Il ne laisse pas d'avoir assez d'esprit pour se jouer d'un sôt qui se mêle d'aimer les Vers sans y rien connoître.*

*Le troisiéme est un de ceux dont le nombre est si grand qui se picquent d'*aimer les Vers sans les entendre , *font des admirations sur des choses de néant , & passent ce qui est de meilleur ; & prennent des galimatias en termes relevez pour quelques belles Sentences, & pour les plus grands efforts de la Poësie. Ces sortes d'Esprits, pourvû que les Vers semblent graves, ne manquent point de les approuver, sans penser seulement à les entendre. Mais il n'y a*

rien

rien de plus ordinaire que de voir ces mêmes Idiots, qui veulent faire croire qu'ils ont l'esprit sensible & délicat, & qu'ils savent aimer tout ce qui est beau, s'imaginer comme celui-ci, qu'ils sont Amoureux, sans savoir bien souvent de qui; & sur le recit que l'on leur fait de quelque Beauté, courir les ruës, & se persuader qu'ils sont extrémement passionnez, sans avoir vû ce qu'ils aiment.

Le quatriéme est un Riche imaginaire, *dont il se trouve assez par le monde, & de qui la folie ne paroît qu'au cinquiéme Acte: car dans les autres il parle serieusement de ses richesses, comme il paroît dans la description de sa belle Maison, où il ne se trouve rien d'extravagant, & qui ne soit imaginé selon la vrai-semblance; étant une chose ordinaire que chacun est serieux dans sa folie.*

*L'*Amante d'Alexandre *n'est pas une chose sans exemple; & il y a beaucoup de Filles, qui par la lecture des Histoires & des Romans, se sont éprises de certains Heros, dont elles rebattoient les oreilles à tout le monde: & pour l'amour desquels elles méprisoient tous les vivans.*

Est-il rien de plus ordinaire que de voir des Filles de l'humeur de la seconde, qui se croit être aimée de tous ceux qui la regardent, ou qui entendent parler d'elle, bien que peut-être

 elles

elles ne disent pas si naïvement leurs sentimens.

Pour la troisiéme Sœur, il s'en trouve beaucoup, comme elle, amoureuses de la Comedie, *à présent qu'elle est si fort en regne, particulierement de celles qui se mêlent d'en juger, d'en savoir les Regles, d'inventer des sujets selon la portée de leurs esprits, tels que celui que recite celle-ci, dans lequel il y a plus de matiere qu'il n'en faudroit pour vingt Comedies; encore ne sait-on que le troisiéme Acte, & si la Piece a duré déja pour le moins trente ans: toutefois on peut voir les veritables Regles, dans l'opinion des Critiques qu'elle allegue au Poëte pour en avoir son avis, qui sont celles que l'on doit suivre, encore que ces deux extravagantes personnes n'en demeurent pas d'accord.*

Le Pere de ces trois Filles n'est guere plus sage qu'elles. Il est d'une humeur si facile, que tout homme qui se présente pour avoir en mariage l'une de ses Filles, lui semble toûjours être son fait: qu'un autre vienne après, il trouve encore que c'est ce qu'il lui faut; Et pour en accepter trop, il s'embarrasse tellement qu'il ne sait ce qu'il doit faire à la fin de la Piece, dont le démêlement se fait par un de ses parens, qui est le seul qui soit raisonnable entre tous ces Personnages,

Tou-

Toutes ces Folies, bien que differentes, ne sont ensemble qu'un sujet, & pour les bien représenter toutes, on ne pouvoit pas leur donner une liaison aussi grande que celle qui se peut donner aux Comedies, où n'agissent que deux ou trois principaux Personnages; & l'intrigue de celle-ci n'est qu'en l'embarrassement du bon homme qui lui est causé par tous les gendres qu'il a acceptez: le reste n'est soûtenu que des extravagances de ces Visionnaires qui se mêlent encore ensemble en quelque sorte, pour faire mieux paroître ces Folies les unes pour les autres.

Quelques-uns ont voulu reprendre cette Comedie, de ce qu'elle n'étoit pas propre pour toutes sortes de gens, & que ceux qui n'ont aucun Savoir, n'en pouvoient entendre beaucoup de Mots. Mais depuis quand les Ignorans sont-ils devenus si considerables en France, *que l'on doive tant s'interesser pour eux, & que l'on soit obligé d'avoir soin de leur plaire? Pensez-vous que l'on doit bien du respect, ou à la bassesse de leur condition, ou à la dureté de leurs esprits, ou au mépris qu'ils ont fait des Lettres, pour faire que l'on songe à les divertir? Nous ne sommes pas dans ces Républiques, où le peuple donnoit les Gouvernemens & les Charges, & où les Poëtes étoient contraints de composer, ou des Tragedies horribles, pour plaire à leur goût bizarre, ou des Comedies basses, pour s'accommoder à la*

*portée de leurs esprits. Ceux qui ne composent des Ouvrages que par un honnête divertissement, ne doivent avoir pour but que l'estime des Honnêtes-gens, & c'est à leur jugement qu'ils addressent toutes leurs inventions & leurs pensées. Le peuple a l'esprit si grossier & si extravagant, qu'il n'aime que des nouveautez grotesques. Il courra bien plûtôt en foule pour voir un Monstre, que pour voir quelque Chef-d'œuvre de l'Art, ou de la Nature. Je croi même qu'il y a des Poëtes, qui pour contenter le Vulgaire, font à dessein des Pieces extravagantes, pleines d'accidens bizarres, de machines extraordinaires, & d'embrouillemens de Scenes, & qui affectent des Vers enflez & obscurs & des pointes ridicules au plus fort des passions : Car pourvû que les accidens soient étranges, tout ce qui se dit sur leur sujet, plait au peuple, & encore plus si c'est quelque pensée pointuë & embarrassée, car alors moins il l'entend, plus il la louë, & lui donne d'applaudissemens. Ce sont des Esprits fort avisez qui ne songent qu'à cette vie présente, & qui sont si moderez, qu'ils n'affectent point la vie future des Ouvrages, dont les seuls Savans sont les distributeurs. Mais encore ne doit-on pas trouver étrange si ceux qui ne sont pas tenus d'avoir ces considerations pour le Peuple, & qui ne songent qu'à satisfaire les premiers Esprits de l'*Europe*, ne cherchent que les pures délicatesses de l'Art,*

soit

ſoit à repréſenter les nobles & veritables mouvemens des Paſſions dans les ſujets ſerieux, ſoit à réjouïr les Spectateurs par des railleries gentilles & honnêtes dans les Comiques. Après que les perſonnes raiſonnables ſeront ſatisfaites, il en reſtera encore aſſez pour les autres, & plus qu'ils n'en meritent. C'eſt ainſi qu'il arrive des feſtins qui ſe font aux Grands: après qu'ils ont fait leur repas il n'en reſte que trop encore pour les valets; & bien que les viandes n'ayent pas été apprêtées au goût de ces derniers, ils ne laiſſent pas d'en faire bonne chere; & l'on auroit tort d'accuſer le Cuiſinier d'une faute ſi l'un d'eux ſe plaignoit, que l'on devoit avoir eu égard à ſon goût, plûtôt qu'à celui des Maîtres. Auſſi ayant introduit un Poëte extravagant, on ne doit pas ſe plaindre de ce qu'on le fait parler en termes Poëtiques extravagans: & il importe fort peu que les ignorans l'entendent ou non, puiſque cela n'a pas été apprêté pour eux. C'eſt être bien déraiſonnable, d'accuſer d'obſcurité celui qui dans la bouche du Poëte s'eſt voulu mocquer de l'obſcurité des anciennes Poëſies.

Ce n'eſt pas pour toi que j'écris,
Indocte & ſtupide Vulgaire:
J'écris pour les nobles Eſprits:
Je ſerois marri de te plaire.

PER-

PERSONNAGES.

ARTABAZE, *Capitan.*

AMIDOR, *Poëte extravagant.*

FILIDAN, *Amoureux en idée.*

PHALANTE, *Riche imaginaire.*

MELISSE, *Amoureuse d'*Alexandre le Grand.

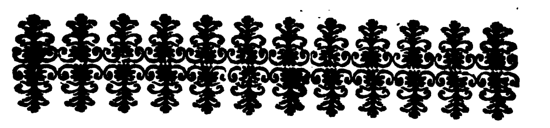
HESPERIE, *Qui croit que chacun l'aime.*

SESTIANE, *Amoureuse de la* Comedie.

ALCIDON, *Pere de ces trois Filles.*

LYSANDRE, *Parent d'*Alcidon.

LES



LES VISIONNAIRES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARTABAZE.

JE suis l'amour du Ciel, & l'effroi de la Terre;
L'ennemi de la Paix, le foudre de la Guerre;
Des Dames le desir, des Maris la terreur:
Et je traîne avec moi le carnage & l'horreur.
Le Dieu *Mars* m'engendra d'une fiere *Amazone*;
Et je suçai le lait d'une affreuse Lionne.
On parle des travaux d'*Hercule* encore enfant,
Qu'il fut de deux Serpens au berceau triomphant:
Mais me fut-il égal, puisque par un caprice
Etant las de teter j'étranglai ma nourrice?
Ma mere qui trouva cet acte sans raison,
Désirant me punir, me prit en trahison:
Mais ayant en horreur les actions poltronnes,
J'exterminai dès-lors toutes les *Amazones*.
Mon Pere à cet exploit se voulut opposer;
Et parant quelques coups pensoit me maîtriser:
Mais craignant ma valeur aux Dieux mêmes funeste,
Il alla se sauver dans la voute céleste.
Le Soleil qui voit tout, voyant que sans effort

Je

Je domterois le Ciel, entreprend nôtre accord:
De *Mars* en ma faveur la puissance il resserre,
Et le fait *Mars* du Ciel, moi celui de la Terre,
Lors pour recompenser ce juste jugement,
Voyant que le Soleil couroit incessamment,
J'arrêtai pour jamais sa course vagabonde,
Et le voulus placer dans le centre du monde:
J'ordonnai qu'en repos il nous donnât le jour;
Que la Terre & les Cieux roulassent à l'entour;
Et c'est par mon pouvoir, & par cette avanture,
Qu'en nos jours s'est changé l'ordre de la Nature.
Ma seule autorité donna ce mouvement
A l'immobile corps du plus lourd Element;
De là vient le sujet de ces grands Dialogues,
Et des nouveaux avis des plus fins Astrologues.
J'ai fait depuis ce temps mille combats divers,
Et j'aurois de mortels dépeuplé l'Univers;
Mais voyant qu'à me plaire un Sexe s'évertuë,
J'en refais par pitié tout autant que j'en tuë.
Où sont-ils à présent tous ces grands Conquerans?
Ces fleaux du genre humain? ces illustres Tyrans?
Un *Hercule*, un *Achille*, un *Alexandre*, un *Cyre*,
Tous ceux qui des *Romains* augmenterent l'Empire,
Qui firent par le fer tant de monde perir?
C'est ma seule valeur qui les a fait mourir.
Où sont les larges murs de cette *Babylone*?
Ninive, *Athene*, *Argos*, *Thebe*, *Lacedemone*,
Carthage la fameuse, & le grand *Ilion*?
Et j'en pourrois nombrer encore un million.
Ces superbes Citez sont en poudre réduites:
Je les pris par assaut, puis je les ai détruites.
Mais je ne voi rien plus qui m'ose resister:
Nul Guerrier à mes yeux ne s'ose présenter.
Quoi donc, je suis oisif? & je serois si lâche
Que mon bras pût avoir tant soit peu de relâche?
O Dieux! faites sortir d'un Antre ténébreux
Quelque horrible Géant, ou quelque Monstre affreux

S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere,
Je vai faire du Monde un vaste cimetiere.

SCENE DEUXIE'ME.

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

JE fors des Antres noirs du mont Parnassien,
Où le fils poil-doré du grand Saturnien
Dans l'esprit forge-vers plante le Dithyrambe,
L'Epode, l'Antistrophe, & le tragique Iambe.

ARTABAZE.

Quel prodige est ceci? je suis saisi d'horreur.

AMIDOR.

Profane, éloigne toi, j'entre dans ma fureur.
Iacch Iacch Evoé.

ARTABAZE.

La rage le possede:
Contre les Furieux la fuite est le remede.

SCENE TROISIE'ME.

AMIDOR.

QUe de descriptions montent en mon cerveau,
Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau!
Sus donc, représentons une fête Bacchique,
Un orage, un beau temps par un Vers heroïque,
Plein de mots empoullez, d'Epithetes puissans,
Et sur tout évitons les termes languissans.
Déja de toutes parts j'entrevoi les brigades
De ces Dieux Chevrepieds, & des folles *Mænades*,
Qui s'en vont célébrer le mystere Orgien
En l'honneur immortel du Pere Bromien.
Je voi ce Cuisse-né, suivi du bon *Silene*,
Qui du gosier exhale une vineuse haleine;
Et son Ane fuyant parmi les *Mimallons*,
Qui le bras enthyrsé courent par les vallons.

Mais

Mais où va cette troupe ? elle s'est égarée
Aux solitaires bords du floflottant *Nerée*.
Rien ne me paroît plus que Rochers caverneux,
J'entens de loin le bruit d'un vent tourbillonneux
Sacrez Hôtes des Cieux, quelle horrible tempête
Quel voile ténébreux encourtine ma tête ?
Eole a déchaîné ses vîtes postillons,
Qui galoppent déja les humides sillons.
Le Ciel porte-flambeaux d'un noir manteau se couvre,
Je ne voi qu'un éclair qui le perce & l'entr'ouvre
Quels feux virevoltans nous redonnent le jour ?
Mais la nuit aussi-tôt rembrunit ce séjour.
Ce tonnerre orageux qui menace & qui gronde,
Eslochera bien-tôt la machine du monde.
Quel éclat, quel fracas confond les élemens ?
Jupin de l'Univers sappe les fondemens ;
Ce coup jusqu'à *Tenare* a fait une ouverture,
Et fera pour le moins avorter la Nature.

SCENE QUATRIE'ME.

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

VOici ce cher Ami, cet Esprit merveilleux.

AMIDOR.

Mettons-nous à l'abri d'un rocher sourcilleux :
Evitons la tempête.

FILIDAN.

Ah ! sans doute il compose
Ou parle à quelque Dieu de la Metamorphose.

AMIDOR.

Je voi l'adorateur de tous mes nobles Vers :
Mais dont les jugemens sont toûjours de travers.
Tout ce qu'il n'entend pas aussi-tôt il l'admire,
Je m'en vai l'éprouver ; car j'en veux un peu rire.
Suivons. L'orage cesse, & tout l'air s'éclaircit ;

De

Des vents brise-vaisseaux l'haleine s'adoucit.
Le calme qui revient aux ondes marinieres,
Chasse le pâle effroi des faces nautonnieres;
Le nuage s'enfuit, le Ciel se fait plus pur,
Et joyeux se revêt de sa robe d'azur.

FILIDAN.

Oseroit-on sans crime, au moins sans mille excuses,
Vous faire abandonner l'entretien de vos Muses?

AMIDOR.

Filidan, laissez-moi dans ces divins transports
Décrire la Beauté que j'apperçûs alors.
Je m'en vai l'attrapper. Une Beauté céleste
A mes yeux étonnez soudain se manifeste;
Tant de rares Tresors en un corps assemblez,
Me rendirent sans voix, mes sens furent troublez:
De mille traits perçans je ressentis la touche.
Le coral de ses yeux, & l'azur de sa bouche,
L'or bruni de son teint, l'argent de ses cheveux;
L'ébene de ses dents digne de mille vœux,
Ses regards sans arrêt, sans nulles étincelles,
Ses beaux tetins longuets cachez sous ses aisselles,
Ses bras grands & menus, ainsi que des fuseaux,
Ses deux cuisses sans chair, ou plûtôt deux roseaux,
La grandeur de ses pieds, & sa petite taille,
Livrerent à mon cœur une horrible bataille.

FILIDAN.

Ah Dieu! qu'elle étoit belle! O Roi des beaux Esprits,
Vis-tu tant de beautez? Ah! que j'en suis épris.
Di-moi ce qu'elle fit, & contente mon ame
Qui sent déja pour elle une secrette flame.

AMIDOR.

Inventons un discours qui n'aura point de sens.
Elle me dit ces mots pleins de charmes puissans,
Favori d'*Apollon*, dont la verve extatique
Anime les ressorts d'une ame frenetique,
Et par des visions produit mille plaisirs

Qui charment la vigueur des plus nobles desirs;
Apprens à révérer par un fatal augure
De ma pudicité l'adorable figure.

FILIDAN.

O merveilleux discours, ô mots sententieux,
Capables d'arrêter les plus audacieux.
Dieux! qu'en toutes façons cette Belle est charmante,
Et que je sens pour elle une ardeur vehemente.
Ami, que te dit-elle encore outre cela?

AMIDOR.

Elle me dit, Adieu, puis elle s'en alla.

FILIDAN.

J'adore en mon esprit cette Beauté divine,
Qui sans doute du Ciel tire son origine.
Je me meurs, *Amidor*, du desir de la voir.
Quand aurai-je cet heur?

AMIDOR.

Peut-être sur le soir:
Quand la brunette nuit développant ses voiles,
Conduira par le Ciel le grand bal des étoiles.

FILIDAN.

O merveilleux effet de ses rares beautez!
Incomparable amas de nobles qualitez!
Déja de liberté mon ame est dépourvûë:
Le recit m'a blessé, je mourrai de sa vûë.
Prépare-toi, mon cœur, à mille maux divers.

AMIDOR.

Adieu, sur ce sujet je vai faire des Vers.

FILIDAN.

Que tu m'obligeras, *Amidor*, je t'en prie,
Tandis pour soulager l'excès de ma furie,
Je m'en vais soûpirer l'ardeur de mon amour,
Et toucher de pitié tous ces lieux d'alentour.

SCENE V.

FILIDAN.

O Dieux ! qu'une Beauté parfaitement décrite
De desirs amoureux en nos ames excite !
Et que la Poësie a des charmes puissans
Pour gagner nos esprits & captiver nos sens.
Par un ordre pompeux de paroles plaisantes,
Elle rend à nos yeux les choses si présentes,
Que l'on pense en effet les connoître & les voir,
Et le cœur le plus dur s'en pourroit émouvoir.
C'est chose étrange aussi d'éprouver que mon ame
Soit jusques à ce point susceptible de flame;
Et que le seul recit d'une extrême Beauté
Puisse rendre à l'instant mon esprit arrêté.
Mais quoi? tous les matins je me tâte & m'essaye,
Et croi sentir au cœur quelque amoureuse playe,
Sans savoir toutefois qui cause ce tourment:
Si bien que quand je sors je m'enflamme aisément.
La premiere Beauté qu'en chemin je rencontre,
Qui de quelques attraits me vient faire la montre,
D'un seul de ses regards me rend outrepercé,
Et fait bien-tôt mourir un cœur déja blessé,
Même si je n'en vois comme je les désire,
Qu'un ami seulement s'approche pour me dire,
Je viens de voir des yeux, ah ! c'est pour en mourir,
Aussi-tôt je me meurs, je ne fais que courir,
Je vais de toutes parts pour offrir ma franchise
A ces yeux inconnus dont mon ame est éprise.
Mais jamais nul recit ne m'a si fort touché:
J'étois à son discours par l'oreille attaché,
Et mon ame aussi-tôt d'un doux charme enivrée,
S'est à tant de Beautez innocemment livrée.
O merveilleux Tableau de mille doux attraits
Qu'une Muse en mon cœur a doucement pourtraits !
Ouvrage sans pareil, agréable Peinture

Du plus beau des objets qu'ait produit la nature:
Adorable Copie, & dont l'Original
N'eſt que d'or & d'azur, d'ébene & de coral,
Et tant d'autres treſors que mon ame confuſe
Admiroit au recit de cette docte Muſe,
Dieux que je vous cheris! & que pour vous aimer
Je ſens de feux plaiſans qui me vont conſommer!
Mais, aimable Beauté que j'adore en idée,
Par qui ma liberté ſe trouve poſſedée,
Quel bienheureux endroit de la terre ou des cieux
Jouït du bel aſpect de vos aimables yeux?
Aux traits de la pitié ſoyez un peu ſenſible:
Soulagez vôtre Amant, & vous rendez viſible:
Beauté, je vai mourir ſi je tarde à vous voir.
Quel moyen dans mon mal d'attendre juſqu'au ſoir?
Je n'en puis plus, Beauté dont je porte l'image,
Mon deſir violent ſe va tourner en rage:
Je pâme, je me meurs: O céleſte Beauté
En quel excès de maux m'as-tu précipité?

SCENE VI.

HESPERIE, FILIDAN.

HESPERIE.

CEt Amant s'eſt pâmé dès l'heure qu'il m'a vûe;
De quels traits, ma Beauté, le Ciel t'a-t-il pourvûe?
En ſortant du logis je ne puis faire un pas
Que mes yeux auſſi-tôt ne cauſent un trêpas.
Pour moi je ne ſai plus quel conſeil je dois ſuivre.
Le monde va perir, ſi l'on me laiſſe vivre,
Dieux! que je ſuis à craindre! eſt-il rien ſous les cieux
Au genre des humains plus fatal que mes yeux?
Quand je fus miſe au jour, la Nature peu fine
Penſant faire un Chef-d'œuvre avançoit ſa ruine.
On compteroit plûtôt les feuilles des forêts,
Les ſablons de la mer, les épics de *Cerès*,
Les fleurs dont au Printemps la terre ſe couronne,

Les

Les glaçons de l'Hiver, les raisins de l'Autonne,
Et les feux qui des nuits assistent le flambeau,
Que le nombre d'Amans que j'ai mis au tombeau.
Celui-ci va mourir, lui rendrai-je la vie ?
Je le puis d'un seul mot, la pitié m'y convie.

FILIDAN.

Bel azur, beau coral, aimables qualitez !

HESPERIE.

Il n'est pas mort encore, il rêve à mes beautez.
Le dois-je secourir ? j'en ai la fantaisie.
Mais ceux qui me verroient, mourroient de jalousie,
Que mon sort est cruel ! je ne fais que du mal;
Et ne puis faire un bien sans tuer un Rival,
Je ne puis ouvrir l'œil sans faire une blessure,
Ni faire un pas sans voir une ame à la torture.
Si fuiant ces malheurs je rentre en la maison,
Ceux qui servent chez nous tombent en pàmoison,
Ils cedent aux rigueurs d'une flame contrainte,
Et tremblent devant moi de respect & de crainte,
Ils ne sauroient me voir sinon en m'adorant,
Ni me dire un seul mot sinon en soûpirant.
Ils baissent aussi-tôt leur amoureuse bouche,
Pour donner un baiser aux choses que je touche.
Toutefois ma beauté les fait si bien ravir,
Qu'ils s'estiment des Rois dans l'heur de me servir.
A table je redoute un breuvage de charmes;
Ou qu'un d'eux ne me donne à boire de ses larmes.
Je crains que quelqu'Amant n'ait avant son trépas
Ordonné que son cœur servit à mes repas.
Souvent sur ce penser en mangeant je frissonne:
Croyant qu'on le déguise, & qu'on me l'assaisonne:
Pour mettre dans mon sein par ce trait décevant,
Au moins après la mort ce qu'il ne pût vivant.
Les Amans sont bien fins au plus fort de leur rage,
Et sont ingenieux mêmes à leur dommage.
On dresse pour m'avoir cent pieges tous les jours.
Mon Pere aussi me veille, & craint tous ces amours,

Glorieux de m'avoir aux Dieux il se compare ;
Et quelquefois ravi d'un miracle si rare,
Doute s'il me fit naître, ou si je vins des Cieux.
Dans la maison sans cesse on a sur moi les yeux,
Lui plein d'étonnement, mes Sœurs pleines d'envie,
Les autres pleins d'amour; belle, mais triste vie!
Une beauté si grande est-elle à desirer?
Mais j'apperçoi mon Pere, il me faut retirer.

SCENE VII.

LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN.

LYSANDRE.

IL est vrai qu'il est temps de penser à vos Filles.
Elles sont toutes trois vertueuses, gentilles,
D'âge à les marier, puis vous avez du Bien;
Ne differez donc plus, la garde n'en vaut rien.

ALCIDON.

Lisandre, il est certain : mais pour choisir un gendre,
Il s'en présente tant, qu'on ne sait lequel prendre.
Puis je suis d'une humeur que tout peut contenter,
Pas un d'eux à mon gré ne se doit rejetter.
S'il est vieux il rendra sa famille opulente ;
S'il est jeune, ma fille en sera plus contente;
S'il est beau, je dis lors, beauté n'a point de prix;
S'il a de la laideur, la nuit tous chats sont gris;
S'il est gai, qu'il pourra réjouïr ma vieillesse:
Et s'il est serieux, qu'il a de la sagesse;
S'il est courtois, sans doute il vient d'un noble sang;
S'il est présomptueux, il sait tenir son rang ,
S'il est entreprenant, c'est qu'il a du courage;
S'il se tient à couvert, il redoute l'orage;
S'il est prompt, on perd tout souvent pour differer;
S'il est lent, pour bien faire il faut considerer,
S'il révére les Dieux, ils lui seront prosperes;
S'il trompe pour gagner, il fera ses affaires;
Enfin quelque parti qui s'ose présenter ,

Tou-

Toûjours je trouve en lui dequoi me contenter.

LYSANDRE.

Que sert donc, *Alcidon*, une plus longue attente,
Si vous trouvez par-tout quelqu'un qui vous contente?

ALCIDON.

Quand je choisis un gendre, un qui va survenir
Me plaît, & du premier m'ôte le souvenir ;
Si pour s'offrir à moi quelque troisiéme arrive,
Je trouve quelque chose en lui qui me captive.

LYSANDRE.

Mais pour en bien juger, & pour faire un bon choix,
Il faut dans la balance en mettre deux ou trois;
Ceux de qui le talent plus solide vous semble,
Les peser mûrement, les comparer ensemble.

ALCIDON.

C'est ce que je ne puis; que sert de le nier ?
Je conclus sans faillir toûjours pour le dernier.

LYSANDRE.

Vôtre esprit est étrange.

FILIDAN.

Objet de mon martyre!

ALCIDON.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ?

LYSANDRE.

Quelque Amant qui soûpire.

ALCIDON.

Sa prunelle mourante à peine voit le jour.

FILIDAN.

Est-ce toi, cher Ami, Pere de mon amour ?

ALCIDON.

Sans doute il est épris de l'une de mes Filles.

FILIDAN.

Merveille de nos jours, Astre luisant qui brilles
Dans le Ciel des Beautez, vien te montrer à moi :
Regarde si je manque ou d'ardeur ou de foi:
Fai toi voir à mes yeux, vien soulager ma peine :

Que te sert d'affecter le titre d'inhumaine?
Prens pitié de mon mal, tu ne l'ignores pas;
Les Dieux n'ignorent rien, du moins voi mon trêpas:
Doutes-tu de mes feux? apprens-les de ma bouche.

ALCIDON.

Lysandre, en verité sa passion me touche,
Son amour m'a rendu tout saisi de pitié;
Aussi n'est-il rien tel qu'une belle amitié.

LYSANDRE.

Il est déja vaincu.

ALCIDON.

J'aimerois mieux un gendre
Qui cherît sa moitié d'une amour aussi tendre,
Qu'un qui possederoit les plus riches Tresors,
Et toutes les beautez de l'Esprit & du Corps.
Le Savoir & les Biens, sans la flame amoureuse,
Ne pûrent jamais rendre une alliance heureuse.

FILIDAN.

Cessez, mes chers Amis, de flatter mon malheur:
Ou bien de quelque espoir soulagez ma douleur.

ALCIDON.

Consolez-vous, mon Fils, ayez bonne esperance.
Je veux recompenser cette rare constance.
J'entreprens de guerir vos desirs enflammez.
Vous aurez aujourd'hui celle que vous aimez.

FILIDAN.

Puis-je obtenir de vous le bonheur que j'espere?
Ah! je vous nommerai mon Salut & mon Pere.

ALCIDON.

Croyez que dès ce soir je vous rendrai content.

LYSANDRE.

Quand un autre viendra vous en direz autant.

ALCIDON.

Je veux dedans ce jour, sans prendre un plus long terme,
Choisir ceux qu'il me faut, d'une volonté ferme.

LY-

LYSANDRE.

C'est beaucoup pour un jour.

FILIDAN.

Me la ferez-vous voir?

ALCIDON.

Oui, prenez bon courage. Adieu jusqu'à ce soir.

FILIDAN.

Que ce retardement pour voir ces divins charmes,
Me doit coûter encor de soûpirs & de larmes.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PHALANTE, MELISSE.

PHALANTE.

Rigoureuse *Melisse*, à qui reservez-vous
Ce cœur si plein d'orgueil, si rempli de courroux?

MELISSE.

Phalante, à nul de ceux que l'on voit sur la Terre.

PHALANTE.

Voulez-vous à l'Amour toûjours faire la guerre?

MELISSE.

Non, mais quand je verrois le plus beau des humains,
Il ne peut en m'aimant avoir que des dédains.

PHALANTE.

D'où vous vient cette humeur?

MELISSE.

Je veux bien vous l'apprendre,
Après ce que j'ai lû de ce grand *Alexandre*,
Ce Dieu de la Valeur, Vainqueur de l'Univers,
Qui dans si peu de temps fit tant d'exploits divers,
Beau, courtois, liberal, adroit, savant & sage,
Qui trouva tout danger moindre que son courage;
Qui borna son Empire où commence le jour,
Je ne puis rien trouver digne de mon amour.

C'eſt lui dont le merite a captivé mon ame,
C'eſt lui pour qui je ſens une amoureuſe flame,
Et doit-on s'étonner ſi ce puiſſant Vainqueur
Ayant domté la terre, a ſû dompter mon cœur?

PHALANTE.

Mais c'eſt une chimere où vôtre amour ſe fonde:
Car que vous ſert d'aimer ce qui n'eſt plus au monde?

MELISSE.

Nommer une chimere un Heros indomté?
O Dieux! puis-je ſouffrir cette temerité?

PHALANTE.

Meliſſe mon deſir, n'entrez pas en colere,
Mais au moins dites moi, comment ſe peut-il faire
D'aimer un inconnu, que vous ne pouvez voir,
Et dont ſe peut l'idée à peine concevoir?

MELISSE.

Appeller inconnu, celui de qui l'Hiſtoire
A décrit les beaux faits tous rayonnans de gloire,
De qui la renommée épanduë en tous lieux
Couvre toute la terre, & s'étend juſqu'aux cieux?
Ce manque de raiſon n'eſt pas comprehenſible.

PHALANTE.

Mais j'appelle inconnu ce qui n'eſt pas viſible.

MELISSE.

Je le connois aſſez, je le voi tous les jours,
Je lui rends mes devoirs, & lui dis mes amours.

PHALANTE.

Quoi? vous parlez à lui?

MELISSE.

Je parle à ſon image,
Qui garde tous les traits de ſon charmant viſage.

PHALANTE.

Une image à mon gré ne charme point les yeux.

MELISSE.

Toutefois en image on adore les Dieux.

PHALANTE.

Où l'avez vous trouvée?

MELISSE.

Un Tome de *Plutarque*
M'a fourni le Portrait de ce divin Monarque.
Et pour le mieux cherir je le porte en mon ſein.

PHALANTE.

Quittez, Belle, quittez cet étrange deſſein.
Ce vaillant *Alexandre*, agréable *Meliſſe*,
N'a plus aucun pouvoir de vous rendre ſervice.

MELISSE.

Quoi? pour mon ſerviteur voudrois-je un ſi grand Roi?
De qui tout l'Univers a révéré la loi?
Phalante, il étoit né pour commander au monde.

PHALANTE.

Vous aimez d'une Amour qui n'a point de ſeconde.
Mais vous feriez bien mieux de choiſir un amant
Qui pourroit en effet vous cherir conſtamment;
Un homme comme moi, dont l'extrême richeſſe
Peut de mille plaiſirs combler vôtre jeuneſſe.

MELISSE.

Penſez vous par ce charme abuſer mes eſprits?
Quittez ce vain eſpoir, j'ai vos biens à mépris.
Oſez-vous comparer quelque pauvre heritage,
Quelque champ malheureux qui vous vint en partage,
Aux treſors infinis de ce grand Conquerant?
Qui prodiguoit les biens du pays odorant,
De la *Perſe*, & de l'*Inde*, & ſouvent à des Princes
Comme préſens legers a donné des Provinces?

PHALANTE.

Mais où ſont ces treſors? les avez-vous ici?

MELISSE.

Comme il les mépriſoit, je les mépriſe auſſi.

PHALANTE.

Je perds ici le temps, elle eſt préoccupée
Par cette folle amour dont ſa tête eſt frappée.
Je vai voir ſes parens, ils me recevront mieux:

Mes

Mes grands biens me rendront agréable à leurs yeux.
De la guerir sans eux je n'ose l'entreprendre.
Adieu jusqu'au revoir, l'Amante d'*Alexandre.*

MELISSE.

Adieu Mortel chetif, qui t'oses comparer
A ce vaillant Heros que tu dois adorer.

SCENE SECOND.

HESPERIE, MELISSE.

HESPERIE.

MA Sœur, dites le vrai, que vous disoit *Phalante*?

MELISSES

Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

O la ruse excellente !
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader?

MELISSE.

N flattez point, ma sœur, vôtre esprit de la sorte.
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte:
Que si je veux flechir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en un état heureux.
Mais quoi? jugez, ma sœur, quel conseil je dois prendre:
Et si je puis l'aimer, aimant un *Alexandre.*

HESPERIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien moqueur,
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mon cœur.
Mais, ma sœur, croyez-moi, n'en prenez point la peine.
En vain vous me direz que je suis inhumaine:
Que je dois par pitié soulager ses Amours:
Cent fois le jour j'entens de semblables discours,
Je suis de mille Amans sans cesse importunée;
Et croi qu'à ce tourment le Ciel m'a destinée.
L'on me vient rapporter; *Lysis* s'en va mourir;

D'un

D'un regard pour le moins venez le secourir:
Eurylas s'est plongé dans la melancolie;
L'amour de *Licidas* s'est tournée en folie;
Periandre a dessein de vous faire enlever;
Une flotte d'amans vient de vous arriver;
Si *Corylas* n'en meurt il sera bien malade;
Un Roi pour vous avoir envoye une ambassade;
Tirsis vous idolatre & vous dresse un autel;
C'est pour vous ce matin que s'est fait un duel;
Aussi de mon portrait chacun veut la copie.
C'est pour moi qu'est venu le Roi d'*Ethiopie*:
Hier j'en blessai trois d'un regard innocent:
D'un autre plus cruel j'en fis mourir un cent.
Je sens, quand on me parle, une haleine de flame.
Ceux qui n'osent parler m'adorent en leur ame.
Mille viennent par jour se soûmettre à ma loi,
Je sens toûjours des cœurs voler autour de moi.
Sans cesse des soupirs sifient à mes oreilles.
Mille vœux élancez m'entourent comme abeilles.
Les pleurs près de mes pieds courent comme torrens.
Toûjours je pense ouïr la plainte des mourans;
Un regret, un sanglot, une voix languissante,
Un cri desesperé d'une douleur pressante,
Un *je brûle d'amour*, un *helas je me meurs!*
La nuit je n'en dors point, je n'entends que clameurs
Qui d'un trait de pitié s'efforcent de m'atteindre:
Voyez, ma chere sœur, suis-je pas bien à plaindre?

MELISSE.

Il faut vous détromper: il n'en est pas ainsi.
Ce nouvel amoureux qui me parloit ici,
Qui se promet de rendre une fille opulente....

HESPERIE.

Quoi? voulez-vous encor me parler de *Phalante*?
Que vous êtes cruelle!

MELISSE.

Ecoutez un moment,

HESPERIE.

On feroit de ma vie une piece admirable,
S'il faut beaucoup d'amour pour la rendre agreable.
Car vous autres, jugez, qui ſavez les Romans,
Si la belle *Angelique* eut jamais tant d'Amans.

SESTIANE.

Voici ce bel Eſprit dont la veine eſt hardie,
Nous pourrons avec lui parler de Comedie.

SCENE IV.

SESTIANE, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

J'AI ce matin appris un nouveau compliment,
Laiſſez moi repartir.

AMIDOR.

Je ſaluë humblement
L'honneur des triples ſœurs, les trois belles Charites.

SESTIANE.

Nous mettons nos beautez aux pieds de vos merites.

AMIDOR.

Dequoi s'entretenoit vôtre Eſprit aime-Vers?

SESTIANE.

Nous diſcourions ici ſur des ſujets divers.

MELISSE.

Nous parlions des exploits du vaillant *Alexandre.*

AMIDOR.

Ce grand Roi qui cent Rois enfanta de ſa cendre?
Cet enfant putatif de grand Dieu foudroyant?
Ce torrent de la Guerre, orgueilleux, ondoyant?
Ce *Mars* plus redouté que cent mille tempêtes?
Ce bras qui fracaſſa cent millions de têtes?

MELISSE.

Je vous aime, *Amidor*, de le louër ainſi.

HESPERIE.

Savez-vous un ſujet dont nous parlions auſſi?
D'une dont la beauté peut aiſément prétendre

D'a-

D'avoir plus de captifs, que n'en fit *Alexandre*.

AMIDOR.

Donc je la nommerois *Cyprine* domte-cœur,
Qui d'un trait doux-poignant subtilement vainqueur,
Et du poison sucré d'une friande œillade
Rendroit des regardans la poitrine malade.

HESPERIE.

Jugez en verité, laquelle est-ce de nous?

AMIDOR.

Je ne puis, sans de deux encourir le courroux,
Pour un tel jugement le beau pasteur de *Troye*
Aux *Argives* flambeaux donna sa ville en proye.
Il ne faut point juger des grandes Deïtez.
Je puis nommer ainsi vos celestes beautez.

SESTIANE.

O Dieux! qu'il a d'esprit, mais il faut que je die
Que nous parlions aussi touchant la Comedie:
Car c'est ma passion.

AMIDOR.

C'est le charme du temps:
Mais le nombre est petit des Auteurs importans
Qui sachent entonner un carme magnifique,
Pour faire bien valoir le cothurne tragique.
Pour moi je sens ma verve aimer les grands sujets.
Je cede le Comique à ces Esprits abjets,
Ces Muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire
Au grossier appetit d'une ame populaire:
Puis je voi qu'un intrigue embrouille le cerveau.
On trouve rarement quelque sujet nouveau:
Il faut les inventer; & c'est là l'impossible.
C'est tenter sur *Neptune* un naufrage visible.
Mais un Esprit hardi, savant & vigoureux,
D'un tragique accident est toûjours amoureux;
Et sans avoir recours à l'onde Aganippide,
Il puise dans *Sophocle*, ou dedans *Euripide*.

SESTIANE.

Toutefois le Comique étant bien inventé,

Peut être raviſſant quand il eſt bien traité.
Dites, approuvez-vous ces Regles de critiques,
Dont ils ont pour garands tous les Auteurs antiques,
Cette Unité de jour, de ſcene, d'action?

AMIDOR.

Cette ſévérité n'eſt qu'une illuſion.
Pourquoi s'aſſujettir aux groteſques chimeres
De ces emmaillottez dans leurs regles auſteres?
Qui n'oſent de *Phebus* attendre le retour,
Et n'aiment que des fleurs qui ne durent qu'un jour?
Il faudroit tout quitter; car en traitant les Fables,
Ou certains accidens d'Hiſtoires veritables,
Comment repréſenter en obſervant ces loix,
Un ſujet en un jour qui ſe paſſe en un mois?
Comment fera-t-on voir en une même Scene,
La ville de *Corinthe* avec celle d'*Athéne?*
Pour la troiſiéme loi, la belle invention!
Il ne faudroit qu'un Acte avec une action.

SESTIANE.

Toutefois ces Eſprits critiques, & ſévéres,
Ont leurs raiſons à part qui ne ſont pas legeres.
Qu'il faut poſer le Jour, le Lieu qu'on veut choiſir.
Ce qui vous interrompt ôte tout le plaiſir:
Tout changement détruit cette agréable Idée,
Et le fil delicat dont vôtre ame eſt guidée.
Si l'on voit qu'un ſujet ſe paſſe en plus d'un jour,
L'Auteur, dit-on alors, m'a fait un mauvais tour,
Il m'a fait ſans dormir paſſer des nuits entieres:
Excuſez le pauvre homme, il a trop de matieres,
L'eſprit eſt ſeparé: le plaiſir dit Adieu.
De même arrive-t-il ſi l'on change de lieu.
On ſe plaint de l'Auteur: il m'a fait un outrage:
Je penſois être à *Rome*, il m'enleve à *Carthage*.
Vous avez beau chanter, & tirer le rideau:
Vous ne m'y trompez pas, je n'ai point paſſé l'eau.
Ils deſirent auſſi que d'une haleine égale

On

On traite sans détour l'Action principale.
En mêlant deux sujets, l'un pour l'autre nous fuit:
Comme on voit s'échapper deux lievres que l'on
suit.
Ce sont là leurs raisons, si j'ai bonne memoire.
Je me rapporte à vous de ce qu'on en doit croire.

AMIDOR.

L'esprit avec ces loix n'embrasse rien de grand.
La diversité plaît, c'est ce qui nous surprend
Dans un même sujet cent beautez amassées,
Fournissent un essai de diverses pensées.
Par exemple, un Rival sur l'humide Element
Qui ravit une Infante aux yeux de son Amant,
Un Pere en son palais qui regrette sa perte:
La Belle qui soûpire en une Isle deserte:
L'Amant en Terre ferme au plus profond d'un bois,
Qui conte sa douleur d'une mourante voix:
Puis arme cent vaisseaux, delivre sa Princesse,
Et triomphant rameine & Rival & Maîtresse:
Cependant le Roi meurt, on le met au tombeau,
Et ce malheur s'apprend au sortir du vaisseau;
Le Royaume est vaquant, la Province est troublée,
Des plus grands du Païs la troupe est assemblée,
La discorde est entr'eux, tout bruit dans le Palais,
La Princesse survient, qui les remet en paix,
Et ressuyant ses yeux comme Reine elle ordonne
Que son fidele Amant obtienne la Couronne.
Voyez si cet amas de grands évenemens,
Capables d'employer les plus beaux ornemens,
Trois voyages sur mer, les combats d'une guerre,
Un Roi mort de regret que l'on a mis en terre,
Un retour au Païs, l'appareil d'un tombeau,
Les Etats assemblez pour faire un Roi nouveau,
Et la Princesse en deuil qui les y vient surprendre,
En un jour, en un lieu, se pourroient bien étendre?
Voudriez-vous perdre un seul de ces riches objets?

Vomiſſant des braſiers de ſa brûlante gorge,
Ce tombeau d'*Empedocle*, où *Vulcan* fait ſa forge,
Où *Bronte* le nerveux, cet enfumé Demon,
Travaille avec *Sterope*, & le nud *Pyracmon*,
Dans ſon ventre enſouffré n'eut jamais tant de flame,
Qu'une de ces beautez en verſa dans mon ame.

ALCIDON.

Que cet homme eſt ſavant dedans l'antiquité!
Il ſait mêler la Fable avec la Verité:
Il connoît les ſecrets de la Philoſophie;
Et même eſt entendu dans la Coſmographie.
Vous êtes amoureux? & qu'eſt-ce que l'Amour?

AMIDOR.

C'eſt ce Dieu génitif, par qui l'on voit le jour,
Qui perça l'embarras de la maſſe premiere,
Débrouilla le chaos, fit ſortir la lumière,
Ordonna le manoir à chacun Element,
Aux globes azurins donna le mouvement,
Remplit les vegetaux de ſemence feconde;
Et par les embryons éterniſa le monde.

ALCIDON.

Son Eſprit me ravit, ſon Savoir me confond.
O Dieux! qu'il eſt ſubtil & ſolide, & profond,
Je ne voi rien ſi beau qu'un Savoir admirable,
C'eſt un riche treſor à tous biens preferable:
C'eſt un flambeau divin que l'on doit reſpecter.
Allez, je vous eſtime, & vous veux contenter;
Venez ici ce ſoir, je vous donne ma fille.
Vous ſerez quelque jour l'honneur de ma famille.

AMIDOR.

Adieu, grand producteur de trois rares Beautez.
Le Ciel donne à vos jours mille felicitez.
Clothon d'or & de ſoye en compoſe la trame,
Et la fiere *Atropos* de long temps ne l'entame.

ACTE

ACTE TROISIEME

SCENE PREMIERE.

FILIDAN, ARTABAZE.

FILIDAN.

QUand te pourrai-je voir, ô Beauté que j'adore?
Helas! que ce desir me pique & me dévore!

ARTABAZE.

Pauvre homme, je t'entens sans cesse soûpirer.
Tu ne fais que te plaindre & te desesperer.
Je suis l'effroi de ceux qui semblent redoutables,
Mais sache que je suis l'espoir des miserables.
Est-ce quelque Tyran qui triomphe de toi?
Et qui te fait servir sous son injuste loi?
Jupiter dans les Cieux peut garder son tonnerre:
Je dompte ces marauts & j'en purge la Terre.
Est-ce quelque Brigand qui t'emporte ton bien?
Quelque part qu'il se cache, il ne lui sert de rien.
J'escalade les monts, je descens aux abysmes,
Il n'est point contre moi d'azyle pour les crimes.

FILIDAN.

Ce n'est point ma douleur.

ARTABZE.

Quelque accident fatal
T'a-t-il fait exiler de ton pays natal?
Je veux te redonner la grace de ton Prince,
Ou mon juste courroux détruira sa Province.

FILIDAN.

Ce n'est point là mon mal, mes ennuis sont plus grands.

ARTABAZE.

Regrettes-tu quelqu'un de tes plus chers parens?
Si c'est qu'aprés sa mort il te fâche de vivre,
Je vai jusqu'aux Enfers & je te le delivre.

FILIDAN.

Ma douleur eſt bien autre, ô merveilleux vainqueur.

ARTABAZE.

Eſt-ce une maladie ?

FILIDAN.

Oui qui me tient au cœur.

ARTABAZE.

C'eſt une maladie ? ah ! qu'elle eſt attrapée.
J'extermine les maux du vent de mon épée.
Mais il faut en uſer en diverſes façons,
Ou feindre une eſtocade, ou des eſtramaçons.
Selon les maux divers.

FILIDAN.

Ce pouvoir eſt étrange.

ARTABAZE.

Quel eſt donc vôtre mal ?

FILIDAN.

Mon mal vient d'un mélange
D'ébene, d'or, d'argent, d'azur & de coral.

ARTABAZE.

Tout cela pris en poudre a cauſé vôtre mal.
N'avoit-on point mêlé quelque jus de racine
Pour donner le paſſage à cette medecine ?

FILIDAN.

Helas ! Roi des vaillans, vous ne m'entendez pas.

ARTABAZE.

Ce titre me plaît fort.

FILIDAN.

Je ſuis près du trêpas,
Pour un philtre amoureux que j'ai pris par l'oreille.

ARTABAZE.

Vraiment vous me contez une étrange merveille,
Un philtre par l'oreille ?

FILIDAN.

Ecoutez moi ; bons Dieux !
J'entends un doux recit du coral de deux yeux ;
De l'azur d'une bouche.

AR-

ARTABAZE.

Ah Dieux! il me fait rire.
C'eſt de l'azur des yeux que vous me voulez dire,
Du coral d'une bouche.

FILIDAN.

Attendez un moment.
C'eſt doncques l'un ou l'autre.

ARTABAZE.

Ah! vous êtes Amant
De quelques yeux d'azur, de quelque teint d'yvoire?

FILIDAN.

L'yvoire n'en eſt pas, ſi j'ai bonne memoire.
Mais c'eſt un tel amas de parfaites beautez,
De treſors infinis, de rares qualitez,
Que je ſuis, pour les voir, dans un deſir extrême.

ARTABAZE.

Sans doute il veut parler de la Nymphe qui m'aime.

FILIDAN.

Quoi, vous la connoiſſez?

ARTABAZE.

Ah! ſi je la connois?
Cette Nymphe m'adore, elle vit ſous mes loix.

FILIDAN.

Quelle vive douleur a mon ame ſaiſie?
Falloit-il à mes maux joindre la jalouſie?
Ne ſuffiſoit-il pas de languir ſans la voir?

ARTABAZE.

J'en pourrai bien ranger d'autres ſous mon pouvoir,
Je me ſuis engagé de vous donner remede,
J'ai pitié de vos maux, allez, je vous la cede.

FILIDAN.

O Prince généreux, courtois & liberal,
Donc j'obtiendrai par vous cet azur, ce coral?
De gloire & de bonheur le Ciel vous environne,
Que j'embraſſe vos pieds,

ARTABAZE.

Allez, je vous la donne.

SCENE SECONDE.

ARTABAZE, FILIDAN, AMIDOR.

ARTABAZE.

CEt homme eſt furieux, retirons-nous d'ici.

FILIDAN.

Pour quelle occaſion le craignez-vous ainſi?

ARTABAZE.

Quand je l'ai vû tantôt il s'eſt mis en furie.

FILIDAN.

Il n'eſt rien de plus doux, c'eſt une rêverie.

ARTABAZE.

Toutefois il crachoit du creux de ſes poûmons,
L'Epode, l'Antiſtrophe, & cent autres Demons.

FILIDAN.

Banniſſez cette peur de vôtre fantaiſie.
Cela doit s'appeller fureur de Poëſie.

ARTABAZE.

C'eſt là mon ſeul défaut, je crains les furieux.

FILIDAN.

Quoi? craindre ayant ce bras toûjours victorieux?

ARTABAZE.

Je m'en fuis.

FILIDAN.

Demeurez.

ARTABAZE.

Voyez comme il medite.

FILIDAN.

Que craignez-vous?

ARTABAZE.

Je crains que ſa rage s'irrite.

FILIDAN.

Raſſûrez vôtre eſprit, il medite des Vers
Pour ſemer vôtre nom par tout cet Univers,
Quittez, cher *Amidor*, vos Muſes bien-aimées:
Et venez rendre hommage à ce Dompteur d'Armées.

AR-

ARTABAZE.

M'assûrez-vous de lui?

FILIDAN.

C'est le Heros du temps.

AMIDOR.

Je vous saluë, effroi de tous les combattans,
Qui donnez jalousie à cent Têtes Royales.

ARTABAZE.

Il a, comme je voi, quelques bons intervales.
Dites, vôtre fureur vous prend-elle souvent?
Faites-nous quelque signe au moins auparavant.

AMIDOR.

Ma Phebique fureur sert aux Heros illustres
Pour prolonger leurs jours d'un million de lustres.
Elle donne aux vaillans les plus beaux de ses traits.
Par exemple, alleguez quelques-uns de vos faits:
Vous verrez ma fureur qui vous les va décrire.

ARTABAZE.

Pour mes faits valeureux je veux bien vous en dire,
Mais trêve de fureur.

FILIDAN.

Ah! ne le craignez pas,

AMIDOR.

Jamais cette fureur ne causa de trêpas.

ARTABAZE.

Sachez que j'ai pour nom l'effroyable *Artabaze*,
Qui monté quelquefois sur le Cheval Pegase,
Vai jusques sur la nuë œillader l'Univers.
Pour chercher de l'emploi dans les climats divers,
Puis pour me divertir je vole & je revole
En deux heures ou trois de l'un à l'autre Pole.

AMIDOR.

Son discours thrasonic me plaît extrêmement,
Il aime l'hyperbole, & parle gravement.

ARTABAZE.

Un jour du haut de l'air j'apperçûs deux Armées,
D'une chaleur pareille au combat animées,
Quand

Quand assez à les voir je me fus diverti,
Attendant de me joindre au plus foible parti;
Toûjours voloit entr'eux la victoire douteuse :
Enfin de cet ébat ma valeur fut honteuse :
L'impatiente ardeur me fait fondre sur eux,
Comme un Aigle vaillant sur des Cygnes peureux:
Je fends de tous côtez, bras, jambes, cuisses, têtes:
Mes grands coups se font craindre ainsi que des tempêtes :
J'attire sur moi seul mille traits opposez:
Mais d'un de mes regards j'abbas les plus osez:
Enfin je fis alors, ce qu'à peine on peut croire,
De deux camps ennemis une seule victoire.

AMIDOR.

Cet Exploit gigantesque est certes merveilleux.

ARTABAZE.

Comment décririez-vous ce combat perilleux ?

AMIDOR.

Au secours *Polhymnie*, *Erato*, *Therpsicore*.

ARTABAZE.

Fuyons, cette fureur le va reprendre encore.

FILIDAN.

Demeurez, grand Guerrier, ignorez-vous les noms
Des Muses qu'il invoque ?

ARTABAZE.

Il parle à ses Demons,
Son œil n'est plus si doux, il fait mille grimaces,
Et mâche entre ses dents de certaines ménaces.
Voyez comme il nous lance un regard de travers?

FILIDAN,

C'est de cette façon que l'on fait de bons Vers.

ARTABAZE.

Faut-il être en fureur ? ce mêtier est étrange.
J'aime mieux pour ce coup me passer de loüange,
Pour voir faire des Vers je n'y prens pas plaisir.

AMIDOR.

J'en ferai donc pour vous avec plus de loisir.

Je

Je veux vous présenter des enfans de ma Muse.

ARTABAZE.

Je vous ferai faveur,

FILIDAN.

Mais à quoi je m'amuse.
Cherchons, mes yeux, cherchons ces aimables appas.

ARTABAZE.

Où courez-vous, Ami, ne m'abandonnez pas.

FILIDAN.

Ne craignez rien de lui, croyez-en ma parole.

ARTABAZE.

Adieu donc, pauvre Amant, que le Ciel vous console.

SCENE III.

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

Guerrier, ne craignez rien parmi les vertueux.
Je voi que vous marchez d'un pas majestueux.
Vous avez le regard d'un grand Homme de guerre,
Et tel que *Mars* l'auroit s'il étoit sur la Terre;
Vous avez le parler grave, sec, resonnant,
Digne de la grandeur d'un *Jupiter* tonnant.

ARTABAZE.

Il est vrai.

AMIDOR.

J'ai produit une Piéce hardie,
Un grand effort d'esprit, c'est une Tragedie,
Dont on verra bien-tôt cent Poëtes jaloux.
Mais j'aurois grand besoin qu'un homme tel que vous,
Pour faire bien valoir cet excellent Ouvrage,
Voulût représenter le premier Personnage.

ARTABAZE.

Oui, je l'entreprendrai, s'il est digne de moi.

AMIDOR.

C'est le grand *Alexandre*.

AR-

ARTABAZE.

Oui, puis que ce grand Roi,
Par qui se vit l'*Asie* autrefois possedée,
Avoit de ma valeur quelque legere idée.

AMIDOR.

J'ai le rôlle en ma poche, il est fort furieux,
Car je lui fais tuer ceux qu'il aime le mieux,

ARTABAZE.

C'est donc quelque Demon, quelque bête effroyable,
Ah! ne le tirez point:

AMIDOR.

Ce n'est rien de semblable.
Cela n'est qu'un écrit,

ARTABAZE.

Quoi, qui donne la mort?
Vous êtes donc Sorcier?

AMIDOR.

Ne craignez point si fort.

ARTABAZE.

Ah Dieux! je suis perdu, ma valeur ni mes armes
Ne sont point par malheur à l'épreuve des charmes.

AMIDOR.

Ce ne sont que des Vers.

ARTABAZE.

C'est ce qui me fait peur.

AMIDOR.

Si vous craignez l'Ecrit, je les dirai par cœur.
Voyons si sur le champ vous les pourriez apprendre.

ARTABAZE.

Je le veux.

AMIDOR.

Dites donc, *Je suis cet Alexandre.*

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Effroi de l'Univers.

AR-

ARTABAZE.

Ce titre m'appartient.

AMIDOR.

Ah Dieux! Dites vos Vers.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot qu'en dire davantage,
Je me condamnerois en tenant ce langage.

AMIDOR.

Quelle bizarre humeur?

ARTABAZE.

Ce trait est captieux,
Afin que j'abandonne un titre glorieux:
Le donnant, je perdrois le pouvoir d'y prétendre.
Je dirai seulement, *Je suis cet Alexandre.*

AMIDOR.

Et qui dira le reste?

ARTABAZE.

Il faut bien, sur ma foi,
Donner le titre à dire à quelqu'autre qu'à moi:
Puis je pourrai poursuivre.

AMIDOR.

O Dieux! quel badinage?
On verroit deux Acteurs pour un seul personnage.

ARTABAZE.

Comme vous l'entendrez, je ne puis autrement.

AMIDOR.

Ma foi, vous le direz, j'en ai fait le serment.

ARTABAZE.

Quoi? vous me menacez, frenetique caboche.

AMIDOR.

Je ferai donc sortir le rôlle de ma poche.

ARTABAZE.

O Dieux à mon secours, sauvez-moi du Sorcier.

AMIDOR.

Adieu vaillant courage, Adieu franc Chevalier.

SCE-

SCENE IV.

PHALANTE, AMIDOR.

DEquoi rit *Amidor*?

AMIDOR.

C'eſt de ce Capitaine.

PHALANTE.

Ami, je te cherchois, j'ai beſoin de ta veine,
Pour vaincre une Beauté dont mon cœur eſt épris:
Mais pour ſe faire aimer, vivent les bons Eſprits.
Rien ne ſauroit flechir une humeur rigoureuſe
Comme un Vers qui fait plaindre une peine amoureuſe.

AMIDOR.

Si c'eſt une Beauté qui cheriſſe les Vers,
J'en ai de compoſez ſur des ſujets divers:
J'en ai ſur un refus, j'en ai ſur une abſence;
J'en ai ſur un mépris, ſur une médiſance;
J'en ai ſur un courroux, ſur des yeux, ſur un ris,
Un retour de *Silvie*, un Adieu pour *Cloris*,
Un ſonge à *Berenice*, une plainte à *Caſſandre*;
Car on choiſit le nom tel que l'on le veut prendre.

PHALANTE.

Cette *Plainte à Caſſandre* eſt bien ce qu'il me faut.

AMIDOR.

Cette Piece eſt ſavante, & d'un ſtile fort haut.

PHALANTE.

C'eſt comme je la veux.

AMIDOR.

Au reſte ce ſont Stances,
Pleines de riches mots, de graves doleances.

PHALANTE.

Si le ſtile en eſt riche, on me tient riche auſſi.

AMIDOR.

Serois-je aſſez heureux pour les avoir ici?

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

Non.

PHALANTE.

Quoi donc ?

AMIDOR.

Une *Ode Pindarique*.

PHALANTE.

Et cela ?

AMIDOR.

Ce sont *Vers* qu'on va *mettre en Musique*.

PHALANTE.

Ce l'est peut-être ici,

AMIDOR.

C'est l'*Adieu pour Cloris*.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

Ce sont *les Pleurs de la Bergere Iris*.

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une *Anagramme* en tous les hemistiches.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un *Sonnet* en lettres acrostiches.

Ah ! non ce ne l'est pas, c'est un *Vœu pour Philis*.

PHALANTE.

Ne l'est-ce point ici ?

AMIDOR.

C'est *sur un teint de Lis*.

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

C'est une *Hymne*.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est une *Eclogue.*

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une *Epitaphe.*

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un *Prologue.*

PHALANTE.

Nous sommes malheureux.

AMIDOR.

Je croi que la voici.

PHALANTE.

Que les Dieux soient loüez !

AMIDOR.

Non, c'est *sur un Souci.*

PHALANTE.

Ce l'est doncques ici.

AMIDOR.

Non, c'est une *Epigramme.*

PHALANTE.

Cela sera donc là.

AMIDOR.

C'est une *Epithalame.*

PHALANTE.

Ce sera la derniere.

AMIDOR.

A la fin je la voi.

PHALANTE.

O Dieux !

AMIDOR.

Plainte à Cassandre,

PHALANTE.

Amy, donne le moy:
J'aime à lire les Vers, je suis tout en extase.

AMIDOR.

Vous ne les liriez pas avec assez d'emphase.

STANCES.

Doncques rigoureuse Cassandre,
Tes yeux entre-doux & hagards,
Par l'optique de leurs regards
Me vont pulveriser en cendre.
Toutefois parmi ces ardeurs,
Tes heteroclites froideurs
Causent une antiperistase :
Ainsi mourant, ne mourant pas,
Je me sens ravir en extase
Entre la vie & le trépas.
Mon cœur devint pusillanime
Au prime aspect de ta Beauté,
Et ta Scythique cruauté
Rendit mon esprit cacochime ;
Tantôt dans l'Euripe amoureux
Je me croi le plus malheureux
Des individus sublunaires :
Tantôt je me croi transporté
Aux espaces imaginaires
D'une excentrique volupté.
Aussi ton humeur apocryphe
Fait que l'on te nomme en ce temps
Des hypocondres inconstans
Le veritable Hieroglyphe.
Les crotesques illusions
Des fanatiques visions
Te prennent pour leur hypothese,
Et dedans mes calamitez
Je n'attens que la synderese

De tes froides neutralitez.
Autrement la Metamorphose
De mon bonheur en tant de maux,
Fait que l'espoir de mes travaux
N'est plus qu'en la Metempsychose.
La catastrophe d'un Amant
Ne trouve point de sentiment
Dans ton ame paralytique:
Faut-il, lunatique Beauté,
Que tu sois le pole antartique
De l'amoureuse humanité?
Chante donc la Palinodie,
Cher Paradoxe de mes sens,
Et des Symptomes que je sens
Débrouille l'Encyclopedie.
Ainsi les célestes Brandons
Versent sur ton chef mille dons
En lignes perpendiculaires;
Et devant ton terme fatal,
Cent revolutions solaires
Eclairent sur mon vertical.

PHALANTE.

Ah! que je suis ravi, quelle Muse admirable!

AMIDOR.

Que vous semble du stile?

PHALANTE.

Il est incomparable.
Mais mon étonnement est sur ces visions,
Cette humeur apocryphe, & ces illusions,
Dont ces Vers sont remplis, qui me font croire encore
Qu'on les a faits exprès pour celle que j'adore.

AMIDOR.

Elle est donc lunatique?

PHALANTE.

Elle a l'esprit gâté
D'un amour d'*Alexandre.*

AMIDOR.

Ah ! quelle abſurdité!
Quoi du grand *Alexandre* ? elle eſt donc chimerique ?
Voila ce que produit la lecture hiſtorique,
Et celle des Romans dans les jeunes eſprits,
Qui de phantômes vains ſentent leurs cœurs épris.
Alors que fraîchement ils ont lû quelque Hiſtoire :
Cette humeur changera.

PHALANTE.

Je le pourrois bien croire :
Et même ces beaux Vers ont des charmes puiſſans
Pour lui bien reprocher qu'elle a perdu le ſens.

AMIDOR.

Donc, au lieu de ces mots, *rigoureuſe Caſſandre*,
Mettez au premier Vers, *Amante d'Alexandre* ?
Ce trait la picquera.

PHALANTE.

L'avis eſt excellent.
J'admire cet eſprit.

AMIDOR.

C'eſt là nôtre talent.

PHALANTE.

Je la pourrois bien vaincre à force de largeſſes,
Si les biens lui plaiſoient, j'ai de grandes richeſſes :
Mais ce charme eſt plus propre à gagner ſes parens.
En voici, ce me ſemble, un des plus apparens :
Il m'a promis ſecours, je vois *Alcidon* même.

AMIDOR.

Je m'en vai cependant mediter un Poëme.
Ces Vers valent cent francs, à vingt francs le couplet.

PHALANTE.

Allez, je vous promets un Habit tout complet.

SCENE V.

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE.

LYSANDRE.

Venerable *Alcidon*, je vous offre *Phalante*,
Pour digne Serviteur de ma belle Parente,
Melisse vôtre fille; ayant un revenu
Qui passe tous nos biens.

ALCIDON.

Soyez le bien venu.
Etes-vous possesseur d'une grande richesse?

PHALANTE.

Grace aux Dieux j'ai des biens dignes de ma noblesse,
J'en ai dedans la Ville, & j'en ai dans les champs:
Je fais fendre la Terre à cent coutres tranchans:
J'ai des prez, des forêts, des étangs, des rivieres,
Des troupeaux, des haras, des forges, des minieres,
Des bourgs & des châteaux, des meubles à foison,
Les sacs d'or & d'argent roulent par ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vôtre est égale?
De toutes vos maisons quelle est la principale?

PHALANTE.

C'est un lieu de plaisir, séjour de mes Ayeux,
A mon gré le plus beau qui soit dessous les Cieux.
Si vous le desirez, je vous le vai décrire.

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que je desire.

PHALANTE.

Ce lieu se peut nommer séjour des voluptez,
Où l'Art & la Nature étalent leurs beautez;
On rencontre à l'abord une longue avenuë
D'arbres à quatre rangs qui voisinent la nuë:
Deux prez des deux côtez font voir cent mille fleurs,
Qui parent leurs tapis de cent vives couleurs:
Et cent petits ruisseaux coulent d'un doux murmure,

Qui

Qui d'un œil plus riant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord est agréable.

LYSANDRE.

On peut avec raison
Se promettre de-là quelque belle Maison.

PHALANTE.

De loin l'on apperçoit un Portail magnifique.
De près l'ordre est Toscan, & l'ouvrage rustique :
Ce Portail donne entrée en une grande court,
Ceinte de grands ormeaux, & d'un ruisseau qui court;
Là mille beaux Pigeons & mille Paons superbes
Marchent d'un grave pas sur la pointe des herbes.
Une Fontaine au centre a son jet élancé
Par le cornet retors d'un *Triton* renversé :
Cette eau frappe le Ciel, puis retombe, & se jouë
Sur le nez du *Triton*, & lui lave la jouë.
La court, des deux côtez, tient à deux bassecourts,
De qui le grand Château tire tout son secours:
En l'une est le manége, offices, écuries:
L'autre est pour le labour, & pour les bergeries.
Au fond de cette court paroît cette maison,
Qu'*Armide* eût pû choisir pour l'heureuse prison
Où furent en repos son *Regnaut* & ses armes,
Sans qu'elle eût eu besoin du pouvoir de ses charmes.
Au bord d'une terrasse un grand fossé plein d'eau,
Net, profond, poissonneux, entoure le Château,
Pour rendre ce lieu sûr contre les escalades;
Et l'appui d'alentour ce sont des balustrades.

ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-levis
Se présente un objet dont les yeux sont ravis,
Trois portes de porphyre, & de jaspe étofées,
Comme un arc de triomphe enrichi de trophées.
On entre en une court large de deux cens pas

Où cet Art qu'ont produit la Regle & le Compas,
(J'entens cette mignarde & noble Architecture)
Semble de tous côtez surmonter la Nature.
Le logis élevé, les ailes un peu moins,
De quatre pavillons flanquent leurs quatre coins:
Et par l'étage bas cent colomnes Doriques
Separent d'ordre égal cent figures antiques.

ALCIDON.

O Dieux!

PHALANTE.

Une Fontaine au milieu de la court
Représente *Arethuse*, il semble qu'elle court,
Qu'elle emporte d'un Dieu le cœur & la franchise.
L'amant la suit de près, elle pense être prise;
Elle invoque *Diane*, & dans ce temps fatal
Jaillit dessous ses pieds un long trait de crystal:
Cette eau qui va noyer sa mortelle dépouille,
En même-temps l'étonne, & l'arrête, & la mouille.
En chaque pavillon sont des appartemens,
Qui selon les saisons servent de logemens,
Pour l'Eté, pour l'Hyver, le Printemps ou l'Automne:
Ainsi que vient le chaud, ou qu'il nous abandonne.
L'ornement des planchers & celui des lambris
Brillent de tous côtez de dorures sans prix:
Au bout des pavillons on voit deux galleries,
Où le peintre épuisa ses doctes rêveries
Les meubles somptueux, éclatans & divers,
Feroient croire à vos yeux que de tout l'Univers
On a fait apporter les plus riches Ouvrages,
Pour rendre à ce beau lieu de signalez hommages.

ALCIDON.

Vous nous contez sans doute un Palais enchanté,

LYSANDRE.

Ecoutons,

PHALANTE.

Les Jardins n'ont pas moins de beauté,
D'abord on aperçoit un parterre s'étendre;

Où

Où de ravissement l'œil se laisse surprendre,
Ses grands compartimens forment mille fleurons,
Et cent diverses fleurs naissent aux environs.
Au milieu du parterre une grande Fontaine
Jette en l'air un torrent de sa seconde veine.
La figure est antique, un *Neptune* d'airain
Armé de son trident dompte un Cheval marin:
Le monstre, des naseaux lance l'eau jusqu'aux nuës.
Qui retombe avec bruit en parcelles menuës:
Le Dieu voit de sa barbe, & de son grand trident
Dégouter mille flots, & n'est pas moins ardent.

ALCIDON.

J'aime toutes ces eaux.

PHALANTE.

Quatre belles Sirenes
Dans les coins du jardin forment quatre Fontaines,
Dont les bassins pareils ont les bouillons égaux:
Le parterre est enceint de trois larges canaux.
Ce lieu semble coupé du dos d'une montagne,
Et découvre à main droite une riche campagne,
Un bois, une riviere, & toutes ces beautez
Dont les yeux innocens font leurs felicitez.
Le grand Parc se sépare en superbes allées,
Par mes riches ayeux en tous sens égalées.
Les arbres en sont beaux, & droits & chevelus;
Et se joignant en haut de leurs rameaux feuillus.
Parlent en murmurant, s'embrassent comme freres,
Et contre les chaleurs sont des Dieux tutelaires.
Un verd & long tapis par le milieu s'étend,
Qu'entrevoit le Soleil d'un rayon tremblottant:
Deux ruisseaux aux côtez mouillent les palissades,
Interrompant leurs cours par cent mille cascades.
Au bout des promenoirs en un lieu reculé
Se découvre un rond d'eau d'espace signalé:
Diane est au milieu de colere animée,
Et *Niobe* en rocher à demi transformée.
La Reine au lieu de pleurs verse de gros torrens:

Sa jeune fille encor l'étreint de bras mourans :
Et ses autres enfans comme personnes vrayes
Font sortir pour du sang un jet d'eau de leurs playes,
L'Etang dont le sein vaste engouffre ses canaux,
D'un bruit continuel semble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rond d'eau me plaît fort.

PHALANTE.

Autour des palissades
Cent niches en leurs creux ont autant de *Naiades*,
Qui d'un vase de marbre élancent un trait d'eau,
Qui se rend comme un arc dans le large vaisseau;
Et les admirateurs de ces beaux lieux humides
Se promenent autour sous des voûtes liquides.

ALCIDON.

Quel plaisir, ô bons Dieux !

PHALANTE.

Loin de là s'aperçoit
Un jardin que l'on sent plûtôt qu'on ne le voit :
Mille grands Orangers en égale distance
De fruits mêlez de fleurs jettent une abondance :
Ils semblent orgueilleux de voir leur beau tresor,
Que leurs fleurs sont d'argent, & que leur fruit est d'or :
Et pour se distinguer chacun d'eux s'accompagne
Ou d'un myrthe amoureux, ou d'un jasmin d'*Espagne*.

ALCIDON.

Que tous ces beaux jardins ont de charmans appas!

PHALANTE.

Ensuite est un grand lieu large de mille pas.
Dans les quatre côtez sont vingt grottes humides,
Et l'on voit au milieu le Lac des *Danaïdes*.
Ses bords sont balustrez, & cent legers batteaux,
Peints de blanc & d'azur voltigent sur les eaux :
Où sans craindre le sort qui mene aux funerailles
Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.
Un grand rocher s'éleve au milieu de l'étang,

Où

Où les cinquante Sœurs faites de marbre blanc
Portent incessamment les peines meritées
D'avoir en leurs maris leurs mains ensanglantées:
Et souffrant un travail qui ne sauroit finir,
Semblent incessamment aller & revenir.
Au haut, trois de ces Sœurs à cruche renversée,
Font choir trois gros torrens dans la tonne percée:
La tonne répand l'eau par mille trous divers:
Le roc qui la reçoit en a les flancs couverts.
Au bas l'une des Sœurs puise à tête courbée,
L'autre montre & se plaint que sa cruche est tombée:
L'une monte chargée, & l'autre qui descend
Semble aider à sa Sœur sur le degré glissant;
L'une est prête à verser, l'autre reprend haleine:
L'œil même qui les voit prend sa part de leur peine.
L'eau que ce vain travail tourmente tant de fois,
Semble accuser des Dieux les inégales loix,
Et redire en tombant d'une voix gemissante,
Pourquoi souffré-je tant, moi qui suis innocente?
Ce bruit & ce travail charment tant les Esprits,
Qu'on perd tout souvenir, tant l'on en est épris.

ALCIDON.

O Dieux! n'en dites plus, je suis plein de merveilles;
Vous m'avez en cè lieu charmé par les oreilles.

LYSANDRE.

J'entendrois ce recit volontiers tout un jour.

ALCIDON.

Je me promene encor dedans ce beau sejour.
Il est vrai, la richesse est une belle chose:
Toute felicité dedans elle est enclose.
Un pauvre n'est qu'un sot. Allez, je vous reçoi:
Venez devers le soir vous présenter à moi.
Je vous donne ma fille, & veux qu'elle vous aime.
Cette offre de vos vœux m'est une gloire extrême.

PHA-

PHALANTE.

Effacez de son cœur quelques impressions,
Qui pourroient faire tort à mes affections.

ALCIDON.

Melisse feroit-elle une faute si grande?
Phalante, il vous suffit, j'en reçoi la demande.

LYSANDRE.

Au moins dans ce beau lieu, quand je vous irai voir,
J'aurai mon logement?

PHALANTE.

Vous aurez tout pouvoir.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE PREMIERE.

MELISSE.

VAINQUEUR de l'Orient, Guerrier infatigable,
A qui des Conquerans nul ne fut comparable,
Foudre qui si soudain ravagea l'Univers
Heros qui merita cent éloges divers,
Et dont mille combats établirent l'Empire,
C'est toi seul que j'adore, & pour qui je soûpire.
Soit que je te contemple en la fleur de tes ans,
Quand aux yeux étonnez de mille Courtisans
Par une adresse vive, & qui n'eut point d'égale
Tu domptas la fureur du fougueux *Bucephale*;
Ou quand tu fis l'essai de tes guerrieres mains
Sur les forces d'*Athéne*, & l'orgueil des *Thébains*;
Ou quand tu fis trembler, à voir ta jeune audace,
Le *Danube* glacé, l'*Illyrie*, & la *Thrace*;
Je dis, voyant l'effort de tes premiers exploits
Qui jusques aux *Germains* firent craindre tes loix,
Que fera ce grand fleuve au milieu de sa course,
S'il ravage ses bords au sortir de sa source?
Puis quand ayant passé les flots de l'*Hellespont*,

Je

Je voi dans peu de temps sur ton auguste front
Flotter superbement les palmes immortelles
Des Combats du *Granique*, & d'*Issus*, & d'*Arbelles*:
Ou quand je voi ton char suivi de tous côtez
De Satrapes captifs, & d'illustres Beautez,
De chameaux chargez d'or, de meubles magnifiques,
Les tresors amassez par tant de Rois Persiques;
Ou quand je t'apperçoi sur ce trône éclatant,
Dont l'œil de tous les *Grecs* se trouva si content,
Gouter avec plaisir les fruits de ta Victoire;
Quel Vainqueur, dis-je alors, eut jamais tant de gloire?
Mais quand par trop de cœur je te vois engager
Au bourg des *Malliens* en un si grand danger,
En ce lieu malheureux, qui crut porter la marque
De l'indigne tombeau d'un si digne Monarque;
Je tremble en te voyant le premier à l'assaut,
Les échelles se rompre, & toi seul sur le haut
Qui frapes de l'épée, & du bouclier te pares
Du choc impetueux de mille traits barbares:
Mais l'effroi me saisit, & d'horreur je fremi,
Quand tu te lances seul dans l'enclos ennemi;
Et que seul tu soûtiens les puissantes attaques
Des plus desesperez d'entre les *Oxydraques*,
C'est-là, puis que si tard on te vint secourir,
Si ton corps fut mortel, que tu devois mourir.
Aussi n'étois-tu pas d'une mortelle essence,
Le plus puissant des Dieux te donna la naissance;
Jamais Mortel ne fit tant d'Exploits glorieux,
Et ne porta si loin son bras victorieux.
Plus digne fils des Dieux qu'un *Bacchus*, qu'un *Hercule*,
Croire que tu sois mort, c'est chose ridicule.
De tes membres divins la precieuse odeur
Marquoit évidemment ta celeste grandeur.
Non, tu vis dans les Cieux (car par quelque avanture
Quelque corps pour le tien fut mis en sepulture)
Mais je croirois plûtôt que tu fus transporté

Dans

Dans le charmant séjour d'un Palais enchanté;
Où ta jeune vigueur, ta beauté, ton courage,
Du temps ni de la mort ne craignent point l'outrage.
Et si tu veux savoir l'espoir de mon amour,
C'est que d'un si beau lieu tu sortiras un jour:
Tu semeras l'effroi sur la Terre & sur l'Onde,
Poursuivant ton dessein des conquêtes du monde,
O le charmant plaisir que je dois recevoir,
Si j'ai durant mes jours le bonheur de te voir!
Il me semble déja que mon amour m'ordonne
Que je t'aille trouver en habit d'*Amazone*.
O mon cher *Alexandre*, espoir de mes Amours,
Voudrois-tu bien pour moi t'arrêter quelques jours,
Pour produire un Enfant de race valeureuse?
Car je sens en t'aimant que je suis généreuse.

SCENE II.

MELISSE, ARTABAZE.

MELISSE.

QUAND pourrai-je goûter tant de felicité,
Alexandre, mon cœur?

ARTABAZE.

Quelle est cette beauté,
Qui parle d'*Alexandre*? elle paroît hardie.
Ma foi vous le verrez, c'est cette Tragédie
Dont parloit ce fantasque, elle en dit quelques vers.

MELISSE.

Oui, je le veux chercher par tout cet Univers.
Mais quel brave Guerrier me vient ici surprendre?

ARTABAZE.

Il faut lui repartir: *Je suis cet Alexandre*.

MELISSE.

Vous êtes *Alexandre*? ô mes yeux bienheureux,
Vous voyez donc l'objet de mes vœux amoureux:
Que j'embrasse vos pieds, grand Prince que j'adore.
Quitte, quitte, mon cœur, l'ennui qui te devore:

Je

Je le voi, ce grand Roi, ce Héros nompareil,
Le plus grand que jamais éclaira le Soleil,
Ce fils de *Jupiter*, ce prodige en courage.

ARTABAZE.

Cette fille à mon gré fait bien son personnage.

MELISSE.

Vous êtes *Alexandre?* au moins encore un mot:
Poursuivez de parler.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot.

MELISSE.

Parlez donc, cher Objet, dont mon ame est éprise.

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre, & cela vous suffise.

MELISSE.

Il me suffit, de vrai, d'avoir l'heur de vous voir.
Vous forcer de parler, c'est passer mon devoir:
Effroi de l'Univers, c'est par trop entreprendre.

ARTABAZE.

Est-ce pour moi ce titre, ou bien pour *Alexandre?*

MELISSE.

Comment l'entendez-vous?

ARTABAZE.

Si ce titre est pour moi,
Comme m'appartenant aussi je le reçoi:
Mais je le maintiens faux, si c'est pour *Alexandre*.

MELISSE.

Vous tenez un discours que je ne puis comprendre.
Vous êtes *Alexandre*, & vous ne l'êtes pas?

ARTABAZE.

C'est par moi qu'*Alexandre* a souffert le trêpas.

MELISSE.

Vous l'êtes donc sans l'être? à présent *Alexandre*
Est comme le Phœnix qui renaît de sa cendre?
Car c'est lui qui revit, & si ce ne l'est plus?
A peine j'entendois ces propos ambigus.
Mais, ô cher *Alexandre*, ô Prince qui m'embrase....

AR-

ARTABAZE.

Laissons la Tragedie, on m'appelle *Artabaze*,
Plus craint que le tonnerre, & l'orage & les vents.

MELISSE.

Artabaze est le nom de l'un de vos suivants,
Qui le fut de *Darie*, ah! le voudriez-vous prendre?
O Dieux! ne quittez point ce beau nom d'*Alexandre*.

ARTABAZE.

Artabaze est le nom du plus grand des Guerriers,
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.

MELISSE.

Faites moi donc entendre; est-ce metamorphose
Qui vous fait *Artabaze*, ou bien metempsychose?

ARTABAZE.

Quoi? vous dites aussi des mots de ce Sorcier
Qui fit la Tragedie?

MELISSE.

Invincible Guerrier,
Alors qu'on vous crût mort par charme ou maladie,
Ce fut donc un Sorcier qui fit la Tragedie?

ARTABAZE.

Il est vrai que de peur j'en ai pensé mourir.
Vous a-t-on dit l'effroi qui m'a tant fait courir?

MELISSE.

Quoi donc? il vous fit peur, ô Valeur sans seconde.

ARTABAZE.

Il m'a fait disparoître aux yeux de tout le monde.

MELISSE.

Vous disparûtes donc par un charme puissant?

ARTABAZE.

Par des mots qui pouvoient en effrayer un cent:
Par un certain Demon qu'il portoit dans sa poche.

MELISSE.

O Dieux!

ARTABAZE.

Nul de sa mort ne fut jamais si proche.

ME-

MELISSE.

Depuis cet accident qu'il s'eſt fait de combats!

ARTABAZE.

Quels combats ſe ſont faits?

MELISSE.

Ne les ſavez-vous pas?

ARTABAZE.

On s'eſt battu ſans moi? Je deteſte, j'enrage.

MELISSE.

Ce fut lors que vos Chefs eurent fait le partage
De tous ces grands pays conquis par vos travaux.

ARTABAZE.

Je les ferai tous pendre; où ſont-ils ces maraux?
Ils partagent mon bien?

MELISSE.

Depuis leurs deſtinées
On pourroit bien compter près de deux mille années.

ARTABAZE.

Les Dieux pour les ſauver de mon juſte courroux
Ont mis aſſûrément cet eſpace entre nous.

MELISSE.

Helas! où courez-vous?

ARTABAZE.

Ce Sorcier me veut prendre.

MELISSE.

Je vous ſuivrai par tout, ô mon cher *Alexandre*.

SCENE III.

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

JE la voi cette belle; à ce coup je la voi.
Cruelle, impitoyable, où fuyez vous de moi?
La mauvaiſe qu'elle eſt, je l'avois apperçûë,
Mais l'ingrate auſſi-tôt s'eſt ſouſtraite à ma vûë,
Elle a privé mes yeux d'un ſi divin plaiſir,

Pour augmenter en moi la fureur du desir.
Amidor, je l'ai vûë.

AMIDOR,

As-tu vû cette Belle ?

FILIDAN.

J'ai vû comme un éclair cette Beauté cruelle.
Mais ne l'as-tu point vûë ? à quoi donc revois-tu ?

AMIDOR.

Je révois au malheur des hommes de vertu.
Qu'en ce siecle ignorant les Auteurs d'importance
Languissent sans estime, & sans reconnoissance.

FILIDAN.

C'est ainsi que par fois en des lieux écartez
S'offrent aux yeux humains les celestes beautez :
On les voit sans les voir, ces belles immortelles
Sont en même moment & douces & cruelles.

AMIDOR.

Siecle ingrat ! autrefois *Sophocle* eut cet honneur
Qu'en l'Isle de *Samos* on le mit Gouverneur
Pour une Tragedie, ainsi qu'on le raconte :
Je devrois être un Roi pour le moins à ce compte.

FILIDAN.

Dieux ! qu'elle m'a laissé dans un ardent desir
De voir son beau visage avec plus de loisir.

AMIDOR.

Quel homme enfla jamais comme moi sa parole ?
Et qui jamais plus haut a porté l'hyperbole ?

SCENE QUATRIEME.

FILIDAN, HESPERIE, AMIDOR, SESTIANE.

FILIDAN.

COmme de sa beauté tu connois la grandeur,
Crois-tu, cher confident de ma nouvelle ardeur,
Que ma fidelité puisse être assez heureuse
Pour flechir quelque jour cette humeur rigoureuse ?

HES-

HESPERIE.

Ecoute, chere sœur, ce miserable Amant
Qui feint ne me point voir pour dire son tourment.

AMIDOR.

Les Grands peuvent donner les soûtiens d'une vie,
Qui par mille accidens nous peut être ravie:
Mais par un Vers puissant comme la Deïté
Je puis leur faire don de l'Immortalité.

FILIDAN.

Ah! qu'elle est rigoureuse à son Amant fidelle!

AMIDOR.

Ah! que pour les Savans la saison est cruelle!

FILIDAN.

Beauté, si tu pouvois savoir tous mes travaux!

AMIDOR.

Siecle, si tu pouvois savoir ce que je vaux!

FILIDAN.

J'aurois en ton amour une place authentique,

AMIDOR.

J'aurois une statuë en la place publique.

HESPERIE.

J'ai pitié de les voir en cette égalité
L'un se plaindre du temps, l'autre de ma beauté.

SESTIANE.

Non, c'est un Dialogue: *Amidor* l'étudie,
Pour en faire une Scene en quelque Comedie.

HESPERIE.

Ah! ne le croyez pas, l'un & l'autre en effet
Ont du temps & de moi l'esprit mal satisfait.
Voyez qu'ils sont réveurs: sachons-le avec adresse.
Doncques vous vous plaignez d'une ingrate Maîtresse?

FILIDAN.

Si c'est quelque pitié naissante en vôtre cœur
Qui vous fasse enquerir quel trait fut mon vainqueur,
Sachez qu'il vint d'un œil que j'adore en mon ame.

HESPERIE.

Voyez qu'il eſt adroit à me conter ſa flame.
Quelle eſt donc la beauté d'où vient vôtre tourment?

FILIDAN.

C'eſt celle que j'ai vûë en ce même moment.

HESPERIE.

C'eſt doncques pour ma ſœur que vôtre cœur ſoûpire?

FILIDAN.

Non.

HESPERIE.

Ma ſœur, pouvoit-il plus adroitement dire
Que c'eſt moi qu'il cherit, car c'eſt l'une des deux.
Reſpectueux Amant, on accepte vos vœux.
Celle que vous aimez, de ma part vous aſſûre
Qu'elle a pitié des maux que vôtre cœur endure,
Mais ſans rien deſirer adorez ſa vertu.

FILIDAN.

O doux ſoulagement d'un Eſprit abattu !
Que je baiſe vos mains pour l'heureuſe nouvelle
Que ma Déeſſe envoye à ſon Amant fidele.

HESPERIE.

Mais vous de qui l'eſprit par tant de nobles Vers
Du bruit de cette Nymphe a rempli l'Univers,
Quittez vos deplaiſirs, car pour reconnoiſſance
Sachez qu'elle vous donne une ample recompenſe.

FILIDAN.

Il eſt vrai que c'eſt lui qui cauſe mon ardeur.

AMIDOR.

Quel don puis-je eſperer digne de ſa grandeur?

HESPERIE.

Vous allez devenir le plus riche du monde.

AMIDOR.

Helas ! ſur quoi veut-on que cet eſpoir ſe fonde?

HESPERIE.

Elle peut pour le moins compter cent mille Amans
Qui vivant ſous ſes loix ſouffrent mille tourmens.

Elle

Elle va publier, pour soulager leur peine
Qu'ils n'ont qu'à lui donner des Vers de vôtre veine:
Vous verrez arriver de cent climats divers
Ces pauvres languiſſans pour avoir de vos Vers,
Vous offrir des préſens, des innombrables ſommes:
Vous voila dans un mois le plus riche des hommes.

AMIDOR.

O Dieux! les voyageurs ſur les Indiques bords
N'amaſſerent jamais de ſi riches treſors.
Quels beaux chants triomphaux, & quels Panegyriques
Meriteront de moi ſes bontez heroïques?

FILIDAN.

Dieux! qu'elle eſt magnifique! & que cette beauté
Exerce heureuſement la liberalité!

SESTIANE.

J'aime bien *Amidor*, mais il faut que je die
Que s'il devient ſi riche, Adieu la Comedie.
Car il ne voudra plus s'embrouiller le cerveau,
Que pour une Epigramme, ou pour un Air nouveau.

AMIDOR.

J'aurai plus de loiſir, *Seſtiane*, au contraire,
J'en ferai pour ma gloire & pour me ſatisfaire.
Mais s'il faut que les biens m'arrivent à foiſon,
Il faut donc que je louë une grande maiſon?
Car ma chambre eſt petite, à peine ſuffit-elle
Pour un lit, une table, avec une eſcabelle.

SESTIANE.

Avant que voir chez vous la richeſſe venir,
Je veux de vôtre Muſe une grace obtenir.

AMIDOR.

Commandez ſeulement.

SESTIANE.

Qu'elle veuille décrire
Ce ſujet que tantôt je commençois à dire.

AMIDOR.

Oui, je vous le promets; ce sujet me plait fort,
Et merite un Esprit qui puisse faire effort.
L'invention m'en charme, & sa belle conduite.
Je me meurs du desir d'en apprendre la suite.
Nous étions demeurez sur ces petits gemeaux
Que *Cloris* élevoit.

SESTIANE.

Tous deux étoient fort beaux.
L'on admiroit en eux sur tout la ressemblance,
Le pere de *Cloris* n'en eût point connoissance:
On les faisoit nourrir en des lieux écartez;
Enfin les voila grands, aimez de cent Beautez.
Le visage de l'un tout à l'autre semblable
Fait naître tous les jours quelque intrigue agréable.
Cet Acte seroit plein de plaisantes erreurs;
Même on y peut mêler quelques douces fureurs.

AMIDOR.

Vraiment vous l'entendez.

SESTIANE.

J'entens un peu ces choses,
Car j'ai lû les Romans & les Metamorphoses.
Dedans l'Acte quatriéme... Ô Dieux! cher *Amidor*,
J'entens quelqu'un venir pour nous troubler encor,
Tirons nous à l'écart. Cependant, *Hesperie*,
Si quelqu'un survenoit, parlez-lui, je vous prie.
Je lui dirai le reste ici dans quelque lieu.

AMIDOR.

Allons, ma *Melpomene*, & vous ma Nymphe, Adieu.

SESTIANE.

Vous verrez si la fin eut jamais son égale.

HESPERIE.

Quoi? seule avecque lui?

SESTIANE.

Ce sera sans scandale.
Nous ne sommes qu'esprit, & pour être à l'écart,
Le corps en nos amours ne prend aucune part.

SCE-

SCENE V.

ARTABAZE, MELISSE, FILIDAN, HESPERIE.

ARTABAZE.

O Dieux! quelle pitié! je suis couru des Dames,
Mais je ne puis tout seul soulager tant de flames.

MELISSE.

O mon cher *Alexandre*, helas! me fuyez-vous?
Alexandre Artabaze, appaisez ce courroux.

ARTABAZE.

J'aí trop d'amour ailleurs, je ne puis vous entendre.

MELISSE.

Je vous suivrai par tout, ô mon cher *Alexandre*.

FILIDAN.

Cet éclair de beauté vient de paroître ici,
Arrête, ma cruelle, arrête mon souci.

SCENE VI.

ALCIDON, HESPERIE.

ALCIDON.

QUel bruit ai-je entendu?

HESPERIE.

Que je suis miserable!

ALCIDON.

Qu'avez-vous à pleurer?

HESPERIE.

Ah! que je suis coupable.

ALCIDON.

Quoi donc, elle s'accuse? helas je suis perdu,
J'ai pour la marier un peu trop attendu.
Je savois que la garde en étoit dangereuse.
Quel mal avez-vous fait?

HESPERIE.

O beauté malheureuse!

ALCIDON.

La méchante a forfait sans doute à son honneur.

Mais je veux étrangler le traitre fuborneur.
Quel mal as-tu donc fait ?

HESPERIE.

Ah! le pourrez-vous croire?
Je penfois de vos jours être l'heur & la gloire:
Mais je fuis vôtre honte & le fatal tifon
Qui remplira de feu toute vôtre maifon.

ALCIDON.

Et de crainte & d'horreur tout le corps me chancelle.

HESPERIE.

Ah! qu'à vôtre malheur vous me fites fi belle.

ALCIDON.

Rends donc de mon malheur mon Efprit éclairci.

HESPERIE.

Quel fpectacle, bons Dieux, je viens de voir ici!
O mes yeux criminels, verfez, verfez des larmes
Sur ce cruel amas de beautez & de charmes.
C'eft vous, mes chers trefors, qui caufez ces malheurs.

ALCIDON.

Au moins pour me parler, apaife tes douleurs.

HESPERIE.

Puis que vous le voulez, j'ai honte, je l'avouë:
Mais pour dire nos maux, il faut que je me louë.
Dès que j'ouvris les yeux pour regarder le jour,
Je les ouvris auffi pour donner de l'amour.
Ceux qui me pouvoient voir, m'aimoient dès mon enfance,
Au moins de mes beautez adoroient l'efperance.
Chacun contribuoit à mes jeunes plaifirs;
Et ma beauté croiffant, croiffoient tous les defirs.
Enfin je deviens grande, & quelque part que j'aille
Mes yeux à tous les cœurs livrent une bataille.
L'un dit, je fuis bleffé, l'autre dit, je fuis mort:
L'un penfe refifter à mon premier effort:
Sur ce fimple regard d'un plus vif je redouble,
Soudain le teint blémit, voila l'œil qui fe trouble.

Le

Le bruit de ma beauté se répand en tous lieux,
Et l'on ne parle plus que des coups de mes yeux.
Mille Amans sur ce bruit à des flames si belles
Ainsi que papillons viennent brûler leurs aîles.
Je rencontre par tout des visages blêmis;
Des yeux qui font des vœux à leurs doux ennemis:
Je suis comme un miracle en tous endroits suivie,
Et même en ma faveur je fais parler l'envie.
Enfin tous les Amants qui vivent sous les cieux,
Se trouvent asservis au pouvoir de mes yeux.
Voila donc nôtre gloire : ah! disons nôtre honte.
Tandis d'autres Beautez on ne fait plus de compte.
On s'adresse à moi seule, & pas un seul mortel
Pour offrir son encens ne cherche un autre Autel.
Ainsi mes pauvres sœurs: ah! de douleur je creve,
La parole me manque.

ALCIDON.

Helas! ma fille, acheve.

HESPERIE.

Doncques mes pauvres sœurs se voyant sans Amant,
Qu'elles jettent sur tous leurs regards vainement,
Sont reduites enfin à ces malheurs extrêmes
Qu'elles vont rechercher les hommes elles-mêmes.
L'une faisant semblant de conferer de Vers,
Court après un Poëte, & dans des lieux couverts,
Eloignez de mes yeux, tâche à gagner son ame,
L'autre se voit reduite à cette honte infame
De suivre un Capitaine, à toute heure, en tous lieux,
Au vû de tout le monde.

ALCIDON.

Est-il possible? ô Dieux!

HESPERIE.

En le nommant *son cœur*, & *son cher Alexandre*.
Mais jugez quel secours elles peuvent attendre.
C'est pour moi seulement que l'un fait tant de Vers,
Et l'autre pour moi seule a couru l'Univers:
A vaincu cent guerriers sur la terre & sur l'onde.

Pour me faire avouër la plus belle du monde.
Voyez si j'ai sujet de répandre des pleurs,
D'accuser ma beauté, source de nos malheurs,
Qui cause au lieu de gloire une honte éternelle,
Ah! mon pere, pourquoi me fites vous si belle?

ALCIDON.

Osent-elles, bons Dieux, témoigner leur ardeur?
A ce compte vos sœurs ont perdu la pudeur.
Mais n'est-ce point aussi trop d'amour de vous même,
Qui vous fait quelquefois réver que l'on vous aime?
Je n'entens point parler de tous ces amoureux.

HESPERIE.

Si j'avois moins d'Amans, nous serions plus heureux.

ALCIDON.

Mais l'amour de vos sœurs est-ce chose certaine?

HESPERIE.

Vous le pourrez savoir, voila le Capitaine.

ALCIDON.

Je veux l'entretenir, retirez-vous d'ici.
J'aurai sur ce sujet mon Esprit éclairci.

SCENE VII.

ARTABAZE, ALCIDON.

ARTABAZE.

BOn homme, approchez-vous, venez me rendre
hommage.

ALCIDON.

Valeureux fils de *Mars*, & sa vivante image,
J'adore avec respect vôtre illustre grandeur,
Et de vos faits guerriers j'admire la splendeur.

ARTABAZE.

Il me gagne le cœur, l'humilité me charme:
C'est ce qui m'adoucit, c'est ce qui me desarme.
Vous avez une fille?

ALCIDON.

Oui, Guerrier, j'en ai trois.

AR-

ARTABAZE.

J'eusse été, s'il m'eût plû, le gendre de cent Rois,
Je veux vous combler d'heur, il m'en prend fantaisie,
En dûssent tous ces Rois crever de jalousie.

ALCIDON.

De deux Filles que j'ai; si l'on m'a bien instruit,
Vous en poursuivez l'une, & l'autre vous poursuit.

ARTABAZE.

Quoi? j'en poursuis quelqu'une? Ah! quelle rêverie!

ALCIDON.

N'êtes-vous pas Amant de ma Fille *Hesperie*?

ARTABAZE.

Quelle est cette *Hesperie*? ô Dieux! cette Beauté
Se mêle d'attenter à cette vanité?
Vanité temeraire, & digne de supplice,
Qu'à peine souffrirois-je en une Imperatrice.
Moi que mille Beautez pourchassent à l'envi;
Qui suis d'elles par-tout à toute heure suivi;
Qui n'ai qu'à regarder celle qui me peut plaire,
Pour dire, allez, c'est vous que je veux satisfaire.
Entr'autres la constance, & l'ardente amitié
D'une qui me poursuit, vous feroit bien pitié,
Qui me nomme son *Tout*, & son *cher Alexandre*.

ALCIDON.

C'est ma Fille.

ARTABAZE.

Il est vrai, l'on vient de me l'apprendre.
Certes, elle ne cede à nulle de ces lieux,
Et peut bien meriter un regard de mes yeux:
Mais jugez de combien elle s'étoit trompée:
Ayant sû les Païs conquis par mon épée;
Ayant ouï parler de mes faits glorieux,
Qui m'ont de l'Univers rendu victorieux,
Son esprit se bornoit à ne pouvoir comprendre
Sinon qu'elle voyoit un second *Alexandre*
Ce nom me fâchoit fort, comme indigne de moi.
Car bien qu'il fut vaillant, bien qu'il fut un grand Roi,

Peut-

Peut-être au quart du monde il fit jadis la guerre,
Et pour moi j'ai conquis tout le rond de la Terre.

ALCIDON.

Hé quoi ? je n'ai point lû l'Histoire de vos faits :
Où vend-on ce beau Livre ?

ARTABAZE.

Il ne parût jamais.
L'Auteur qui me suivit en ce fameux Voyage,
Avec tous ses écrits perit par un naufrage.
De vôtre Fille enfin j'ai détrompé l'esprit,
Qu'on me nomme *Artabaze*, & qu'elle se méprit
Alors qu'elle pensa que j'étois *Alexandre*.
J'ai bien eu quelque peine à lui faire comprendre,
Tant elle étoit brouillée en son entendement,
Mais elle a fait alors un coup de jugement,
Pour gagner mon amour par un beau stratagême,
Elle feint sur le champ une colere extrême :
Mêmes elle ose bien passer jusqu'au mépris :
Son dessein réüssit, soudain j'en suis épris :
Mon cœur lui fait présent de sa noble franchise,
Car je suis qui me suit, j'aime qui me méprise,
Nul ne sauroit plus haut porter l'ambition
Que d'oser renvier sur ma présomption :
C'est un trait généreux, & d'un hardi courage :
Aussi pour ce sujet je l'aime davantage.
Je veux croire qu'un jour il naîtra de nous deux,
Un des plus grands Guerriers & des plus hazardeux.
Un qui se fera voir sur la Terre & sur l'Onde
Mon digne Successeur à l'Empire du Monde.

ALCIDON.

Vous êtes Empereur ?

ARTABAZE.

Je le suis en pouvoir.

ALCIDON.

Il faut donc devant vous être dans son devoir.

ARTABAZE.

Couvrez-vous, ces respects ne sont que tyrannies,
Je

Je ne m'amuſe pas à ces cérémonies.

ALCIDON.

Vous devriez donc avoir en cette qualité
Grand nombre de ſuivans.

ARTABAZE.

Ce n'eſt que vanité.
A garder mes Etats ma ſuite eſt occupée,
Je ſuis, il me ſuffit, ſuivi de mon épée.

ALCIDON.

Vous me ferez faveur ſi vous me racontez
Où ſont ceux maintenant que vous avez domptez.
Sont-ils morts ou captifs tous ces Rois & ces Princes?

ARTABAZE.

Non, je leur ai fait grace, ils ſont dans leurs Provinces:
Mais ils ſont ſeulement déchûs de leurs honneurs:
Car au lieu d'être Rois, ce ſont des Gouverneurs.

ALCIDON.

Quel temps avez-vous mis à conquerir la Terre?

ARTABAZE.

En un mois à peu près j'achevai cette guerre.
Je pris, s'il m'en ſouvient, l'*Europe* en quatre jours;
Et ſans de ma Victoire interrompre le cours,
Je fis voile en *Aſie*, & paſſant le *Boſphore*
En ſix jours je domptai les Peuples de l'Aurore:
En deux jours je revins de ces lieux reculez.
Je paſſai la Mer Rouge, & les ſablons brûlez,
Puis en moins de huit jours je pris toute l'*Afrique*.
De là paſſant les flots de la Mer Atlantique
Je conquis les climats de nouveau découvers,
Et fus au bout du mois maître de l'Univers.

ALCIDON.

O Dieux! que la valeur eſt choſe merveilleuſe!
Quelle vertu peut être à ce point glorieuſe?
Elle porte par-tout l'épouvante & la mort,
Tout fléchit ſous ſes Loix, tout cede à ſon effort:
Elle donne ou ravit & les biens & la vie,

Et

Et rend ſous ſon pouvoir toute choſe aſſervie.

ARTABAZE.

Il eſt vrai, la valeur eſt la haute vertu
Par qui rien n'eſt ſi grand qui ne ſoit abbattu.

ALCIDON.

D'elle nous vient la paix, d'elle vient la richeſſe,
D'elle vient la grandeur, d'elle vient la nobleſſe :
C'eſt l'appui du païs, le luſtre des maiſons,
Elle eſt utile enfin pour cent mille raiſons.
Je tiens à grand honneur de vous avoir pour gendre.
A peine à cette gloire euſſé-je oſé prétendre,

ARTABAZE.

Je vous veux rendre heureux.

ALCIDON.

O l'excès de bonté
Qui part de la grandeur de vôtre Majeſté !

ARTABAZE.

Vous ſavez plaire aux Grands.

ALCIDON.

Vous voyez ma demeure.
Vous pourrez vous y rendre au plus tard dans une heure.
Je m'en vai voir ma fille, afin de l'avertir
Que de ſes beaux habits elle doit ſe vêtir.

ARTABAZE.

Elle me plaît aſſez en l'habit ordinaire,
Mais j'ai peur qu'elle craigne une humeur ſanguinaire,
Un homme de carnage, & de meurtre, & d'horreur,
Et dont les fiers regards donnent de la terreur.

ALCIDON.

Adouciſſez un peu cette mine hautaine.

ARTABAZE.

Bien donc, Adieu, bon homme.

ALCIDON.

Adieu, grand Capitaine.

ACTE

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ALCIDON.

LA Richesse, l'Amour, le Savoir, la Vaillance,
La Richesse, l'Amour, la Valeur, la Science.
Je croi que ce sont quatre, il ne m'en faut que trois:
Il faut qu'encore un coup je compte avec mes doigts.
L'Amitié, le Savoir, la Valeur, la Richesse,
O bons Dieux! ce sont quatre à qui j'ai fait promesse.
J'ai seulement chez moi trois Filles à pourvoir.
Ces Gendres cependant viendront ici ce soir.
Qui dois-je rebuter? qui dois-je satisfaire?
A qui de tous ces quatre oserai-je déplaire?
Ah! c'est un ennemi que j'aurai sur les bras.
Quelle confusion? bons Dieux! quel embarras?
Voyons qui je pourrois rebuter de ces quatre.
Choisissons l'ennemi le plus doux à combattre,
Celui de qui paroît l'excessive amitié,
Acquît ma bien-veillance en me faisant pitié:
Aussi c'est un bonheur le plus rare du monde
Quand sur l'honnêteté quelque amitié se fonde.
Mais je veux que mon cœur ait bien la dureté
De voir ce pauvre Amant tristement rebuté:
Le voila dans les pleurs, le voila dans les plaintes:
Tandis des médisans nous aurons mille atteintes:
J'ai pitié, dira-t-on, de ce pauvre affligé:
Mais la fille avoit tort de l'avoir engagé.
Sans de grandes faveurs il est hors d'apparence
Qu'il ait pû concevoir une grande esperance,
Je ne puis me resoudre à souffrir ces discours,
Ni même à ruïner de si tendres amours.
Pourrois-je rebuter celui dont la doctrine

Pa-

Paroît comme un rayon de Sageſſe divine?
J'ai toûjours révéré les gens de grand ſavoir:
Et ſi je le mepriſe, il s'en va s'émouvoir:
Il s'en va contre moi compoſer des Hiſtoires,
Et quelque gros Recueil d'écrits diffamatoires:
Le courroux d'un Savant eſt des plus dangereux:
Je ne veux point tenter d'être ſi malheureux.
Auſſi d'autre côté pourrai-je avec rudeſſe
Te chaſſer de chez moi, vénérable Richeſſe,
Nourrice des humains, cher & puiſſant ſecours,
J'aurois bien merité le reſte de mes jours
De voir devant mes pieds, pour éternel ſupplice,
De la neceſſité le triſte précipice.
Puis manquant de promeſſe à cet homme puiſſant,
Il peut par ſa richeſſe opprimer l'innocent:
Contre un riche ennemi l'on a peu de défence.
Il pourroit mediter quelque inſigne vengeance,
M'imputer quelque crime, apoſter des témoins,
Me priver & de biens, & d'honneur pour le moins:
Et n'étant pas de mort la Sentence ſuivie,
Payer des aſſaſſins pour me priver de vie.
Dieux! je n'ai pas encor ſi peu de jugement
Que manquer de reſpect pour un ſi riche Amant.
Mais oſerois-je auſſi mépriſer la Vaillance,
Qui donne tout à l'humble, & punit qui l'offence?
S'il ſavoit ſeulement que j'euſſe oſé douter
Pour l'accepter pour gendre, ou pour le rebuter;
Un ſeul de ſes regards, ainſi qu'un trait de foudre,
Seroit aſſez puiſſant pour me reduire en poudre.
Sans doute il pourroit bien, avec quelque raiſon,
Sur ce cruel mépris ſaccager ma maiſon.
A quoi ſuis-je reduit? quel conſeil dois-je prendre?
Tout me plaît & me nuit: mais j'apperçoi *Lyſandre.*

SCE-

SCENE II.

ALCIDON, LYSANDRE.

ALCIDON.

De vôtre gayeté le sujet est-il grand?

LYSANDRE.

Je viens d'accommoder un plaisant differend.
J'ai vû de toutes parts une troupe accouruë
Au bruit d'une querelle en la prochaine ruë,
C'étoit d'un grand Poëte avec un grand Guerrier.
Le Guerrier fuyoit l'autre en l'appellant Sorcier.
Et le Poëte après, qui d'une voix hautaine
Crioit que des poltrons c'étoit le Capitaine.
Venez, leur ai-je dit, je vous veux accorder.
Puis j'ai dit au Guerrier, je veux vous demander:
Ceux qui sous vos drapeaux marchent dans les batailles,
Ce ne sont que poltrons, ce ne sont que canailles,
Si d'eux avecques vous on fait comparaison,
Vous êtes des Poltrons Chef par cette raison:
C'est ainsi qu'il l'entend. Bon, dit-il, de la sorte.
Vous, cheri d'*Apollon*, c'est honneur qu'il vous porte,
En vous nommant Sorcier: par vos Vers ravissans
Vous nous ensorcelez, vous enchantez nos sens,
C'est ainsi qu'il entend que vous faites des charmes.
J'ai mis ainsi d'accord les Muses & les Armes.

ALCIDON.

Pûssiez-vous aussi bien soulager mes ennuis,
Et me débarasser de la peine où je suis!

LYSANDRE.

Quel tourment avez-vous?

ALCIDON.

Ah! vous allez l'entendre.
La peine où je me trouve est, d'avoir trop d'un gendre.

LYSANDRE.

Quoi? vous en avez trop! où les avez-vous pris?

ALCIDON.

Je n'en voulois que trois, mais je me ſuis mépris,
Ma parole eſt à quatre à préſent engagée:
Et c'eſt là le tourment de mon ame affligée:
Ils s'en vont tous ici paroître en un moment.

LYSANDRE.

Qui ſont-ils?

ALCIDON.

Vous ſavez ce miſerable Amant,
Et celui qui poſſede une grande Richeſſe,
A qui j'ai fait tantôt devant vous ma promeſſe:
Quand j'ai trouvé ce riche, une heûre auparavant
Je m'étois engagé pour un homme Savant;
Depuis, ſur quelque bruit faiſant ici la ronde
Je n'ai pû refuſer au plus Vaillant du monde:
Voila doncques les quatre à qui tous j'ai promis;
Et ſi je manque aux uns, j'en fais des ennemis.
Chacun également me ſemble deſirable,
Et nul dans le mépris ne ſera ſupportable.

LYSANDRE.

Hé quoi? pour ce malheur ſe faut-il étonner?

ALCIDON.

Lyſandre, quel conſeil me pourriez-vous donner?
Pour moi je ſuis confus.

LYSANDRE.

Pauvre homme que vous êtes,
On peut dans les accords trouver mille défaites.
L'un d'eux peut être exclus ſans en être irrit.

ALCIDON.

Pour moi je n'entens point tant de ſubtilité.
Vous êtes mon conſeil, vous êtes mon refuge,
Je mets tout en vos mains, & vous en fais le Juge.

LYSANDRE.

Puiſque vous le voulez, laiſſez-les donc venir.
Tandis voyons *Meliſſe*, il faut l'entretenir.

AL-

ALCIDON.

Dieux! que vous me rendez un charitable office.
Je m'en vai l'appeller: venez ici, *Melisse*.

LYSANDRE.

Il faut auparavant savoir sa volonté.

ALCIDON.

Elle suit mon vouloir, je n'en ai point douté.

SCENE III.

LYSANDRE, MELISSE, ALCIDON.

LYSANDRE.

MELISSE, savez-vous pourquoi l'on vous appelle ?

MELISSE.

Je ne sai.

LYSANDRE.

Pour vous dire une bonne nouvelle.
Alcidon vous marie.

MELISSE.

Helas! que dites-vous?
Je veux plûtôt la mort.

LYSANDRE.

Moderez ce courroux.

MELISSE.

Je souffrirois qu'en moi quelqu'un osât prétendre,
Après ce que j'ai lû du vaillant *Alexandre*?
Mon cœur qui dès long-temps adore sa grandeur,
Pourroit se voir épris d'une plus vile ardeur?
Mille coups perceroient ce cœur traître & volage,
S'il avoit entrepris d'effacer son image.

ALCIDON.

Helas! ma fille est folle.

MELISSE.

Ah! je ne la suis point.
Qu'on me donne un Mari valeureux à ce point?

Un qui devant trente ans ait gagné cent batailles ;
Qui seul se soit lancé du plus haut des murailles
Dans un bourg assiegé parmi tant d'ennemis :
Et qui dessous ses Loix ait cent Peuples soûmis.

ALCIDON.

Oui, j'ai trouvé ton homme.

MELISSE.

En est-il sur la terre ?

ALCIDON.

J'ai celui qu'il te faut, un grand homme de guerre,
Un plus grand qu'*Alexandre*, un qui dedans un mois
A fait à l'Univers reconnoître ses Loix.

LYSANDRE.

Quel est ce grand Guerrier ? c'est pour lui faire accroire.

ALCIDON.

Non, lui-même tantôt m'a conté son histoire.

LYSANDRE.

Vous êtes fol vous-même, ô Dieux ! le croyez-vous ?

MELISSE.

N'est-ce point *Artabaze* ?

ALCIDON.

Oui.

MELISSE.

Ce maître des foux ?
Pourroit-on rencontrer un plus lâche courage ?
Mais, mon Pere, que sert de parler davantage ?
Rien ne me peut resoudre au lien conjugal
Si ce n'est *Alexandre*, ou du moins son égal.

ALCIDON.

O Dieux !

LYSANDRE.

Que voulez-vous, c'est-là sa rêverie.
Mais sans perdre le temps appellez *Hesperie*.
Elle sera plus sage.

ALCIDON.

Helas ! quelles douleurs ?
J'entre par sa folie en de nouveaux malheurs.

SCE-

SCENE IV.

LYSANDRE, HESPERIE, ALCIDON, MELISSE.

LYSANDRE.

HE' bien, belle *Hesperie*, *Alcidon* ce bon Pere
Vous marie aujourd'hui ; c'est de vous qu'il espere
Un cœur obéïssant : vous aurez à choisir.

HESPERIE.

Helas ! je le sai bien c'est tout mon déplaisir :
De vrai je puis choisir entre près de cent mille :
Mais funeste richesse ! abondance inutile !
Si j'en vai choisir un, quel barbare dessein ?
Je mets à tout le reste un poignard dans le sein.

ALCIDON.

Vous croyez un peu trop que chacun vous adore.

HESPERIE.

Ah ! quel aveuglement ! en doutez-vous encore ?
Voulez-vous publier que je vai faire un choix,
Pour voir combien d'Amans vivent dessous mes loix ?
Ah ! mon Pere, l'épreuve en seroit trop cruelle.
Voudriez-vous à ce point me rendre criminelle ?
Soudain que l'on verroit l'heureux choix de mes yeux,
Ce glorieux Amant, ce Favori des Cieux,
Les autres hors d'espoir, tristes & miserables
Feroient tout retentir de cris épouventables :
Les uns se noyeroient aux plus prochaines eaux ;
D'autres iroient chercher le secours des cordeaux :
Les uns se lanceroient du haut des précipices :
Je verrois devant moi les sanglans sacrifices
Des autres dont la main finiroit le malheur :
Et le reste mourroit de sa propre douleur.
Mon ame seroit bien en cruauté feconde,
D'exterminer pour un, tout le reste du monde.

ALCIDON.

Bons Dieux! quelle folie!

HESPERIE.

Ah! pour l'heur d'un Amant
Voudriez-vous que le reste entrât au monument?
Non, je n'en ferai rien, je n'ai pas ce courage:
Je me veux pour jamais priver du mariage.

ALCIDON.

Est-ce ainsi que l'on suit mon vouloir absolu?

LYSANDRE.

Vous voyez, *Alcidon*, ce qu'elle a resolu.
Nous ne lui ferons pas changer de fantaisie.

ALCIDON.

Ma douleur qui s'accroît, rend mon ame saisie,
Dieux! que pourrai-je dire à tous ces Amoureux?

HESPERIE.

Que plûtôt que mourir ils vivent malheureux.

ALCIDON.

Toûjours dans son erreur cette folle s'engage,
Mais voici *Sestiane*, elle sera plus sage.

SCENE V.

LYSANDRE, SESTIANE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE.

LYSANDRE.

VEnez, belle Parente, on vous veut marier.

SESTIANE.

Pour moi, n'en parlons point: mais je viens vous prier,
Si l'une de mes Sœurs aujourd'hui se marie,
Au moins après souper ayons la Comedie.
Sans en avoir le soin, laissez-la moi choisir,
J'en sais une nouvelle où vous prendrez plaisir.

LYSANDRE.

Pour moi, je prévoi bien, si l'on n'y remedie

Que

Que ces nôces pourront finir en Comedie.

ALCIDON.

Mais je veux dès ce soir vous marier aussi.

SESTIANE.

Il ne faut point pour moi vous mettre en ce souci.
Je ne veux de ma vie entrer en mariage,
Ne pouvant pas porter les soucis d'un ménage.
Puis je rencontrerois quelque bizarre humeur,
Qui dedans la maison feroit une rumeur
Quand je voudrois aller à quelque Comedie:
Pour moi qui ne veux pas que l'on me contredie,
Quand il le defendroit, je dirois, je le veux;
Et s'il donnoit un coup, j'en pourrois rendre deux.
Si l'on doit se trouver en quelques assemblées,
Aussi-tôt des maris les têtes sont troublées:
Ils pensent que c'est là que se voit le galant;
Que se donne l'œillade, & le Poulet coulant:
Les piéces que l'on jouë en ces nuits bienheureuses
Ne parlant que d'amour, leur semblent dangereuses:
Pensez-vous, disent-ils, qu'on vous veuille souffrir
A dormir tout le jour, & la nuit à courir?
Mais leur plus grand dépit est facile à connoître,
C'est que dedans ces lieux ils n'oseroient paroître:
Car on dit aussi-tôt, Voyez-vous le jaloux?
Il suit par-tout sa femme; & comme à des Hiboux
Qui des gentils oiseaux sont la haine & la crainte,
Chacun veut de son bec leur donner une attainte.
Je ne veux point, mon Pere, épouser un Censeur.
Puisque vous me souffrez recevoir la douceur,
Des plaisirs innocens que le Théatre apporte,
Prendrois-je le hazard de vivre d'autre sorte?
Puis on a des enfans qui vous sont sur les bras:
Les mener au Théatre, ô Dieux! quel embarras?
Tantôt couche, ou grossesse, ou quelque maladie
Pour jamais vous font dire, Adieu la Comedie;
Je ne suis pas si sotte; aussi je vous promets
Pour toutes ces raisons d'être fille à jamais.

LYSANDRE.

A voir comme elle parle, un homme bien habile
Auroit peine à la vaincre.

ALCIDON.

O mon choix inutile
De ces rares partis qu'il faut congedier.
Si pas une à présent ne se veut marier.
N'agueres je croyois n'avoir trop que d'un gendre;
Mais, bons Dieux! maintenant j'en ai quatre à revendre.
Mes filles, est-ce là le respect qui m'est dû?

LYSANDRE.

Je voi déja venir un gendre prétendu.
Prenez garde, *Alcidon*, c'est l'amant, ce me semble.

ALCIDON.

Que lui pourrai-je dire? ah! tout le corps me tremble.

SCENE VI.

FILIDAN, LYSANDRE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE, SESTIANE.

FILIDAN.

ENfin c'est à ce coup, mes yeux seront ravis.

LYSANDRE.

Laquelle aimez-vous donc?

FILIDAN.

Jamais je ne la vis,
Je ne sai quelle elle est.

LYSANDRE.

O Dieux! est-il possible!
Est-ce là cette amour qui vous rend si sensible?

FILIDAN.

Mais faites-moi donc voir cette rare beauté,
De qui le seul recit m'a l'esprit enchanté:

Vous

Vous me l'avez promis, ce desir me devore,
Faites-la moi donc voir, la beauté que j'adore.
M'aviez-vous pas remis à la fin de ce jour?

ALCIDON.

De mes filles voyez laquelle a vôtre amour.

FILIDAN.

Non, je ne voi point là cet objet adorable.

HESPERIE.

Il n'ose me nommer, ô respect admirable!

SCENE VII.

FILIDAN, AMIDOR, ALCIDON, LYSANDRE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

FILIDAN.

C'Est se mocquer de moi: faites moi voir cet or,
Cet azur, ce coral, cet aimable tresor.

AMIDOR.

Il parle d'un objet qu'il adore en idée,
Et sur mon seul discours cette amour est fondée.
C'est un fantasque objet que ma Muse a produit;
En vain ce pauvre Amant le cherche & le poursuit.

FILIDAN.

Il ne m'importe donc, mon ame en est ravie.
Je te veux, belle Idée, aimer toute ma vie.

ALCIDON.

O Dieux! quelle folie?

LYSANDRE.

Il est fort satisfait.
Courage, c'en est un dont vous voila défait.

ALCIDON.

Mais c'est-là ce Savant.

LYSANDRE.

Hé quoi! c'est mon Poëte.
Pour lui je vai bien-tôt trouver une défaite.
Et vous, grand Apollon, que cherchez-vous ici?

Dedans cette maison où je pensois m'ébatre.
Mais donc qui la possede ?

PHALANTE.

Elle appartient à quatre.

LYSANDRE.

N'ont-ils point de lignée ?

PHALANTE.

Ils ont tous des enfans.

LYSANDRE.

Adieu, belle maison, & beaux arcs triomphans,
Adieu courts, anticourts, Adieu belle avenuë,
Vous, fontaines, Adieu, qui touchiez à la nuë,
Adieu lambris dorez, Adieu meubles divers,
Logemens des Etez, logemens des Hyvers,
Adieu cet ordre égal de colomnes Doriques,
Adieu larges canaux, beaux jardins ravissans,
Adieu ce riche parc qui nous charmoit les sens,
Adieu belle *Niobe*, Adieu voutes liquides,
Adieu beaux orangers, Adieu les *Danaïdes* :
Beau lieu de qui l'espoir nous avoit réjouïs,
Vos miracles soudain se sont évanouïs.

ALCIDON.

Nous vous remercions, ô Riche imaginaire.
De l'honneur excessif qu'il vous plaisoit nous faire.

PHALANTE.

Avec mes biens d'espoir je me ris des malheurs.

LYSANDRE.

Vous en pouvez jouïr sans craindre les voleurs.

ALCIDON.

Mais je crains celui-ci.

LYSANDRE.

Quoi ? c'est mon Capitaine.
Je connois sa valeur, n'en soyez pas en peine.

SCENE DERNIERE.

ARTABAZE, LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN, AMIDOR, PHALANTE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

ARTABAZE.

HE bien, mes bons amis, vous êtes assemblez:
C'est pour me recevoir: Je croi que vous tremblez.
A peine souffrez-vous mes regards effroyables:
Je veux pour vous parler les rendre supportables:
Car je ne pourrois pas sans cet ajustement,
Avec nul des mortels converser un moment.

LYSANDRE.

Cette faveur est grande.

ARTABAZE.

Elle n'est pas commune.
Souffrez donc, mes Amis, un revers de fortune:
Vous allez trebucher du faîte du bonheur.
Je vous ai fait, bon-homme, esperer un honneur,
Honneur que *Jupiter* ose à peine prétendre,
De me loger chez vous, & de m'avoir pour gendre.
Je viens vous avertir que c'est mon passetemps
De rendre quelquefois des Peres bien contens,
Leur faisant concevoir cette haute esperance.
Mais j'ai pitié de vous, & de vôtre innocence:
Sans vous faire languir dans l'espoir d'être heureux,
De vos filles jamais je ne fus amoureux:
Bon-homme, supportez cette douleur extrême,
Car je suis seulement amoureux de moi-même.

LYSANDRE.

Tant s'en faut, grand Guerrier, si vous êtes content,
Je n'en voi point ici qui ne le soit autant.
Doncques peu d'entre vous veulent du mariage:
Vous n'êtes pas si fous, car fol est qui s'engage.
Voila donc, *Alcidon*, vôtre Esprit déchargé,

Puis

Puis qu'au lieu de se plaindre on vous donne congé:
Vôtre cœur est-il gai, mes parentes jolies?
Enfans, joüissez tous de vos douces folies;
Ne changez point d'humeur: plus heureux mille fois
Que les sages du temps, les Princes ni les Rois.
Que l'une aime toûjours son vaillant *Alexandre.*
Que l'autre tous les cœurs puisse à jamais prétendre:
L'esprit de celle-ci peut braver le malheur,
Aimant la Comedie avec tant de chaleur:
Que l'un de son Idée en fasse son idole:
L'autre toute sa vie adore l'Hyperbole:
L'un attende toûjours la mort de ses parens:
Et l'autre plus heureux que tous les Conquerans,
Demeure satisfait de sa valeur extrême,
Et soit jusqu'au trêpas amoureux de lui-même.

FIN.

Fautes à corriger.

Pag. 14. vers 2. *trouva* lis. *trouve.* Pag. 15. l. 21. *qu'à* lis. *qu'en.* Pag. 34. lig. antep. de la Note, *ménage.* lis. *mariage.*Pag. 75. l. 2. *encore.* lisez *encor.*

Achevé d'imprimer le 9de Mai 1708.

CATALOGUE
DES
LIVRES,

Qui se trouvent à Amsterdam,

Chez PIERRE DE COUP.

ARrianus *cum Notis Jac. Gronovii.* Gr. & Lat. Folio.

Biblia Hebraica Leusdeni *Editio nova*, *ab D.* Everhardo van der Hoogt *variisque notis & variantibus lectionibus illustrata.* 8.

Biblia Hebraica sine punctis. 12.

Blanc (Lud. le) *Theses Theologiæ Sedanensis. Editio nova.* Folio.

Brandt (Gerard) 't Leeven van den Admiraal de Ruiter. Folio.

Cappelli (Lud.) *Critica Sacra.* Folio.

Gloppenburgii (Joh.) *Opera Omnia Theologica.* 4. 2. Vol.

Erasmi (Desid.) *de Linguæ usu atque abusu.* 12.

——— *Vita & Epistolæ.* 12.

——— Samenspraaken / vertaald door P. Rabus. 8.

l'Education des Filles par Fenelon. 12.

Florus *cum Notis* Minellii. 12.

Histoire de l'Academie Royale des Sciences des Années, 1699, 1700, 1702, 1703, 1704, 1705, 1706. 12.

——— Idem de l'Année 1707. 12. *sous presse.*

——— des

—— des Yncas Rois du Perou ; traduite de l'Espagnol de l'Ynca *Garcillasso de la Vega*, par. J. Baudoin. 12. 2. Vol.

—— des Guerres Civiles des Espagnols traduit de l'Espagnol de l'Ynca *Garcillasso de la Vega*, par J. Baudoin. 12. 4. Vol.

Histoire de Don Quichotte 12. 5. Vol.

De Listige Minnaars / of de Boer Jonker en de Jonker Boer. 8. 2de Druk.

d'Outrein (Joh.) **over de Sendbrief Pauli aan de Colossensen.** 4.

Oeuvres de *Moliere*. 12. 4. Vol.

Pičteti (Bened.) *Sententiæ Græcorum*. 8.

La Promenade de Titonville & la Carte de l'Isle de Mariage, par Mr. *le Noble*, 12. 2. Vol.

Le Roman Bourgeois, par *Furetiere*. 12.

N. Testamentum Castellionis. 24.

—— *Græcum*, Leusdeni. 18.

Thesaurus Dissertationum rariorum, *Veteris & Novi Testamenti*. Fol. 2. Vol.

Poësies de l'Abbé *Regnier Desmarais* Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise. in 12. *sous presse*.



